ÉDOUARD MONTPETIT

Au Service
DE LA
Tradition française

BIBLIOTHÈQUE
DE
l'Action française
MONTRÉAL
1920

A Emile Verne, architecte
& poète,

avec les vifs remercie-
ments & les hommages
de l'auteur,

Edouard Montpetit

9 juin 1920.

C 7.00
37

AU SERVICE

DE LA

TRADITION FRANÇAISE

DU MÊME AUTEUR :

Les survivances françaises au Canada,
Paris, PLON-NOURRIT, 1914.

EN PRÉPARATION :

La Conquête économique.

Droits réservés, 1920.

ÉDOUARD MONTPETIT

Au Service
DE LA
Tradition française

BIBLIOTHÈQUE
DE
l'Action française
MONTRÉAL
1920

129136

AC25
N6
Y***

081054

Mort au Champ d'Honneur

Le sergent Henry du Roure

La guerre n'a pas épargné les lettres françaises. Des noms, imprimés hier sur la couverture d'un livre pour en imposer le succès, sont inscrits maintenant sur une croix de bois comme une suprême parole d'héroïsme. La leçon de ces morts est celle que l'histoire enseigne aux hommes qui veulent connaître le secret de la durée. Magnifique et lointaine destinée : tous ont été grands; tous ont obéi à l'appel de la France, sans être effleurés par un murmure, acceptant de combattre pour les idées qu'ils avaient semées, pour les œuvres qu'ils avaient aimées et conçues, pour la renommée qui les avait sacrés; tous, depuis le comte Albert de Mun, qui, chaque matin, sonnait la charge des âmes et dont le cœur s'est brisé sous la poussée d'un impérieux espoir, jusqu'aux plus humbles parmi les écrivains, artisans quotidiens de la pensée, rompus depuis longtemps à la silencieuse discipline du courage.

Leur mort a la fécondité des premiers holocaustes. Pendant que d'autres, les aînés, transmet-

taient à la nation le mot d'ordre de la victoire et, loin des combats, armaient les volontés d'une espérance patiente et invincible; eux, ils manifestaient sur les champs de bataille la véritable grandeur de la France, sa simplicité allègre et tenace que les peuples trompés avaient trop vite méconnue. Est-il un argument qui rayonne et triomphe davantage, une preuve qui revête un plus sûr éclat que cette liste, douloureusement longue, où la gloire fidèle trace de jour en jour les noms des hommes que déjà elle avait élus : Max Doumic, Charles Péguy, Pierre Ginisty, Ernest Psichari, François Laurentie, Henry Desroys du Roure, et tant d'autres que la postérité attentive recueille pieusement comme un patrimoine de vie ? Hâtons-nous de dire leurs exploits, s'écrie Maurice Barrès. Certes, rien de ce qui a été tel ne doit être ignoré. Recherchons dans leur passé la source généreuse où leur cœur a puisé. Ils ont mérité l'Histoire.

* * *

Henry du Roure était de ceux que nous avons coutume d'appeler « les amis du Canada. » Il aimait notre pays, notre population, sans les connaître autrement que par le bien qu'on lui en avait exprimé. Sans doute, la persistance du sentiment français, qui fait la trame unique de notre histoire, l'avait retenu et enchanté. Chérissant sa patrie

par-dessus tout, il savait gré à notre peuple de son attachement à ses origines lointaines. Ces idées, je le sentis, nous rapprochèrent aussitôt lorsque je le rencontrai, un soir de juin 1913, dans l'intimité parfaite de sa famille. Nous causâmes peu; mais les mots échangés nous liaient déjà, comme si les réflexions qu'ils portaient en eux nous eussent depuis longtemps préparés l'un à l'autre. De ces heures trop brèves, je garde un souvenir vivant qui se prolonge maintenant dans un adieu; seul mérite de ces quelques pages, consacrées à la mémoire de l'ami d'un jour, disparu à jamais.

De sa vie, nous savons peu de chose. Il avait soin d'ailleurs de n'en rien dire, n'attachant d'importance qu'aux vérités de l'action. Il travaillait beaucoup, courageux et modeste. Il recherchait avant tout la consolation du devoir accompli et ne trouvait de satisfaction vraie que dans la poursuite du bien commun, auquel il brûlait de se livrer. Il était apprécié, connu. Son œuvre comptait déjà. Deux romans, deux titres de contes de fée, marquent les débuts de sa carrière, si brève et si noblement terminée, comme l'expression d'un rêve très doux qui serait presque d'un enfant : *La Princesse Alice, La Petite Lampe.* Ce furent ses premiers essais. Nous regrettons de ne pas connaître ces pages où, en passant, il apaisait sa sensibilité vive par des jeux d'esprit.

Sa jeunesse s'était éveillée et mûrie, son esprit s'était formé, pendant une période troublée, déchirée de luttes. Il avait appris au collège l'histoire héroïque de la France, histoire splendide, « attachante et merveilleuse comme une fable; » et il en avait subi l'influence sans réserve. L'éclat des victoires passées faisait tressaillir son âme et réchauffait sa volonté croyante. Dans le recul des temps, tout servait d'aliment à son imagination ardente et fière : batailles éperdues, mêlées gigantesques, panache de la chevalerie, charme de l'expression, prière des cathédrales, beauté du geste, patience du travail, audace de la pensée, humanité du sentiment. Facettes d'une pierre dont il recueillait tous les feux. Ces éléments, ces richesses, légitimaient l'orgueil qu'il ressentait d'être né Français, lui, le fervent de la France immortelle. Cela, il l'a exprimé avec chaleur : « Je sais, écrit-il, ce que l'on enseignait, il y a vingt ans, aux petits enfants que nous étions alors, et j'en suis encore ébloui. C'était une épopée qui commençait à Vercingétorix pour finir à Napoléon. Bayard, du Gesclin, Jeanne d'Arc, Roland à Roncevaux, Saint-Louis sous le chêne de Vincennes, le sourire d'Henri IV, le génie de Condé, la douceur grave de Turenne, et nos écrivains, nos penseurs, le rayonnement du grand siècle, l'éclair du Premier Empire, quelle splendeur ! quel enchantement ! »

Ce passé dans les yeux, il s'élança vers la vie. Il heurta aussitôt la réalité vivante et multiple. Quoiqu'il les possédât en lui-même, il ne sentait plus autour de lui les grandes forces d'hier. Le présent se matérialisait en des œuvres de passion, parfois de haine. Il s'exerçait à comprendre son temps au prix de ses aspirations épuisées. L'âpreté de la lutte pour la domination, la course à la richesse, le tourment de paraître, la mesquinerie des moyens, toutes ces contingences d'où jaillit souvent, par réaction, une beauté et que l'histoire atténue et néglige, qui sont le bouillonnement d'où monte l'avenir, lui faisaient croire à une sorte de décadence prochaine. Il eut peur, sans cesser un instant d'espérer; il eut peur, et il eut conscience de sa tâche. La France lui apparut désorientée, menacée. Ce ne fut qu'un moment. Son regard, plus habitué, comprit. Son pays, comme naguère, entraînait l'humanité sur les chemins de l'expérience, s'offrant lui-même aux aspérités. Il vit partout des rêves s'agiter dans un souffle de révolte. L'industrialisme-roi fomentait des systèmes qui se tournaient contre lui; l'usine fabriquait des idées, qui venaient saper les vieilles contraintes d'un passé impuissant; la question sociale, que l'on ne pouvait plus nier, se posait, impérieuse, aux anxiétés de tous. Cela même détermina sa résolution. Au matérialisme de l'heure, il opposa l'idéalisme de

tous les temps. Il écouta son cœur et sa raison. Il prit rang parmi l'école nouvelle des sociologues. Résolu à servir, il se jeta dans la bataille et se choisit un chef, Marc Sangnier, qu'il aima profondément et dont il fut un des plus beaux lieutenants. Il écouta son cœur et sa raison : il se fit apôtre.

De cette époque, il nous reste de lui les *Chroniques françaises et chrétiennes*, petit recueil où sa pensée, inquiète et confiante tout à la fois, s'arrête un instant. Ces quelques pages sont détachées du journal où il collaborait. Ce sont des chroniques : l'œuvre d'un jour, mais qui n'offre pas uniquement l'intérêt de l'actualité. Elle est révélatrice. Les faits qu'elle retient et commente se complètent : leur variété forme un tout; ils précisent une situation d'ensemble, ils s'additionnent en un argument final; chacun se précipite, parle, plaide, convainc. Ils laissent chez le jeune écrivain, attentif à les recueillir, une trace vive; ils ont en lui des répercussions qui manifestent la persistante unité de ses préoccupations, ses façons identiques de regarder et de comprendre les sommets de la vie. Il est là tout entier, avec ce qui faisait la marque et le charme de sa personnalité : sa sensibilité saine, son bon sens averti, narquois; son esprit large, curieux de tout, au tour volontiers philosophique, son ironie sans lourdeur comme sans méchanceté; sa foi inébranlable, guide et soutien de son énergie, sa

dignité, son amour décidé, passionné, de la justice, de l'ordre, de son pays, de la France. Son oncle, l'éminent historien Henri Welschinger, lui consacrait, au lendemain de sa mort, ces lignes émues qui le font revivre : « Il avait reçu du ciel les plus beaux dons : la générosité de l'âme, la franchise du cœur, la finesse de l'esprit, la conscience du vrai et du beau. Il écrivait des articles qui, dans la *Démocratie*, apportaient aux lecteurs des pensées aussi profondes que justes. Parmi les jeunes gens qui sont morts au champ d'honneur, le souvenir d'Henry du Roure restera comme celui d'un soldat sans reproche et d'un chrétien modèle. » Leçon dernière de la petite croix de bois, inclinée sur une tombe.

Les luttes politiques de l'heure se retrouvent dans ce livre, court reflet d'une vie d'incessante activité. Ces querelles se sont apaisées dans l'harmonie d'un effort commun, quand la grande voix de la patrie a rallié les volontés et fondu les cœurs. Sans les rouvrir, nous pouvons y chercher la pensée d'Henry du Roure, qui s'y intéressait par devoir plus peut-être que par inclination. Lorsqu'il écrit ses « lettres familières, » si vivement spirituelles, à Sœur Candide ou à M. Millerand, ministre de la guerre, à l'aviateur Védrines ou à un sergent de ville; lorsqu'il taquine M. Clemenceau, « soigné par une religieuse; » lorsqu'il s'ar-

rête, soudain plus grave, à méditer sur la catastrophe du Titanic, du « Titan foudroyé, » ou sur les stupéfiantes audaces de la bande Bonnot; ce sont des idées qu'il poursuit, qu'il rencontre, qu'il défend. Il est à l'affût de la réalité, pour lutter avec elle, la surprendre; et montrer en elle l'épreuve, et parfois la défaite, des plus beaux systèmes, des plus béates théories.

Avec bonne humeur, sans étroitesse de vue, et sans cette amertume chronique qui marque la manière de certains polémistes, il rétablit, dans un style vivant et coloré, les traditions françaises. La tradition : le mot naguère était mal venu. Qui oserait en sourire aujourd'hui, quand le clairon réveille dans l'âme du troupier toutes les vaillances d'autrefois; quand les vieux noms de batailles, accumulés dans la gloire du passé, indiquent encore la route aux mêmes armées victorieuses. La tradition, c'est le « dépôt sacré » de la nation, disait nier le Président Poincaré, en remettant aux soldats français l'emblème qui la symbolise; c'est l'obéissance active des siècles. La logique de l'histoire, sa première éducatrice, paraissait à Henry du Roure la meilleure école, la règle la plus sûre. Épris de progrès, il en cherchait la réalisation sans dépasser ses propres limites. Il comptait sur l'action, instinctive ou raisonnée, des belles qualités de sa race, sur l'équilibre des forces, sur

les libertés nécessaires qui sont le ferment du droit et sa garantie, sur les grandes disciplinés morales que le temps a dictées. Tout cela avait constitué la France d'hier; de tout cela, il voyait se lever une France plus semblable à elle-même, plus certaine d'elle-même: une toujours et indivisible, car il n'admettait pas de rupture et pensait, comme autrefois Louis XVIII, « que les victoires, même remportées par un « Usurpateur, » font partie du patrimoine national, au même titre que des provinces; » une France où l'idéal continuerait de régner, quand même il serait banni du reste de la terre. Écoutons-le : « Je hais la stupidité de nos classifications humaines, nos jugements bornés, nos clichés, nos récompenses imbéciles, le néant de nos admirations. Il n'y a pas de mot qu'on ait prodigué plus sottement que celui de héros. Et depuis que les journaux à grand tirage en font usage, pour les besoins de leur vente ou les intérêts de leurs partis, il traîne après lui, ce mot magnifique, — au lieu d'évoquer les êtres surhumains de la Grèce, — je ne sais quel relent de café-concert. On a galvaudé cette folie sublime, l'enthousiasme, exploité l'émotion, souillé les larmes. Tout cela est odieux et vil; sous ces mascarades, sous ce fard, je ne reconnais plus l'idéal. »

Cette France, il souhaitait par-dessus tout qu'elle fût grande et respectée. La politique extérieure,

réduite par un ministre aux étroites dimensions « d'une affaire, » à n'être plus qu'une pesée d'intérêts soi-disant économiques, lui arrachait ce cri : « Ce n'est pas assez de condamner la politique d'affaires. Il faut la haïr. Il n'y en a pas de moins nationale. Il n'y en a pas de plus mortelle au patriotisme ... qui ne peut tenir, dès qu'on lui dérobe son âme d'idéalisme. » Il exultait à célébrer le véritable héroïsme, dont la guerre des Balkans marquait le réveil. L'incident d'Agadir lui apportait la confirmation de ses plus ardents espoirs. Il y voyait la restauration de la France militaire. On sait à quel point il avait raison. Ceux qui ont approché la France, à ce moment de silencieuse angoisse, peuvent dire avec quel courage, avec quelle unanimité d'idées et de sentiments elle avait résolu de lutter. Elle a, ce jour-là, vaincu moralement. Sa dignité a triomphé définitivement d'une trop longue bravade. Le peuple français a, sans s'y tromper, obéi stoïquement aux « exigences sentimentales du patriotisme. » Les raisons de fortune, d'intérêt financier, de colonisation lointaine, passaient au second plan : la nation défendait sa terre et ses morts. « Notre pays a repris conscience de sa force, constatait Henry du Roure, en 1911. Il a repris conscience de lui-même : il a retrouvé ses qualités de fierté, de bravoure, d'élan... Si la guerre éclate, nous sommes

en état de l'affronter. Notre patriotisme, sans avoir perdu ce quelque chose de grave et de concentré qu'il acquit dans l'épreuve, s'est exalté, échauffé. Par la force des choses, devant la menace de la grande bataille, les querelles intimes se sont tues. L'unité française s'est resserrée. »

Le danger est venu ; et la France était unie devant lui. Lorsque l'appel aux armes retentit, la nation put l'entendre dans le calme de sa décision, et l'accepter. Elle fit l'admiration de tous. Ceux qui ne la connaissaient que de surface, qui n'avaient pas pénétré son âme, riche et diverse, avaient pu un instant douter d'elle, tout en lui conservant leur amicale sympathie. Mais la France s'était relevée de sa défaite ; depuis 1870, elle avait refait ses forces. Ce pays, où s'agitait un t libre, mobile, volontiers frondeur ; pays de la pointe et du mot, où d'aucuns ne voulaient voir que raillerie, élégante facilité, insouciante gaieté ; ce pays, par pudeur, ne se livrait pas. Pour le juger, ceux qui avaient pu l'étudier d'un peu près cherchaient à définir sa pensée abondante, ses activités intellectuelles, la générosité de son cœur ; à expliquer la hardiesse, si souvent féconde, de ses arts, la plénitude de sa vie populaire, où fourmillent les idées, les espoirs, les rêves. Ce pays, si léger qu'un ennemi inattentif a cru pouvoir le vaincre au seul bruit de sa lourde course sur ses routes blanches et riantes de soleil,

a pourtant donné l'exemple du plus pur héroïsme. L'univers s'est aperçu soudain que la France vivait toujours; et il en a été ravi, plus encore que le Français lui-même. Et la France armée gagne en ce moment deux batailles, l'une sur l'Allemagne coalisée, l'autre sur le monde conquis par sa vaillance.

Henry du Roure avait déjà expliqué cette apparente contradiction, ce mélange de force et d'élégance, de charme et de virilité, de crânerie et de gravité : « Le goût des vertus militaires est plus vif chez nous que jamais. « On revient toujours à ses premières amours, » dit un proverbe qui est bien nôtre. Volages et fidèles, il nous dépeint tels que nous sommes. La France, de tout temps, ne fut-elle pas amoureuse des grands soldats ? De Roland à Napoléon, que de héros dans sa légende ! ... Et notre plus chère héroïne, c'est Jeanne d'Arc, une guerrière. On a pu croire que nous avions oublié tout cela. Après 70, la France ingrate se détournait des soldats vaincus, trop vaincus; l'étranger, qui ne nous connaît pas et ne nous connaîtra jamais, s'y méprenait. C'était fini, nous avions répudié la guerre pour épouser la paix ! Et quelle paix !... La paix à tout prix, la paix de la mollesse et de la peur. On le croyait au-delà des frontières; on y prenait Hervé et l'*Internationale* au sérieux. N'étions-nous pas le pays des anti-

militaristes et des sans-patrie, le pays où un homme avait osé dire, sans être lynché par les passants : « Le drapeau dans le fumier ? » Cela n'a pas duré longtemps. Qu'a-t-il fallu ? Les morts du Maroc, le prestige de l'aéroplane, l'héroïsme des aviateurs, la maladresse allemande, et puis l'entrée en scène d'une génération nouvelle. Aujourd'hui tous les Français, blancs et bleus, rouges et jaunes, font assaut de patriotisme : les instituteurs, la Sorbonne, les juifs, les socialistes, la C. G. T. et le gouvernement. « Vive l'armée ! » n'est plus un cri séditieux. Et monsieur Gustave Hervé demande tout étonné : « L'hervéisme, qu'est-ce que c'est que ça ?» . . Voilà, nous sommes revenus à nos premières amours. Nous serons encore infidèles et nous reviendrons toujours. » — Nous serions tentés de rapprocher ces lignes de l'article désormais célèbre où le *Times* de Londres, saluant les soldats de la seconde Grande Armée, s'excuse noblement d'avoir méconnu la France !

« L'entrée en scène d'une génération nouvelle » . . .Henry du Roure en était. Il fut de ceux qui, les premiers, se sont offerts à la patrie. A cause de cela, nous voudrions pénétrer davantage l'intimité de sa pensée et nous arrêter un peu plus longuement sur les *Réflexions*, qui terminent les *Chroniques françaises et chrétiennes* comme une méditation. Nous en retenons un couplet sur les *bleus*, où, sur

un ton plus familier, presque attendri, s'affirment son respect du service militaire et son amour de l'armée; et des considérations sur la guerre, qui nous font toucher le ressort de cette volonté, la beauté virile de cette âme. Quel n'est pas l'intérêt de cette révélation ? N'allons-nous pas trouver ici, dans ces mots enfiévrés, dans la chaude exaltation de ces sentiments, la source profonde des suprêmes audaces, le secret merveilleux de la résistance française ?

Les *bleus !* Quel joli mot la langue populaire a su conserver pour exprimer l'hésitation un peu gauche, un peu naïve, de ceux qui laissent leur pays et leur enfance pour entrer dans la vie de la caserne et recevoir le baptême du drapeau ! Avec quelle sympathie ne les ai-je pas suivis, ces bleus, qui vont par groupes bruyants. C'est leur première liberté d'étudiants. Il leur faut montrer du courage, et cela ne va pas sans gaieté. Ils chantent : peut-être pour étouffer le regret d'avoir quitté le foyer aux douces habitudes. La population de Paris les accueille, amusée, goguenarde, intéressée quand même. Les gamins pensent à leur tour prochain. Les vieux disent : « Voilà les bleus, » et ils les regardent longuement, en fermant les yeux, comme on fait pour admirer un tableau préféré; et leur cœur renaît aux heures lointaines, où ils n'avaient pas senti peser sur eux la première inquiétude de la

responsabilité. Ce sont les fiancés de la Patrie. Apprentis d'un métier glorieux, ils vont connaître la grande discipline des armes, l'égalité que le devoir impose et que la volonté accepte. Ils sont grandis, ils sont des hommes, ils sont soldats. Henry du Roure en fait un dessin charmant, comme un artiste amusé brosse une pochade avec un souvenir :

« Ils arrivent un matin d'octobre, las, inquiets et tristes.

« Il y en a qui viennent de loin, et qui ont passé toute la nuit en wagon, parmi les rires et les cris, pressés contre des inconnus, tristes comme eux, et qui chantaient. A l'arrivée, on les a conduits de la gare à la caserne, en troupeau.

« Il y en a qui sont venus tout seuls. Avec des ruses enfantines, ils ont échappé, pour gagner une heure, au terrible adjudant qui surveillait les billets militaires...

« Qu'importent leurs noms, leurs visages, et leurs pensées ?... Ils sont la *classe*. Ils sont les *bleus*, ahuris et tondus.

« Ils errent dans les rues moroses, et leur valise les désigne aux regards, parfois aux lazzi, des gamins... Ils vont, par une rue longue et fatale. Et c'est, après un tournant, la caserne.

« Encore un moment, de grâce !... crie en eux quelque chose qui pleure et qui supplie. Et leurs

jambes, comme si elles n'obéissaient pas, comme si elles n'étaient pas à eux, continuent de marcher, d'un pas d'automate, d'un pas déjà militaire...

« La grille... Arrêtons-nous... Hélas ! Elle est déjà franchie... Adieu, l'enfance !... Ils sont soldats.

« Après le grand effroi de l'arrivée, quand le premier réveil les arrache à leurs lits étroits, ils ont l'âme toute changée. Ils s'habillent le plus vite qu'ils peuvent, avec une hâte fébrile et gauche. Ils descendent dans la cour, et leur cœur bat quand l'adjudant inspecte leur tenue. Le lieutenant leur paraît un surhomme et le capitaine, un dieu. Ils écoutent et ils croient de toutes leurs forces ce qu'on leur dit. Ils apprennent ardemment à saluer, à marcher à pivoter. La première fois qu'ils se montrent en ville, en détachement, bien alignés, et marquant vaillamment le pas, une fierté leur fait lever la tête.

« Le chef armurier leur remet un fusil, surmonté de sa baïonnette, un long et lourd fusil, tout recouvert de graisse. Ils le prennent avec une maladresse religieuse. Ils traversent la cour en le portant comme un cierge... Mais c'est *leur* fusil, une des rares choses qui soient à eux, bien à eux, dans cette armée où tout est en commun. Et puis, qu'est-ce qu'un soldat sans fusil ?... Le fusil évoque les combats, les glorieuses blessures, le

tableau des Dernières Cartouches. Avec un fusil dans les mains, ils ressemblent davantage aux soldats de la légende».

Quelques mois passent, et « les *bleus* deviennent des *anciens*. Pauvres bleus ! Restez ce que vous êtes !... Le service militaire, l'impôt du sang, c'est une réalité très dure, mais une idée magnifique. On vous demande un long effort. On vous demande cet acte héroïque au nom de la patrie. Pourquoi mettriez-vous votre orgueil à n'y consentir que par crainte ?

« Pourquoi rougir d'être traité en héros ? »

Aujourd'hui les bleus sont devenus les *poilus*. Ceux qui ont résisté à la rafale tiennent toujours, dans la tranchée impatiente. Henry du Roure les y avait conduits, accompagnés. Toute sa vie, il avait repoussé les doctrines antimilitaristes et les rêves pacifistes qui se mêlaient, aussi légers, à la fumée des usines de guerre. Il aimait la paix, mais non pas jusqu'à lui sacrifier l'honneur. Il ne croyait pas d'ailleurs, pour reprendre le vocabulaire des sans-patrie, que la guerre fût uniquement une boucherie, dont l'effroyable horreur satisferait dans le sang les ambitions de quelques hommes. Pour lui, comme pour le poète, c'est :

Le grand embrassement du mort à sa patrie.

C'est sortir de soi-même; s'oublier, oublier la vie de chaque jour, les mesquineries qu'elle traîne avec elle, les ambitions qu'elle aguiche et bafoue. C'est faire partie d'une force immense, totale; défendre les foyers, protéger les faibles, venger les injures, lutter pour le droit, donner la vie en recevant la mort. C'est un orgueil sublime où sombre la volonté individuelle. C'est se donner tout entier à une idée; et, la faisant triompher par soi, durer dans l'immortalité de ce triomphe :

« A l'amour comme à la guerre, ce qu'on demande c'est une ivresse. Oui se griser, perdre la tête, sortir de soi, s'oublier, ne plus traîner le lourd fardeau de sa personne, se laisser emporter par quelque chose de plus fort, se confier au courant, souffrir mais palpiter, mourir mais avoir vécu... Rêve si beau qu'il n'y en a pas de plus attirant sur la terre, et même qu'il n'y a que celui-là. Tous les autres relèvent de lui. Où tend l'effort des mystiques, sinon à se perdre, à s'anéantir dans le torrent de l'amour divin ? C'est l'ivresse de l'amour que le musicien, le poète, l'artiste, demandent à leur art. C'est l'ivresse de la bataille que l'homme d'action demande à l'ambition, aux affaires. Sans la passion, que deviendrait le monde ? Telle est la loi des individus et telle est la loi des nations. Ainsi naissent les grandes passions collectives, ces frénésies d'amour qui agenouillent des millions d'hom-

mes devant un maître, ces frénésies de gloire et d'immolation qui jettent tout un peuple aux frontières.

« Voilà pourquoi on n'arrivera jamais à tuer tout à fait la passion de la guerre. Au fond de cet amour barbare gît un grand sentiment, l'ambition de s'élever, au-dessus d'une vie médiocre et terre à terre, vers le ciel des héros, le désir de battre des ailes, au moins une heure... On n'a pas tous les jours l'occasion d'être héroïque; surtout on n'en a pas tous les jours le courage, dans l'atmosphère triste et grise de l'existence quotidienne. Mais on espère y être aidé par la guerre et sa mise en scène incomparable, par l'odeur de la poudre et la fanfare du canon, par l'exemple, par la présence du drapeau, et par la grande idée de Patrie qui plane au-dessus de tout cela.

« Une guerre sainte, c'est un peuple qui marche au martyre en chantant. Avilir la guerre, pourquoi ? Pourquoi ne pas l'ennoblir au contraire, lui restituer toute sa valeur morale, presque mystique, et la faire si grande qu'elle ne puisse s'abaisser à servir une mauvaise cause ou seulement une cause vulgaire ? Oui, cent fois oui, une guerre juste est seule digne d'inspirer d'héroïques folies. Exalter à l'infini la notion de justice, lui soumettre les relations internationales, la dresser au-dessus des intérêts, humilier même devant elle la vanité des

peuples, voilà l'œuvre, noble entre toutes, qui grandit le patriotisme et qui rapproche les patries. Tuer la guerre par le respect universel du droit, si cela est possible, qu'on l'essaie; qu'on n'essaie pas de la tuer par le mépris... Souhaitons, avec les pacifistes, pacifistes nous-mêmes, que nos arrière-neveux voient disparaître les formes les plus barbares de la guerre, ces tueries atrocement glorieuses. Ces temps sont lointains. Peut-être, s'ils doivent venir, l'humanité pacifiée, se retournant vers les guerres du passé, comprendra-t-elle ce qu'il y avait de grand dans leur cruauté. Plus indulgente que certains hommes d'aujourd'hui, peut-être s'inclinera-t-elle très bas devant les générations qui auront connu la douleur et la gloire de verser leur sang pour une idée. »

Gloire et douleur, il vous a connues. Il traçait ainsi, d'une main sûre et hardie, sa propre destinée. On trouve, dans une de ses chroniques, cette phrase, saisissante prophétie : « Le sang français répandu est le sceau qui rend valable les traités. » Il a subi la douleur, il possède la gloire. Il est mort pour une idée; il a répandu son sang sur la page honteusement déchirée d'un serment; il a vengé l'honneur de la parole donnée. Il s'y était préparé depuis de constantes rêveries, de profondes méditations. Nous le savons. Aux pages ardentes que nous venons d'écrire sous sa dictée, il convient

pourtant d'ajouter ces lignes où il se met au service de son pays, en lui abandonnant sa vie, où il prononce le mot d'ordre de sa génération : faire son devoir, quoi qu'il advienne. Tous les mots en ont été pesés; et l'ensemble est superbe de résolution contenue. C'est comme le testament d'Henry du Roure, sergent au 369e d'Infanterie, mort au champ d'honneur :

« Sans aller jusqu'à prévoir, avec les Allemands, le moment où le dernier Français aura disparu de la surface du globe, nous n'avons pas le droit d'écarter sans examen toutes les sombres hypothèses dont peut gémir notre amour-propre. Méditons au contraire sur ce thème douloureux ! Et que de cette méditation patriotique, sincère, courageuse, souvent renouvelée, jaillisse une résolution virile, une bonne volonté toujours vive. Sans doute chacun de nous, lorsqu'il se considère lui-même, se sent découragé et presque dispensé de l'effort par la faiblesse. En présence des forces immenses qui menacent de s'entrechoquer, que pouvons-nous ? Comment soulever de nos deux mains le poids infini des fatalités historiques ?... Comme une immense pierre, posée en équilibre sur une base étroite, hésite, chancelle, est d'abord à la merci du vent ou de la poussée d'un enfant, et puis, quand elle s'est enfin abattue, défierait l'effort des géants, ainsi la destinée des hommes et des

nations, avant de devenir irrévocable, dépend peut-être d'une parcelle de courage, d'une étincelle d'héroïsme.

« Il se peut que nous soyons à la veille d'un de ces conflits gigantesques d'où les peuples sortiront renouvelés, où des pays et des civilisations seront écrasés : que la grandeur du péril ne nous fasse pas croire à notre impuissance ! Que chacun de nous fasse son devoir, avec une immense espérance, comme s'il devait être la petite main qui fait basculer la pierre. »

Ainsi la vie d'Henry du Rouge avait été une longue veillée des armes. L'ordre de mobilisation ne le surprit pas. Il était prêt : il partit. Il fit la campagne de Lorraine, sur la terre du souvenir, où chaque pas en avant est une revanche; où la bataille est plus intense, parce qu'elle marque les étapes d'un retour, retour du tricolore aux murs des anciennes mairies et sur les places publiques où, dans un décor d'architecture française, nous écoutions, il y a de cela deux ans, des musiques allemandes sanglées de bleu jouer, avec une raideur calculée et des éclats de cuivre, *Poète et Paysan*. Il est mort à Flirtey, près de Pont-à-Mousson, au mois de septembre, à l'automne, au moment où les *bleus* arrivent à la caserne apprendre l'héroïsme. Il est mort à son poste, frappé de cinq balles, en chargeant à la baïonnette, avec ce fusil « qui fait

ressembler davantage aux soldats de la légende. » Dans une lettre de douloureuse et fière résignation, son père nous a fait le récit de ses derniers instants : « Il était parti pour l'armée avec la résolution inébranlable d'être un modèle d'endurance et de courage. Assez délicat de tempérament, épuisé par les longues marches, par le manque de sommeil, il répondait à son capitaine, qui lui conseillait de demander quelques jours de repos : « Je suis sergent, je dois donner l'exemple : je tiendrai jusqu'à ce que je tombe. » Un de ses officiers m'écrivait : « Constamment sur la brèche, il se dévouait pour tous; toujours le premier à marcher, il entraînait les autres de la voix et de l'exemple. Aux heures de lassitude et de découragement, j'ai été souvent heureux de pouvoir causer avec lui : il m'a toujours donné du cœur et remonté le moral.. J'en conserve un impérissable souvenir. » Atteint de trois blessures, au bras, à la jambe et à la tête, il refusa l'assistance d'un caporal, qui voulait l'aider à se transporter à l'arrière, et il tomba enfin, frappé d'une balle en plein cœur. Peu de temps avant, il avait retrouvé, sous l'uniforme de brancardier, un Père dominicain qu'il connaissait; et il avait pu recevoir les sacrements. Ses camarades l'ont pieusement inhumé à la place même où il est tombé; c'est là que j'irai chercher ses restes, après la fin des hostilités. »... Admirable France

qui produis de tels hommes ! Henry du Roure a été fidèle à son rêve; il le garde en lui, dans la mort. Il a vécu, il a connu « la présence du drapeau, » soldat de la première heure, enfant reconnaissant jusqu'au sacrifice de sa jeunesse. Il est mort pour la France, conscient, et lui donnant, dans une dernière parole d'amour, son dernier soupir : « il a battu des ailes, au moins une heure. » Il est parti trop jeune pour mourir complètement. Son souvenir demeure. Ceux qui l'ont aimé le vénèreront comme un héros de la grande guerre. Il avait écrit : « La seule croix qui vaille de vivre est celle qu'on voit sur les tombes. » Cette croix, il vit éternellement en elle.

A côté de lui, quatre frères ont combattu,suivis dans les batailles par le cœur ému, palpitant, de leur noble père. Ils ont fait tout leur devoir. René du Roure, qui fut des nôtres, gît maintenant, blessé, derrière les lignes allemandes. Il fut tour à tour repris et perdu par les armées françaises. Il reviendra sans doute reprendre sa place au milieu de nous, le sourire un peu plus triste, le cœur un peu plus vieux; mais avec quel orgueil nous saluerons son retour, lui que la victoire aura grandi et qui aura connu la gloire d'être de la grande lignée des soldats de France.

* * *

Défenseur d'idées, homme d'action avant tout, Henry du Roure s'était tenu éloigné de la littérature, objet de ses premières aspirations. Tout l'y destinait : ses qualités d'observation, sa facilité, la maturité de son esprit. Il se sentait pourtant attiré vers l'œuvre d'apostolat qu'il s'était imposé d'accomplir, à laquelle il sacrifiait toutes ses inclinations afin que rien ne vînt l'en distraire. L'heure était trop solennelle, et trop lourdes les responsabilités qui pesaient sur la jeune génération, pour que l'attention se détournât un seul instant du devoir immédiat. Il resta lié à sa noble tâche jusqu'à l'épuisement de ses forces. Maintes fois il a fait reculer la mort. La lutte semblait multiplier ses énergies : elle les raidissait dans la constance d'un effort quotidien. Lorsque le repos lui fut enfin ordonné, il le reçut fort mal. Il redoutait d'être inactif, ressentant une sorte de gêne à ne plus combattre. Il revint aux lettres, au roman; mais il en tira un nouveau moyen de plaider, de convaincre. Il entreprit de faire servir la fiction au rayonnement de la vérité. « A aucun moment de sa vie, nous disent ses derniers éditeurs, il n'avait considéré que son talent d'écrivain lui appartînt plus en propre que son temps, son courage ou ses forces physiques. Sa plume, comme sa parole, n'avait été qu'une arme vouée à la cause qu'il servait en vrai chevalier. Épuisé cependant par

les fatigues surhumaines d'un apostolat de dix ans, et plusieurs fois frôlé par la mort, il avait enfin consenti à se soigner. Mais le repos était pour une telle nature un trop pénible effor , aggravé de remords. Ne s'imaginait-il pas, dans le silence de la halte, entendre au fond de son . eur la voix qui condamne le serviteur inutile ? C'est alors qu'il se résolut à produire l'une des œuvres de longue haleine dont il portait en lui le dessein. » L'œuvre est intitulée : *Vie d'un heureux*. Des mains pieuses l'ont publiée, peu de temps après la mort de l'auteur. Elle porte deux dates : 24 février, 17 juillet 1914. Les dernières lignes en furent écrites quelques jours seulement avant la mobilisation générale des armées; elles sont encore chaudes de la pensée d'Henry du Roure. Il se pressait, comme s'il eût entendu l'appel prochain du clairon passer sur la grande ville, comme s'il eût senti, sur son front penché, le frôlement du drapeau, tout seul, dans la nuit. Jean des Cognets et Léonard Constant, ses amis, ont, dans une très belle préface, en des pages d'une émouvante sincérité, marqué les étapes suprêmes, parcourues avec une décision que rien ne pouvait troubler, par le jeune écrivain-soldat, pour « atteindre jusqu'au rendez-vous de la mort. »

La *Vie d'un heureux*, c'est le journal d'un homme arrivé, d'un homme politique, puissant roi du jour,

dont l'existence est tissée de succès; une éclatante réussite, une belle aventure, en même temps qu'un profond néant.

Robert Lescœur, élevé d'abord par la piété inquiète de sa mère et confié, à cause de sa santé, à des précepteurs, est envoyé à Paris, à l'âge de onze ans, poursuivre ses premières études au Lycée Louis-le-Grand. Déjà le désir de parvenir, d'être quelqu'un, de dominer, hante ses jeunes rêveries dont il sent obscurément l'ordinaire futilité. Il devient avocat, « comme tout le monde, » et se dirige tout de suite vers la politique, « la voie commune, » dont les sinuosités l'ont vite rebuté. Secrétaire du député Lorgeril, il renonce à des fonctions qui l'irritent et le dégoûtent. Possédant quelque fortune, il accueille un instant l'agréable diversion de « jouer le Mécène. » Des poètes pauvres cherchent une revue où paraître et se lire: il la leur donne, au prix de leur ingratitude. Ces choses arrivent. Double déception : les tracasseries de la politique et les rêves, un instant réalisés, des poètes, tout cela se ressemble en vanité. Il revient au barreau, de bonté lasse. Il a de l'avenir, comme on dit de presque tous les jeunes gens. Il a de la volonté, ce qui vaut mieux. Il réussira.

Invité à Verceil par son ancien patron, il entre, au hasard d'une promenade et poussé uniquement par une subite curiosité, dans la vieille église dont

la courbe romane lui plaît. Il ne croit plus, mais il s'abandonne au souvenir qui remue encore son âme, restée jeune : rythmes lointains, gestes oubliés, impressions perdues qui renaissent soudain dans ce cadre immuable, où flotte de l'encens. Église silencieuse, où s'attarde son regard distrait, où, dans l'ombre qui monte doucement, de très vieilles statues posent l'immobilité de leurs attitudes recueillies. Il va sortir, quand il aperçoit une jeune fille vêtue de blanc et qui prie. Cette vision l'arrête, l'envahit : cette piété sans pose le fait communier en l'infini de la pureté : « Elle restait immobile sur sa chaise ; seules ses lèvres tremblaient en disant les *Ave*, et ses doigts faisaient glisser, grain à grain, le chapelet dont la petite croix d'argent se balançait et brillait sur sa robe. Tout immobile qu'elle était, jamais je n'ai vu personne qui parût vivre plus intensément, mais d'une vie purement spirituelle, — et je crois à l'âme depuis que j'ai vu ce regard fixé sur l'éternité. »

Louise est la fille de Lorgeril. Ce dernier, excellent cœur, mais un peu mou, hésitant. A la maison, ce représentant du peuple, ce manieur d'hommes, abdique. Il gâte sa fille, qui lui ressemble physiquement et qui l'aime à cause de sa bonté timide. Douce, compatissante, sans rien de la raideur puritaine et sèche de sa mère, Louise grandit dans une moitié d'obéissance, gardant la liberté de suivre

les penchants peu dangereux que les sourires complices de son père cultivent en elle. Plusieurs fois, lorsqu'il était secrétaire de Lorgeril, Robert a dû s'ingénier à satisfaire les mille caprices de la petite. Il ne la remarquait pas : une enfant ! Mais aujourd'hui qu'elle a changé, que sa grâce s'est révélée, qu'elle a souri à ses vingt ans, il se sent porté vers elle de tout son être, de tout son cœur, subitement, pleinement épris. Jusque-là, Robert n'avait rencontré que des complaisances, aussi décevantes que faciles : il n'avait pas aimé. Cette fois, il connaît la grande passion, l'amour-vérité, l'amour-conquête, qui brave jusqu'au ridicule, qui souffre de ne pas trouver, pour s'exprimer, des mots aussi nouveaux que lui-même. Et Robert Lescœur, amoureux, heureux comme jamais il ne l'a été, comme jamais il n'avait cru pouvoir l'être, décrit, dans l'exaltation d'un romantisme débordant, sa folie, le sentiment qui l'étonne et l'enchante, qui le possède tout entier, pour la vie.

Par timidité, par amour plutôt, il a gardé son secret. Les quelques heures d'intimité charmante qu'il a vécues auprès de Louise, il les a données uniquement au bonheur d'être près d'elle, de l'observer, de la suivre des yeux dans ses gestes familiers. Il doit aller faire une période de service à Chartres : sa décision est prise, il parlera au retour. Hélas ! la désillusion le guette, en plein bonheur.

Il revient pour apprendre le mariage de Louise avec Georges Dargeau, gendre du choix de madame Lorgeril, très à sa main, de la plus épaisse fatuité d'ailleurs, et muni pour l'existence de toutes les ambitions, y compris celle de succéder à son beau-père quand, fatigué de la politique, celui-ci aura tiré son chapeau à la fidélité émue de ses dévoués électeurs.

Le désespoir de Robert est immense : c'est le premier. Peu fait au bonheur, il éprouve à le perdre une amertume rageuse. Un instant il pense à la revanche, au coup d'éclat. Puis il retourne à Verceil, le temps de murmurer à Louise cet aveu, qui est une acceptation : « Je vous aimais ! » C'est fini. Dans le cahier rouge, désormais enfoui au fond d'un tiroir comme une chose qui aurait appartenu à un mort, il écrit ses confidences pleines de regrets ; il enferme sa jeunesse, sans plus d'espoir. Il oubliera. Il faut qu'il oublie. Il lui reste une consolation, un bonheur toujours possible : l'action. Il vivra, obéissant au rêve de puissance qui le fascinait tout enfant. Il n'est pas très sûr pourtant que ce rayon s'éteigne tout à fait : l'amour qu'il a connu sera le ressort secret de sa vie, la sourde volonté qui le conduira ; une raison persistante d'éblouir celle qui l'a négligé et de lui prouver, en conquérant la gloire par surcroît, tout ce qu'elle a perdu.

Les années ont passé sur cette douleur et l'ont endormie. Robert Lescœur s'interroge. Il cherche maintenant la grande voie de l'avenir. « Je viens d'avoir trente-trois ans, écrit-il sur un nouveau cahier, celui de l'ambition. Il est grand temps que je m'oriente... J'ai pris la ferme résolution d'agir. Je n'ai que trop sacrifié aux rêveries vagues, aux mélancolies funestes, à tous les romantismes du sentiment et de la pensée. Ils me conduisaient à la porte du tombeau, et je veux vivre. Agir pour vivre, vivre pour agir, telle est la formule de bonheur à laquelle j'ai fini par aboutir, soit que j'aie réfléchi dans l'abstrait à la condition humaine, soit que j'aie considéré mon propre tempérament et ses vicissitudes. Agir, agir. L'action est saine et salutaire. Elle chassera les fantômes qui trop souvent m'attristent et m'obsèdent; elle disciplinera la violence de mes désirs. Je suis comme une capricieuse machine, dont la marche est tantôt trop lente et tantôt trop hâtive, je veux lui imprimer le rythme égal et harmonieux de l'action. » *Je veux*, telle sera donc la devise qui stimulera, qui justifiera son effort. Vivre, c'est vouloir, c'est agir. Vivre, n'est-ce pas plutôt oublier ? Lisons, par-dessus son épaule, ces mots, les derniers de sa confidence du 2 mars 1886 : « Laissons dormir dans un tiroir ce cahier que je n'ai le courage ni de brûler, ni de relire, ce cahier rouge, couleur d'incendie.

Maintenant, j'ai reconstruit pièce à pièce ma maison ravagée par l[illegible]a; je la crois capable de durer, d'abriter du bonheur... Espérons ! Agissons.»

Il agit. Il s'oriente. Ne parlons pas des affaires : finance, bourse, industrie, commerce; rien ne l'attire de ce côté. Le barreau l'ennuie : s'épuiser chaque jour au service des autres. Le métier militaire, le journalisme, à quoi bon ? Reste la politique, les bras toujours ouverts de la politique. Il s'y jettera. Il sera l'élu du peuple, excellent point d'appui d'où s'élancer. Il se laisse porter à Lervin contre M. Palandier, un avare et qui vieillit. Il croit être un candidat convenable : très souple, accommodant, riche, et suffisamment éloquent pour affirmer qu'il n'a pas l'habitude des grandes phrases... et pour en faire, à l'occasion. Il passe, au second tour. Premier bonheur que lui apporte l'action. A dire vrai, il en est un peu déçu. Les nécessités de cette existence de lutte à outrance, où il faut souvent marcher sur soi-même, et, parfois, se faire une arme de la souffrance des autres, le chagrinent et le blessent. Il s'étonne surtout de ce qu'il faut laisser dire et faire : c'est la cause qui commande. Et puis, après tout, son sort est-il plus pénible que celui d'un autre ? Il agit ! L'action ne permet pas qu'on s'attarde à des hésitations sentimentales. Il est gardien des intérêts de la nation. Il porte une auréole : il l'a bien vu

quand l'employé de chemin de fer s'est incliné à ce seul laissez-passer, impératif et bref : député.

Le voilà à la Chambre. Son regard se pose avec satisfaction sur ce décor dont il sera quelque chose, aux jours de grande séance. Quelques collègues sont là qui l'acclament, l'ayant pris pour un autre : c'est une miette du festin, qu'il ramasse avec contentement. Devant lui, du papier où brillent les mots fatidiques, affirmation de sa conquête : *Chambre des Députés*. Il fréquente les couloirs, la buvette. Les huissiers se courbent sur ses pas. Son nom est dans tous les annuaires. Il est bien de la maison : il a voté une première fois.

Aussitôt, le désir de monter l'aiguillonne. Il dit de ses collègues « qu'ils ne sont pas forts. » Il les juge, c'est donc qu'il s'arroge le droit de les conduire. Son ambition lui a déjà réussi. Pourquoi lui imposerait-il un répit qui serait une défaite ? Il a trop attendu des circonstances, qui sont aveugles. Il n'a pas percé. Son nom est toujours suivi de la seule mention : député. Il n'est rien de plus que ce Georges Dargeau, qui a succédé à M. Lorgeril, et qui lui tend chaque jour sa main grasse. Le grand public l'ignore. Devant ce résultat, trop maigre à son gré, il s'inquiète de nouveau. Se serait-il trompé ? Agir, est-ce attendre ? L'homme doit-il rester en place et se laisser emporter par l'occasion, quand elle passe ? Au

contraire, pourquoi ne pas assurer soi-même sa propre fortune, créer les situations, forger les idées et provoquer les faits, faire sa vie, enfin, comme disent les philosophes de notre siècle. Etre le maître de sa destinée, c'est la dompter à sa fantaisie.

La réalité semble aussitôt lui obéir : il connaît enfin l'enivrement du succès. Un duel agite autour de lui l'opinion, un instant intéressée. Sa photographie est dans les journaux, en assez bonne place, avec un mot, trop bref sans doute, mais sympathique. Un fonctionnaire a été renvoyé sans qu'on en sache au juste la raison. Lescœur interpelle. Il monte en tremblant à la tribune. Son début est embarrassé; puis, il se ressaisit sous tous ces regards qui portent jusqu'à lui les sentiments les plus divers. Il est le centre d'une agitation, d'un remous. Son action s'additionne cette fois de toutes les convoitises qu'elle suscite. Et puis, Dargeau est sous-secrétaire aux Beaux-Arts : s'il allait le renverser de ce demi-piédestal où il n'est monté que de la veille; s'il allait, du même coup, servir sa vengeance et son orgueil ? Tout cela l'agite au point de le porter jusqu'à l'éloquence. Il tient son auditoire, et il le sait. Avocat, rompu aux joutes de ce genre, il a gardé, pour la réplique, les documents accablants. Les applaudissements couvrent sa péroraison. Le vote est pris. On chuchote d'avance

le résultat. La partie est gagnée. Robert Lescœur a renversé le ministère. Et les camelots de Paris portent au peuple le nom d'une idole nouvelle. Et puis, à quoi bon insister maintenant ? C'est l'avenir promis dès le lendemain par toute la presse. Lescœur passe aux hommes d'État. Il sera ministre, plusieurs fois, et Président du Conseil. Ses discours seront affichés; il publiera ses œuvres, il sera peut-être de l'Académie française. Il est parvenu au sommet de son rêve; au pinacle du temple qu'il s'est élevé de ses mains. Rien ne peut s'ajouter à sa renommée, consacrée par Paris. A-t-il, dans une telle satisfaction, épuisé l'ardeur qui le ronge ? Est-il seulement heureux ? Possède-t-il, au sein de ces richesses et de ces honneurs, une parcelle du bonheur qu'il a convoité ?

Pas même. Il est atrocement malheureux. Sa vie, sa pauvre vie intime, auprès de laquelle l'autre n'est qu'emprunt, est misérable, déchirée, pantelante. Autour de lui, nous cherchons une affection qui trouve un écho dans son cœur. Si, peut-être son fils, le petit Paul, dont les sourires sont la seule vérité de sa vie. Il l'aimait. Son secret désir de durée renaissait en celui qui devait le prolonger. Son égoïsme désarmait devant ce petit cœur d'enfant. Tout au moins trouva-t-il des larmes pour pleurer sa mort. Car il est mort, un jour de grande séance. Lescœur défendait son ministère contre

la ruée des inassouvis. « Hâtez-vous, venez ! »... « Mais tu vas répondre à Touraine ? »... Ces deux phrases, appels tourmentés de ses deux vies, se heurtaient en lui. Il a voulu répondre à Touraine, satisfaire l'action, sacrifier à la lutte. Il est venu trop tard. « Il y a deux êtres en nous, explique-t-il, l'homme public et l'autre, l'être intime, celui qui aime et qui souffre. Ils s'arrachent l'existence par lambeaux, comme une proie... Quinze ans de vie publique resteront concentrés à mes yeux dans cette dernière séance, où je défendais mon portefeuille pendant que mon fils mourait et m'appelait en vain. Au retour de la Chambre, tandis que je pleurais en baisant ses petites mains glacées, on me téléphonait de là-bas ma victoire, plus de cent voix de majorité, et je tremblais de honte de l'avoir désirée. » Supplice de l'acteur forcé de jouer la comédie avec la douleur rivée à son rire.

Sa femme, Élisabeth, qu'il n'a pas connue, ou si peu, morte aussi peu de jours après Paul. Il la tenait pour étrangère; mais il lui savait gré d'être une épouse parfaite et une mère attentive. Il avait besoin de ce dévouement, dont il était sûr. La dépêche annonçant sa mort est venue des montagnes de Suisse : à peine a-t-elle produit chez Robert le même petit déclanchement sec que l'appareil qui, de loin, la transmettait.

Ses amis ? Ils sont beaux, ses amis. Il est entourée de convoitises et de trahisons, d'intrigues à peine voilées, de flatteries énormes. Personne à qui se fier : le pouvoir a-t-il des amis ? C'est un radeau dans un naufrage. Après une longue maladie, suite d'un second duel, Lescœur prend la ferme résolution de couper les liens qui l'attachent à la politique. Il a regardé, il a touché la mort, le brusque arrêt, la fin de tout. Un éclair de raison lui a fait voir l'inanité de son existence de fièvre. Il a retiré de cet abîme un désir encore, destructeur de tous les autres, un désir de liberté, d'indépendance. Il démissionne. Il cède la place, non sans dessein, à l'ineffable Dargeau : « Adieu, Messieurs ! Ramez seuls sur les galères de Sa Majesté ! Le forçat libéré vous bénit, et que Dieu vous garde ! »...

Il se retire à Verceil, où il sait qu'il retrouvera Louise. Verceil ! son premier amour, né à l'ombre romane de la vieille église. Son cœur tari, épuisé, se reprend à espérer. La douceur de ce retour le réchauffe. Il vivra, à côté de Louise, en ami de toujours. Leurs paroles ressusciteront le passé. Ils n'ont pas été heureux : peut-être trouveront-ils une consolation à chercher ensemble les raisons de leur infortune ? Le calme d'une telle retraite, n'est-ce pas enfin le vrai bonheur ? Tout le reste est fausseté. Ils le savent : ils en sortent. Aussi

Robert entoure-t-il de ses soins jaloux cette frêle promesse de paix. Mais, dans le silence de cette intimité, son imagination parle encore. Son esprit se torture. Pour Louise est-il autre chose qu'un malade qu'il faut soigner, autre chose « qu'une œuvre de charité ? » Quelle preuve a-t-il reçue de son amour ? Des mots, seulement des mots, aussi trompeurs que ses attitudes sont voulues. La passion, qui ne le quitta jamais, s'avive sous la morsure du doute. Il veut savoir. Mais le vase trop plein déborde du pétale qu'il y jette. Pour le satisfaire, il achève de briser son amour, jouet de sa vie. Louise s'enfuit, meurtrie de regrets. Et Robert s'avoue vaincu devant cette dernière désolation qu'il a semée : « pour la première fois de ma vie peut-être je m'oubliai moi-même. »

Il retourne à sa maison, à sa vieille maison de Presseval, abri fidèle, cadre paisible où il est venu endormir ou bercer chaque illusion. Naguère, elle lui disait, dans son langage de chose : « Va, tu vieilliras aussi, et tu seras content, fatigué de vivre, de revenir te blottir dans mes bras pour mourir ». Il y revient, en proie à l'inquiétude de la vieillesse, évoquer le souvenir de ses morts et poser ses yeux sur le grand inconnu. Tout le fuit, tout l'abandonne. Il s'enfonce dans la nuit qui vient, comme un grand arbre mort, dépouillé, éperdu.

Il lui reste une fille, Mireille. Où est-elle ? dans quel chemin de hasard ? Sa mère est vite devenue une courtisane. Elle est morte, un matin, en revenant de la fête : Robert a vu cela dans les faits-divers de la grande vie. Où a-t-elle laissé son enfant, qu'elle avait gardée ? Il apprend, par une lettre de sa fille, qu'elle s'est réfugiée dans la solitude heureuse du cloître, en Angleterre, et qu'elle porte maintenant le nom de Sœur Angélique. Pour revoir celle qu'il avait autrefois repoussée, pour se faire pardonner l'injustice de ses soupçons, il part pour Newhaven. Dernier désir sitôt brisé par la mort. Il succombe pendant la traversée. Dans sa main glacée, il tenait encore l'*Année spirituelle*, petit livre qu'il avait reçu de sa mère; sur lequel il avait médité durant son agonie morale; où il avait retrouvé, avec le nom de Dieu, la confiance dans l'éternel pardon.

Dans nos campagnes canadiennes, quand le froid mord et pénètre, les bûches rugueuses sont, chaque jour, approchées du foyer. Les lourdes pièces, échevelées, tordues, sont, une à une, jetées aux flammes et projettent, à demi consumées, des ombres fantastiques qui réchauffent nos rêveries. Par la cheminée, courte et solide, les étincelles jaillissent, affolées; elles s'élancent droit vers le ciel, avec force. Elles ont la forme de petites étoiles que le vent fait briller d'un reflet très vif où l'on

devine la mort, d'un feu qui se fait, un instant, plus intense. Puis elles retombent, légères, invisibles, dans le soir. Le lendemain, sur la pierre refroidie du foyer, sous les chenets, un peu de cendre seulement, de cendre grise, menue, inutile. C'est la vie, la vie d'un heureux : tous les désirs, toute l'action dévorante, et rien ! Feu de paille, dit la langue populaire.

La course au bonheur, à tous les bonheurs ! Vieille chanson, vieux sujet que renouvellent très heureusement le talent, la sûreté de main, l'esprit pénétrant, la sincérité d'Henry du Roure. Ce qui fait la beauté de cette œuvre, ce qui la rend émouvante, c'est sa vérité tragique. Certes, Robert Lescœur pourrait n'être pas l'homme que l'on sait; et l'auteur eût pu se complaire à le peindre sous des dehors plus avantageux. Il ne l'a pas voulu : il a eu raison. Il a pris son bien où il se trouve : dans l'existence quotidienne. Il suffit que cet homme soit possible, moyen; qu'il soit vrai. Tous ses actes sont humains, profondément humains. Il n'est pas une exception, quoi qu'on en puisse dire. Ce n'est même pas un type. C'est un homme. L'ambition, qui semble la maîtresse de sa vie, n'est pas l'unique objet auquel il soumette sa volonté. On se tromperait singulièrement à ne rechercher en lui qu'un modèle d'arrivisme. Il y a de cela : c'est le côté action de sa double vie

qui s'épuise dans le néant des grandeurs. Il agit et il souffre. A peine a-t-il connu, à peine a-t-il touché ce qu'il rêvait d'atteindre, qu'aussitôt le réel le détourne vers un autre rêve. L'ambition le déçoit, et, de sa déception même, nait une ambition nouvelle: rien ne peut calmer l'avidité de son âme. Tout lui est désir et lassitude. Dans son cœur, possession et dégoût se suivent, s'unissent. A ce jeu cruel que n'a-t-il pas sacrifié ? Il a tout perdu. Il reste seul, sur des ruines. Et c'est seulement sur un livre de méditation qu'il trouve enfin, épuisé, la vérité de cette parole : la paix, c'est l'accord avec soi. Serait-ce là le bonheur : la paix, ce mot qui monte comme un soupir de la tombe de son petit Paul ? La paix intérieure par la discipline de la volonté, l'acceptation de l'ordre, l'amour des autres, le repos de la conscience, la suprême ressource de la foi ? Ainsi pensait Henry du Roure. Il prêchait l'amer bonheur du renoncement, ayant conscience d'apporter à la jeunesse française une raison d'espérer.

* * *

Il y a quelques semaines, parlant de la France nouvelle, André Beaunier comparaît les aspirations d'hier aux résultats d'aujourd'hui. Le fait brutal s'est imposé qui a entraîné toutes les énergies. Il fallait défendre la France attaquée. Pacifistes et

socialistes, hommes de système et propagateurs d'idées, tous ont agi. Demain, les mêmes réalités s'imposeront dans leurs conséquences durables : elles auront désormais déterminé les hésitants et convaincu les sophistes. L'armée victorieuse de Joffre a réinstallé la confiance en terre française en y apportant la victoire, une des gloires familières de la France, son plus sûr élément historique. Confiance irréductible, inébranlable et comme cimentée, qu'Henry du Roure exprimait naguère avec force, et que les écrivains de France redisent à l'envi. Elle aura été l'arme morale de la guerre, la devise acceptée par tous; mieux encore : le devoir de chacun. Tous les Français auront ainsi servi leur pays en ayant foi en lui. Tout le peuple aura vaincu par l'espérance.

Cette France, œuvre de demain, non pas régénérée mais renouvelée, des hommes comme Henry du Roure l'ont préparée. Leur mort a été une résurrection, leur sacrifice une semence. On ne croyait plus guère à l'héroïsme et les vertus guerrières pâlissaient dans le recul d'une histoire lointaine. Ils les réveillent soudain en eux. Ils se lèvent, ils courent aux frontières; leurs voix se mêlent et leurs volontés se confondent; leurs gestes, mûs par une même ardeur, se précisent, identiques, dans la mêlée; ils sont toute la France et toute la jeunesse française, hardie, fière, vaillante, exaltée.

Ont-ils, dès les premières heures de la guerre, senti naître en eux une telle âme ? Les luttes politiques les avaient lassés. Ils n'y voyaient pas d'emploi à leurs énergies spontanées. L'inutilité de certaines querelles déconcertait leur ambition; et leurs visions d'avenir déchiraient les horizons étroits d'une existence encerclée par des appétits et des ruées. Ils s'étaient arrachés à une vie de tourments pour se reporter, d'eux-mêmes, vers des espoirs plus purs et des activités moins terre à terre. L'attaque des barbares les trouva prêts : ils allèrent à la conquête et à la défense d'un idéal enfin retrouvé, et dont la beauté se manifestait davantage à côté des horreurs que la philosophie allemande, réalisée dans ses aboutissants logiques, accumulait sur les champs de bataille. Jeunesse de France, dont j'ai compris toute la générosité en lisant un jour, à Nancy, près de la statue de Carnot, un appel aux armes en pleine paix. Ame de frontière, disait Henry Houssaye; âme de frontière, dont j'ai suivi le déploiement magnifique, depuis les lignes gracieuses de la place Stanislas, aux aspects reposants, jusqu'aux défenses, semées de morts, de la Trouée des Vosges; jusqu'au Lion de Belfort, creusé dans le roc, impassible et rouge.

Montréal, mai 1915.

Louis Veuillot

L'Homme [1]

Monseigneur, [2] Mesdames, Messieurs,

Lorsque, Monseigneur, vous m'avez fait l'honneur de me demander cette conférence, je ne connaissais guère de Louis Veuillot que l'admirable article de Jules Lemaître. J'avais lu, au hasard d'une bibliothèque, les *Couleuvres* et le délicieux *Corbin et d'Aubecourt*, les *Pensées*, substance de l'œuvre de l'illustre écrivain, et quelques pages des *Mélanges* où j'avais essayé d'apprécier sa manière. Tout cela est déjà très loin. Je savais l'influence qu'exerça Louis Veuillot, et la place qu'il occupe parmi les prosateurs français du XIXe siècle. Je connaissais ses luttes et pourtant je ne le connaissais pas lui-même, parce que j'ignorais sa vie. C'est assez le sort des moralistes d'être ainsi méconnus. Aussi bien, apparait-il encore à plusieurs d'entre nous comme un soldat de la foi, lutteur

[1] Conférence prononcée à l'Université Laval de Montréal, le 25 novembre 1913, à l'occasion du centenaire de Louis Veuillot.

[2] Monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal

infatigable et irréductible adversaire. Il ne fut pas que cela. Il a d'autres titres à notre admiration et à notre sympathie. La vie ne l'a pas épargné. Il cachait sous sa cuirasse, dont le monde n'a connu que les reflets, le pauvre cœur d'un homme. Et beaucoup l'aimeront mieux ainsi.

* * *

Il naquit à Boynes, le 11 octobre 1813. Il était d'origine modeste : il le dit avec fierté. Il a raconté son histoire. C'est le conte d'un ouvrier tonnelier faisant son tour de France. Ce sont les premières pages de *Rome et Lorette*. « Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un ouvrier tonnelier qui ne possédait au monde que ses outils »... Il s'appelait François-Brice Veuillot; il avait 28 ans.[1] Un jour qu'il passait sur la route qui va de Pithiviers à Boynes, il aperçut, à la fenêtre d'une maison, une jeune fille. Il s'arrêta. « La fille était vertueuse autant qu'agréable; elle aimait le travail; l'honneur brillait sur son front parmi les fleurs de la santé et de la jeunesse; un sens droit et ferme réglait ses discours; les fortunes étaient égales, les cœurs allaient de pair; le mariage se fit... Un enfant naquit. Des ambitions jusqu'alors inconnues entrèrent avec lui dans la pauvre demeure;

[1] Charles Bouvard : *Louis Veuillot et son pays natal*, p. 7.

mais le plus arrêté de tous les grands projets formés autour de son berceau fut de lui apprendre à lire, afin sans doute que, quand l'âge serait venu, pour lui aussi, d'aller chercher son pain vers le monde, le père et la mère, informés des vicissitudes de sa destinée, ne le perdissent pas tout à fait. »[1]

Si je vous ai cité ces lignes que vous connaissez déjà, c'est qu'elles me plaisent plus que d'autres pour ce qu'elles expriment de force confiante et saine. Cet ouvrier bourguignon, chemineau du travail, il semble qu'on le voit marcher en plein soleil sur la route blanche. Il est robuste et bon garçon. L'outil lui est léger. Il compte sur lui-même et l'avenir ne l'effraie pas. De toute sa force il va vers la vie. Veuillot le reconnaît. Il le salue avec une respectueuse émotion. C'est un premier trait, et un des plus riches, de son caractère : il accepte avec franchise sa lignée. Il trouve ici la source de sa vigueur physique et de sa noblesse d'âme. Il est de souche puissante, étant du peuple : du peuple qui peine sans tristesse, intarissable de courage, de bonne humeur et d'entrain. Veuillot gardera de ses origines une énergique volonté de travail, un constant respect des hiérarchies sociales, un amour ardent des humbles, et l'orgueil de sa descendance ouvrière, l'orgueil des

[1] *Rome et Lorette.* —Édition Mame, pp. 10 et 11.

modestes, le plus beau de tous parce qu'il est le plus vrai.

Les gens de Boynes sont tenaces et opiniâtres; et, à Boynes, comme le dit Veuillot, tout le monde est cousin. Veuillot fut donc un petit garçon tenace et volontaire. Il apprit à lire, puisque telle devait être sa destinée. Je me rappelle, à son propos, la réflexion d'un petit homme qui venait d'apprendre l'alphabet : « Alors, toutes les lettres que je connais, c'est avec ça qu'on fait des livres ? — Oui, ou du moins c'est un peu avec ça. — Alors, je n'ai plus rien à apprendre puisque c'est toujours la même chose ». Louis Veuillot déchirait les pages de son alphabet pour n'avoir pas à y revenir. C'est un système. Son oncle, le charron Louis Adam, lui fit cadeau d'un abécédaire en bois : « une planche où les lettres et les syllabes élémentaires étaient marquées à l'encre ».[1] C'était un argument. Le jeune Veuillot s'y soumit et, sans doute, en profita, quoiqu'il se soit d'abord servi de cet alphabet « en forme de raquette » comme d'un premier bâton. Il était décidément têtu, têtu à ne vouloir jamais éplucher du safran, ce qui, en Gâtinais, doit être impardonnable. Comme on lui tenait rigueur de sa résistance, il eut

[1] *Louis Veuillot*, par Eugène Veuillot. — 12e édition, 1903 — pp. 2 et 3. Nous empruntons à cet ouvrage le détail de la vie de Veuillot.

ce cri de révolte : « Je vais me jeter dans un puits ». Sa mère le prit au mot et, le tenant suspendu sur le gouffre qui reflétait sa figure épouvantée, elle lui fit promettre de quitter cette fantaisie.

Cette seconde épreuve, un peu dûre, lui suffit. Il devint vite un élève studieux et suffisamment sage. Il fit l'étonnement des siens. Une sorcière du pays, qui était bonne fée, lui prédit qu'il serait empereur. Il devint donc un élève attentif. Sa curiosité s'éveilla tout de suite, qui jamais ne devait s'épuiser. Mais Boynes est loin des centres, loin de Paris. Que lire, sinon ce qui lui tombe sous la main ? La bibliothèque de son grand-père est là. Elle est bien modeste, mais il est déjà beau que ce grand-père, un ouvrier comme tous ceux de la famille, ait une bibliothèque. Elle contient une *Bible*, un *Almanach*, les *Quatre Fils Aymon* et des romans de La Calprenède. Le petit Veuillot a vite fait de parcourir ces livres ; et ce n'est pas encore un bien gros bagage littéraire qu'il emporte avec lui, lorsqu'il part pour Paris. Mais il a rempli la promesse des parents : il sait lire. Surtout, il veut lire, il veut savoir. La ténacité dont il a fait preuve jusqu'ici ne le quitte pas, mais elle porte sur d'autres objets, elle est sollicitée par d'autres ambitions. D'ailleurs, la vie seule exige tout le courage du petit ; car, à Paris, ce sera, pendant de longues années, le travail et la pauvreté ! Ce

sont là de riches stimulants. La douleur durcit le caractère. Celui qui a d'abord souffert connaît déjà toute la vie : elle pourra le blesser encore, elle ne l'étonnera plus.

Voici donc Veuillot à Paris. Il vint à Bercy où ses parents, à la suite d'un revers de fortune, l'avaient précédé. Eugène Veuillot a décrit ce coin reculé et paisible du Paris qui travaille. « Derrière les magasins, dans les terres, se trouvait la rue de Bercy, où la culture maraîchère occupait plus de place que les habitations. Notre demeure, située au centre des magasins, entre le bord de la Seine et cette rue vouée surtout à la culture des légumes, était très isolée. A partir de huit heures du soir, nous n'entendions plus aucun autre bruit que celui des outils de notre père. Pour lui, les journées de travail, si longues pour tous, étaient plus longues encore que pour les autres. Il se mettait à l'ouvrage, le matin, deux heures avant l'appel de la cloche, et le soir après souper, il s'y mettait une heure encore. C'est ainsi qu'il put, sans rien demander jamais à personne, sans « ne rien devoir qu'à ses bras », comme il le disait avec une fierté légitime, « élever quatre enfants et faire quelques économies ». [1]

A Bercy, c'était toujours, comme on voit, la même chose. Le premier souci, c'est de vivre,

[1] *Louis Veuillot*, par Eugène Veuillot, tome 1er, pp. 16 et 17.

tant bien que mal, au prix de lourds et dûrs labeurs. Louis Veuillot sentira tout le poids de ces épreuves. Plus tard, dans *Rome et Lorette* et dans les *Libres Penseurs*, il évoquera les heures sombres de sa jeunesse et la courageuse tâche « de l'ouvrier chargé de famille qui ne suffit que par miracle au besoin du moment ». [1] A côté de son père, il connaît la grande loi du travail. Tout de suite, il s'y soumet. La nécessité le pousse à lutter à son tour, à se forger, aussi lui, un outil qu'il maniera, comme son père, le jour et la nuit, qu'il gardera jusqu'à la fin, demandant qu'on le place d'abord à ses côtés dans le cercueil.

A Bercy, il fréquenta l'école mutuelle, dont il lui resta mauvais souvenir mais où l'amitié d'un professeur lui valut d'apprendre un peu de latin. Au sortir de l'école, il dût chercher sa voie. Où ira-t-il ? Si peu de portes peuvent s'ouvrir devant lui ! Il n'a pas de projets très arrêtés. Il fera ce qu'on voudra de lui; pourtant, une ambition le possède, toujours la même, aussi ancienne que ses premières lectures : étudier. Il en fait part à ses parents. Le père hésite, la mère approuve d'enthousiasme. Elle se dit que son fils sera jurisconsulte ! Le mot importe peu. Il suffit que la mère ait deviné son enfant et qu'elle soit à l'origine

[1] Voir l'*Attitude sociale des catholiques français au XIXe siècle*, par l'abbé Callippe, 3ème vol., pp. 21 et suivantes.

de sa courageuse destinée. Louis Veuillot entrera chez maître Fortuné Delavigne. Le voilà quatrième clerc d'avoué. Cela lui rapporte vingt francs par mois !

L'étude de maître Fortuné Delavigne — un nom prédestiné — n'avait pas ce caractère de rigoureuse sévérité qu'on se plaît à reconnaître à ces sortes de cabinets. Sans être une étude de vaudeville, elle n'allait pas sans quelque gaieté. A dire vrai, on ne devait pas s'y ennuyer. Le patron était le frère du poète Delavigne, alors au faîte de la renommée. Les clercs en profitaient pour se livrer, sous l'œil bienveillant et complice du maître, au culte des lettres. Le voisinage apaisant des dossiers ne tarissait pas leur verve. Parmi tant de paperasses, au sein de toute cette poussière de discorde, ils chantaient l'idéal et célébraient l'harmonie. Les uns étaient poètes, les autres musiciens, quelques-uns versaient dans le théâtre. Il y avait là Gustave Olivier, les frères Natalis et Gustave de Wailly, et Émile Perrin, futur administrateur de la Comédie française.[1] Des écrivains de marque fréquentaient ce lieu d'élection : Scribe, Germain, Delavigne, Bayard et encore Auguste Barbier, qui lisait ses *Iambes* au jeune Veuillot. Ces auteurs faisaient-ils représenter une

[1] J. Claretie : *Une idylle de Louis Veuillot.—Le Temps*, 22 août 1913.

pièce ? L'étude assistait, vibrante, à la première C'est ainsi, sans doute, que Veuillot connut et admira Léontine Fay qu'il devait rencontrer plus tard. C'était une artiste de renom. Elle jouait, aux applaudissements du Tout-Paris d'alors, *Yelva* ou l'*Orpheline russe*, vaudeville de Scribe et Devilleneuve.

Veuillot avait déjà le goût des lettres. Il s'éprit plus que jamais de littérature et d'histoire. Il travaillait sans répit. « Écoutez-moi bien, disait, il y a quelques jours, M. Ernest Lavisse aux écoliers de Nouvion-en-Thiérache, écoutez-moi bien, car je vais vous donner un conseil que j'ose dire très précieux : quel que soit votre emploi, où que vous logiez votre jeunesse, que votre chambre soit éclairée par une fenêtre ou par une lucarne; ayez une planche à mettre des livres ! » Et l'éminent académicien finissait ainsi son allocution : « Je maintiens mes conseils, j'y insiste et je termine en vous recommandant encore une fois la planche aux livres. Je promets d'en donner une à celui qui me la demandera, une belle planche peinte et même vernie. »[1] M. Ernest Lavisse aurait pu citer aux écoliers de Nouvion-en-Thiérache l'exemple du petit Louis Veuillot. Il avait la passion des livres. Il eut sacrifié bien des joies pour s'en procurer un. Comme il était actif, intelligent et débrouillard, il

[1] *Le Temps*, 6 octobre 1913.

sût rendre service. Son traitement fut porté à trente francs et il vint habiter la maison où était installée l'étude. Pour augmenter ses maigres ressources, il fit des courses et travailla, sur les bords de la Seine, à décharger le sable apporté là par des mariniers. Cela lui donne cinq sous l'heure: de quoi acheter des livres qu'il emporte, comme un enfant pauvre emporte un jouet, dans sa petite mansarde, et qu'il place, après les avoir lus avec fièvre, sur sa petite planche aux livres, là-haut, près de la lucarne qui éclaire sa studieuse jeunesse.

Il continua l'étude du latin et suivit les cours que donnaient, en Sorbonne, Villemain, Guizot et Cousin. Il restait curieux de tout et ne laissait rien perdre de ce qu'il pouvait apprendre. Il poursuivait ainsi sa formation littéraire, avec une énergie de tous les instants et sans souci des épreuves que sa vie de pauvreté lui apportait. Déjà, il savait souffrir. Il eut volontiers fréquenté le monde. Il s'en abstenait par fierté. Pourtant, il prisait le luxe. Lorsqu'il eut cent francs par mois, il se paya un domestique.[1] Plus tard, il se reprochera de ne pas abandonner assez facilement ce qu'il appelle les « façons grand-seigneuriales ».[2] La misère le touche. Un instant elle l'irrite; mais il finit par

[1] Voir une conférence du marquis de Ségur sur Louis Veuillot : *Revue hebdomadaire* du 18 février 1911.

[2] *Correspondance*, vol. I, p. 24.

l'accepter pour lui-même, sinon pour les siens. Il regarde le succès des autres sans envie. Il dit simplement : « Mon tour viendra ». [1]

Son tour vint, en effet, et plus tôt qu'il ne pouvait croire. En 1830, grâce à Henri Latouche, il publie dans le *Figaro* son premier article. Ce succès l'encourage et le détermine : il se voue aux lettres. Une situation lui est offerte en province. Il s'y rend. A dix-huit ans, il est rédacteur à l'*Écho de Rouen*. Il y reste un an : le temps d'acquérir quelque expérience et d'essuyer deux duels. Il est ensuite appelé à Périgueux comme directeur d'un journal politique conservateur de ton et d'idées : le *Mémorial de la Dordogne*. Il y a des loisirs. Il les emploie à des lectures méthodiques. Très jeune, il n'avait pas échappé à la fièvre romantique. Il avait pratiqué Michelet, Hugo et Sainte-Beuve. Il avait applaudi *Hernani;* il eut aimé *Lélia*. Il s'en confesse d'ailleurs, il s'en accuse presque :

J'escortai Hernani le poing haut, l'œil sauvage ;
J'aurais à Lélia parlé de mariage ;
Michelet me semblait profond, Dumas poli,
Et je trouvais Delorme on ne peut plus joli.
Bref, je fus romantique... [2]

A Périgueux, il néglige ces premières amours sans pourtant les délaisser tout à fait. Il cultive

[1] *Louis Veuillot*, par Eugène Tavernier, p. 41.
[2] Eugène Veuillot : *Vie de Louis Veuillot*, vol. I, p. 35.

les classiques. Il lit Corneille, Boileau et madame de Sévigné, et ces trois influences expliqueraient la tournure de son talent littéraire. Il admire Racine et Molière — Molière à qui il s'en prendra plus tard — ; La Bruyère et La Fontaine; Pascal, La Rochefoucauld, Saint-Simon, Vauvenargues, Rabelais et Montaigne, qui tous l'intéressent à des degrés divers. Il néglige, ou à peu près, le dix-huitième siècle. Déjà dans la mêlée, il s'arme de toutes ces pensées; le reste viendra de son naturel.

Au *Mémorial de la Dordogne*[1], il traite tour à tour et avec aisance de politique, d'histoire et de littérature. Au premier contact des personnes et des choses, son esprit étincelle. Il connaît à peine son métier qu'il le possède déjà. Dès ses premiers essais, il combat. Il est un adversaire redoutable, spirituel et mordant, qui démasque avec force et sans merci la sottise et la suffisance. Ses polémiques ont du retentissement. Elles font la joie de la ville où Veuillot compte de nombreux amis. Sa renommée grandit; et lorsque se fonde la *Charte de* 1830, journal à la dévotion de M. Guizot, le jeune directeur est mandé à Paris comme rédacteur politique.

Cette fois, c'est le succès. Il est venu à Paris en conquérant, plein d'une orgueilleuse confiance. Il croit à son avenir politique : il veut être ministre.

[1] *Ça et Là*, p. 426, vol. II : *Confession littéraire*.

De fait, la fortune lui est fidèle. A la *Charte de* 1830, et, plus tard, à la *Paix*, au *Moniteur parisien*, il coudoie les puissants. Il connaît Guizot, Duchâtel, de Gasparin et de Salvandy. Il rencontre Roqueplan, son ami et son directeur, Édouard Thierry, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Amédée Gabourd, Montalembert. Il est présenté à Michelet et invité chez mademoiselle Georges. Oui, vraiment, la conquête semble facile et les circonstances s'y prêtent. Il va réaliser ses rêves : il atteint Paris, le Paris qui pense et qui lutte, et qui est, pour lui, le sommet du monde.

Mais son désir s'épuise vite. Son cœur se ferme à l'ambition. L'ennui le domine. Il est triste et désemparé au sein même du succès. Ses espérances politiques lui semblent mesquines. Il y renonce, de dégoût. Il doute de tout : des intelligences et des hommes. La route, si brillante, où il s'était engagé d'un pas ferme, est obscurcie soudain par tous ces doutes. Il s'arrête, brisé, vaincu sans avoir lutté. « Illusion de ma jeunesse, écrit-il, généreux désirs et généreuse fierté de mon âme, orgueil de l'honneur, orgueil du devoir, dévouement, amitié, amour, tout était souillé, tout expirait, tout allait être anéanti. » De la religion, il ne connaissait rien. Il la respectait, sans plus. Sa mère, autrefois, par un reste de confiance, lui avait enseigné une prière et l'avait envoyé à la messe;

mais sa jeunesse avait vite oublié et, depuis longtemps, il ne savait plus prier. Cependant l'amitié qu'il blasphémait devait le secourir. Un jour de carnaval, alors que sa tristesse puisait un aliment de plus dans des fêtes qu'elle ne pouvait goûter et s'augmentait ainsi de toutes les réjouissances publiques, il alla voir son ami de toujours, Gustave Olivier. Celui-ci lui conseilla de quitter, de fuir Paris, pour aller n'importe où, à Rome, à Constantinople, ailleurs. Il accepta. Après avoir assuré l'avenir de ses sœurs, « des petites », comme il les appelle, il partit pour l'Italie, chargé d'une mission vague.

Rome le séduit et le retient. Il y entend la parole divine. Peu de temps après son arrivée, il se fait chrétien. Sa conversion fut prompte, mais décisive et féconde. « J'ai passé ma vie à forger des armes », dira-t-il plus tard : cette fois il forge l'arme de sa vie. La religion ne lui apporte pas tout de suite l'apaisement qu'il en attendait peut-être. Le passé n'est pas sitôt vaincu; mais sa croyance le console et le guide. Elle trempe sa résistance et stimule ses résolutions. Il écrit à son frère : « Ce que j'ai abandonné avec plus de facilité me devient cher; je n'avais rien couvert de mon mépris, de mon dégoût, qui ne réapparaisse avec une sorte d'attrait, maintenant que j'y ai renoncé. C'est un des plus curieux, mais aussi

un des plus pénibles, un des plus horribles spectacles que l'homme puisse se donner... Ces actes, ces fautes, ces plaisirs pour lesquels on avait du mépris, on s'y laissait entraîner; maintenant qu'ils vous donnent une soif d'enfer, vous n'y cédez pas. C'est la récompense : elle est lente, elle est rare; elle est maudite parfois, lorsqu'elle vient; mais il est impossible que cette fleur n'ait pas un fruit. Cette conviction reste au milieu du désespoir : c'est une barre à laquelle on se tient et qui ne rompt pas dans les mains. Mais en s'y cramponnant, que de fois l'on désire mourir ! Que de fois l'on demande à la vague de triompher et d'emporter au loin sa victime !... Quelle que soit, au surplus, l'issue de la lutte, je proteste d'avance contre la lâcheté qui me ferait succomber »[1]. J'ai voulu laisser ici Veuillot parler longuement. Il dut lutter contre lui-même avant de combattre les autres. On ne l'a pas assez montré. Il n'y a pas de plus noble sincérité que celle de ces gémissements. Elle dévoile le tourment d'une grande âme. Elle nous montre à nu la source de sa force future. Nous assistons à la naissance de Veuillot. S'il a écrit plus tard des pages qu'on pourrait lui reprocher, il semble que ces lignes les effacent d'avance tant elles sont belles de douleur.

[1] *Correspondance*, vol. I, pp. 27 et 30.

Ayant quitté Rome, Veuillot visite quelques villes d'Italie, et, après des hésitations, renonce au voyage en Orient. Il se dirige vers la Suisse. A Fribourg, il se retire au séminaire, où il veut, dans la retraite, interroger Dieu. Puis sa détermination prise, il parcourt à pied une partie du pays et rentre en France, plein de projets. « Vite, écrit-il à son frère, vite une lettre à Paris, et, s'il vous plaît, un peu mieux torchée que la bâloise, qui ne vaut pas trois sous. Je t'ai adressé de Fribourg des compliments qui t'ont gâté... Courage ! travaille, prie si tu peux. Éteins tes dettes le plus tu pourras, et songe que les miennes nous attendent. »[1]

Dégoûté du journalisme, il entre dans l'Administration. C'est un pis aller. Nommé sous-chef au ministère de l'Intérieur, il a la vie assurée et aussi, ou à peu près, la liberté. Il écrit quelques livres : les *Pèlerinages de Suisse*, *L'Épouse imaginaire*, puis il travaille à *Rome et Lorette*. De temps à autre, il donne des articles à l'*Univers*, journal encore assez obscur, qui était modestement logé rue des Fossés Saint-Jacques. Bientôt las de cette existence, trop inactive à son gré, il accepte de suivre en Algérie son ancien et grand ami, le général Bugeaud. Cette vie nouvelle l'intéresse et le captive un moment. Monté sur *Jugurtha*, son

[1] *Correspondance*, I, 49.

cheval fidèle, il galope « sous le ciel d'Arabie ». Un jour, il décide de s'en aller en guerre. « Mon cher ami, écrit-il à Edmond Leclerc, je m'en vais en guerre, je pars demain avec ce grand sabre qui me préoccupe tant. Je vais pendant quinze ou vingt jours bien m'amuser à coucher par terre toutes les nuits et à marcher au soleil tous les jours. Je mangerai n'importe quoi, je dormirai n'importe comment. S'il pleut, je serai mouillé; s'il ne pleut pas, je serai poudré; si je suis malade, je ne serai pas soigné; et si je reçois des coups de fusils, je les garderai ». [2] Cependant, cette belle ardeur s'apaise. Il s'ennuie loin de la France, loin de Paris. « Ah ! chien de chien que je suis Français, s'écrie-t-il... il me tarde bien d'avoir vu Oran, Bône, etc., pour commencer à finir. » Et plus tard : « Cette Afrique me tient au cœur et je ne voudrais pas y être venu pour rien. Mais, voyez-vous, heureux l'homme de la rue des Bourbonnais, s'il connaît son bonheur. » Enfin, il annonce son retour : il vient, il arrive : « Ah ! Edmond ! je vais donc enfin voir de la boue. » [2]

Il rapporte d'Afrique une abondance d'images vives, un sentiment plus averti de la grandeur militaire et le sujet d'un livre : *Les Français en Algérie*. A Paris, n'ayant pas mieux à faire pour

[2] *Correspondance*, I, 81.
[1] *Correspondance*, lettres diverses à Edmond Leclerc (1841).

l'instant, il retourne à ses fonctions et aux loisirs faciles qu'elles lui procurent. Il travaille à quelques ouvrages, il écrit beaucoup et, entre temps, pour se distraire un peu, il cède à sa passion ancienne : la « bouquinomanie ». « Tu ne peux t'imaginer, écrit-il à son frère, avec quelle frénésie je bouquine. Je reste là, devant les cases, planté sur mes quilles, des bouquins dans mes poches, des bouquins sous le bras droit, des bouquins sous le bras gauche, des bouquins dans les mains, et quels bouquins ! les plus laids, les plus sordides, les plus écornés. Si je voulais m'en défaire, il faudrait payer des gants à l'homme qui les enlèverait» [1]. La planche aux livres déborde ! Les bouquins s'entassent dans « sa chambre, à la heuteur de de trois pieds ». Au milieu de tous ces volumes, il écrit pour l'*Univers* des *Propos divers*. Puis, pour des raisons politiques, il songe à rompre avec ce journal; et ce n'est que sur une promesse formelle d'indépendance qu'il en accepte la direction. Il écrit à M. l'abbé Morisseau : « Mon cher et excellent ami Du Lac, suivant enfin les aspirations longtemps comprimées de son âme, se consacre à Dieu : il entre cette semaine chez les Bénédictins, et me voilà obligé de le remplacer à l'*Univers* comme rédacteur principal. Ce n'est pas seulement pour moi un ennui inimaginable, c'est un

[1] *Correspondance* I, 146.

véritable malheur que cette nécessité. Mais elle est absolue. Il faut que je prenne le fardeau ou que l'*Univers*, après avoir chancelé quelques jours entre le légitimisme étroit de l'*Union catholique* et le ministérialisme, tombe dans un de ces abîmes. Je ne puis ainsi laisser périr une œuvre de cette importance. Je me dévoue donc. Jamais je n'ai rien fait avec plus de chagrin, car non seulement la capacité me manque, Du Lac n'étant plus là, mais je vais avoir à subir encore des luttes et des tracasseries dont je ne finirais pas de vous donner le détail, si je voulais l'entreprendre ». [1] Enfin il est à son poste : il y restera jusqu'à sa mort. Raconter désormais l'histoire de sa vie, c'est dire les luttes nombreuses qu'il a soutenues. Je laisse à un autre d'en montrer, avec beaucoup plus d'autorité que je ne saurais le faire moi-même, le caractère et la portée. En 1860, lorsque le gouvernement impérial interdit la publication de l'*Univers*, il se battit à coups de brochures et de livres. Il préparait à la fois plusieurs ouvrages et ne s'arrêtait pas de combattre. C'est alors qu'il écrivit ces deux livres, dont les titres rapprochés résument, dans leur contraste, son œuvre entière : *Le Parfum de Rome* et *Les Odeurs de Paris*. *Les Odeurs de Paris* contiennent la page célèbre sur la chanteuse Thérésa. Comment ne pas en parler ? Pour cer-

[1] *Correspondance*, I, 183.

tains, affirme Jules Lemaître, cette page est tout Veuillot. De fait, il eut pu dire, comme dira plus tard François Coppée parlant du *Passant* : « J'en suis trop l'auteur ». Thérèsa était une des idoles du Paris 1860. Un écrivain grand seigneur, Barbey d'Aurévilly, fit son éloge. Depuis de longues années, elle avait quitté le théâtre et vivait retirée dans ses terres. Elle est morte il y a quelques mois. Le souvenir de ses succès d'autrefois s'était transformé, chez elle, en une philosophie optimiste et confiante.[1]

* * *

Veuillot fut surtout un journaliste. Il a lutté avec toute son énergie native, avec la vigueur mâle et drue qu'il tenait de ses origines. « Quand je lis ici mon cher *Univers*, écrivait-il d'Algérie, j'enrage de n'être point en France pour dégaîner contre M. Villemain, contre l'empereur de Russie, contre les journalistes, contre les vaudevillistes, contre les feuilletonnistes. Voilà la guerre : se battre contre des idées »[2]. Il s'est jeté tout entier dans la mêlée, combattant toujours à visage découvert, fût-ce contre des ennemis masqués. C'est un premier mérite. Certes, personne n'a moins connu la peur.

[1] *Les Annales* du 25 mai 1913 : *La Bonne Fourmi*, article du bonhomme Chrysale.

[2] A Edmond Leclerc (1841) : *Correspondant*, tome I, 83.

Il a donné des coups, largement : mais il en a reçu. Quel est le journaliste qui consentirait à en recevoir seulement ? Ses mots étaient des traits. La page où la plupart de ses biographes les ont réunis semble une cible criblée de balles. Cependant, il n'a pas cédé à la haine. Il le dit plusieurs fois et on doit l'en croire.[1] Ce qu'il convient d'admirer surtout chez lui c'est sans doute l'unité de sa doctrine, c'est aussi sa probité. Il a défendu ses convictions, sans trève, sans repos, sans merci. On ne peut pas lui en faire un grief. Il n'a pas voulu être populaire. Il a refusé volontairement la sympathie de certain public. Il s'en est tenu à ses opinions. Il eut pu devenir un auteur applaudi, recherché, consacré. « Il eut écrit d'excellents romans satiriques et réalistes, dit Jules Lemaître; il eut, fort aisément, mis Edmond About et quelques autres dans sa poche; il aurait été académicien; il n'aurait eu, en fait d'ennemis, que sa portion congrue; il commencerait à entrer dans les anthologies qu'on fait pour les lycées, et une rue de Paris porterait son

[1] « Les hommes sont vraiment mes frères, écrit-il à Eugène Veuillot. Je les aime et je les plains, et il ne me viendrait jamais à la pensée d'en accuser un seul, si je n'espérais par là servir tous les autres et le servir lui-même. » (*Correspondance*, I, 73.) Voyez ses lettres à Madame de Pitray (*Correspondance*, III, 245 et suiv.), et comment il y traite ses adversaires — *Cf.* également le *Louis Veuillot* d'Eugène Tavernier et particulièrement le chapitre huitième intitulé : *Luttes entre catholiques*. — *Cf.* *Louis Veuillot*, par J. Renault, pp. 110 et suiv.

nom »[1]. Il n'a rien connu de tout cela. De gaieté de cœur, il y a renoncé. Ne doit-on pas lui en tenir bon compte ? Si l'on peut critiquer l'allure de sa polémique et blâmer certaines de ses attitudes, on ne peut pas mettre en doute sa sincérité : il l'a payée trop cher. D'ailleurs, la vérité s'est faite sur lui; et ses adversaires même lui ont donné justice.

Veuillot fut journaliste, mais il le fut par devoir. Il eut voulu cultiver la poésie et imaginer des romans. C'est en vers qu'il célébra la prose, *mâle outil et bon aux fortes mains.*

Ce sont des vers qu'il jeta, en épitaphe, sur sa tombe :

Placez à mon côté ma plume ;
Sur mon cœur, le Christ, mon orgueil,
Sous mes pieds, mettez ce volume,
Et clouez en paix mon cercueil...

Il dit encore :

Le vers n'est qu'un clairon; la prose est une épée.

Il choisit l'épée. Il acceptait la lutte, mais elle lui pesait. Sa vie fut ainsi toute d'énergie. Il renonça au plaisir d'écrire. Il eut voulu s'évader, courir, chanter : il fut attaché à ce qu'il appelle, avec Théophile Gautier, la meule du journalisme. Personne, à le voir si tenace, n'eut soupçonné le combat qui se livrait en lui-même, entre la réalité

[1] *Les Contemporains*, VIe série, p. 9.

qui commande et le rêve asservi. Il s'en explique, non sans tristesse. Il écrit à madame de Pitray : « Je laisse M. de Falloux un moment pour vous écrire, comme un pauvre homme, qui casse des cailloux au soleil, s'écarte pour aller boire un peu d'eau fraîche à la source qui coule dans le gazon, sous l'ombre des beaux arbres »[1] Il écrira plus tard, dans l'avant-propos de *Corbin et d'Aubecourt* : « Si j'ai soutenu tant de polémiques, ce fut bien par ma volonté, mais mon goût me portait ailleurs. J'ai été journaliste comme le laboureur est soldat, uniquement parce que l'invasion l'empêche de rester à cultiver ses champs. Je ne tenais ni à recevoir, ni à porter des coups, et les joies de ma carrière ne sont pas d'avoir été mis à l'ordre du jour pour quelque fait d'armes plus ou moins heureux, mais d'avoir vu parfois une pauvre petite fleur éclore dans mon courtil délaissé ».[2] Enfin, en 1873, il confie à Léontine Fay ce tourment de sa vie : « La poésie me détournait du travail positif et régulier. C'est pourquoi je passais tant de nuits blanches et je mangeais tant de pain sec... Mais, par ordre supérieur, je dus épouser madame Pol émique. Hélas ! quelle épouse ! La poésie

[1] *Correspondance*, III, 256.

[2] *Corbin et d'Aubecourt*. L'avant-propos est de 1869. Voir les premières pages de *Ça et Là*. — *Cf.* également une lettre que Veuillot écrivit à Léon Gauthier au sujet du *Parfum de Rome* : *Vingt nouveaux portraits*, par Léon Gauthier, p. 400

dût décamper et me laissa fort triste dans mes liens nouveaux, qui, un beau jour, se trouvèrent sacrés. Voici l'horreur. Toute sacrée qu'elle est, madame Polémique ne laisse pas de m'ennuyer souvent; même elle m'assomme, et quand elle apporte les arrérages de sa dot, je voudrais la noyer dans un puits. » Mais *l'autre*, la poésie, revient. Elle le trouble et l'enchante. Il la chasse vainement. Elle l'obsède; il en oublie tout. Et voilà que Veuillot parle comme un petit clerc d'avoué qui ferait des vers sur la couverture d'un dossier : « Je reste à écouter mon enchanteresse qui n'a jamais fini son conte, et, si je prends la plume, c'est pour verser ce qu'elle m'a mis dans la tête sur le dos de mes papiers les plus pressants »[1]. Veuillot vaincu par la poésie, n'est-ce pas inattendu ?

Ce Veuillot, si différent de l'autre, fut longtemps inconnu. Sainte-Beuve pourtant l'avait deviné qui, l'ayant rencontré, s'étonna de le trouver charmant. Certes, la légende n'a pas flatté Veuillot. Il était, dans l'intimité, d'un commerce agréable. Il n'était pas un homme du monde, mais un honnête homme, dans le sens où on le prenait jadis. Il se plaisait à la conversation et, d'ailleurs, était un causeur merveilleux. Le marquis de Ségur, qui, tout enfant, en eut quelque terreur, nous a dit le

[1] *Revue des Deux-Mondes : Lettres de Louis Veuillot à Léontine Fay*, livraison du 15 août 1913, pp. 868-9.

souvenir qu'il garde de cet homme haut et fort, d'allure puissante, parlant bas, laissant tomber avec une sorte de négligence les mots qui lui viennent, vifs ou mordants. Il n'aimait pas qu'on pût le vaincre, fût-ce même aux cartes.[1] Il était gourmet, ce qui est une qualité française. Il l'avouait en confidence et demandait qu'on n'en laissât rien savoir à ses adversaires. *Veuillot et la bonne chère*, quel article à faire pour un ennemi ! Il aimait la musique. Il ne permettait pas qu'on touchât à Mozart avec autre chose que du talent; il prisait par-dessus tout son ami Gounod qu'il écoutait, aux Nouettes, jouer « des opéras entiers »[2] Il blaguait souvent la « vieille guenippe de gloire », dont il acceptait sa part avec une sorte de méfiance qu'il cachait sous de la bonne humeur. Car il riait volontiers, et la vieillesse ne lui avait rien ravi de sa gaieté : « Tout vieux, tout courbaturé, écrit-il, tout toussant et tout ennuyé de causer, l'encre aux doigts, avec d'intolérables quantités de fichues bêtes, il est positif que je suis gai comme pinson ».[3] Plus tard, il est vrai, il retrouva le doute : sa vie lui parut bien dure et il se demanda avec mélancolie jusqu'où il l'avait réussie. Il

[1] Veuillot aimait jouer au *grabuge*. — Voir un article du marquis de Ségur sur *Louis Veuillot intime*, reproduit du *Gaulois : Le Devoir*, 8 novembre 1913.

[2] Marquis de Ségur, *ibidem*.

[3] A Léontine Fay, le 8 avril 1873.

était généreux et charitable : au petit Jacques de Pitray, il souhaite, pour unique bien dans la vie, la bonté. S'il admirait la noblesse, il se gardait de la flatter, voulant rester ce qu'il était devenu : un bourgeois, fils d'ouvrier, et rien d'autre. « J'ai toujours dit de pleine foi et de plein cœur, écrit-il, que la bonne place en ce monde est la place sur le pavé »[1]. Apre à la besogne, il écrivait sans cesse, accumulant les articles qui devenaient bientôt des volumes. Il était lié à sa tâche. Son ancien secrétaire, M. Eugène Tavernier, qui a consacré à son maître un livre plein de la plus reconnaissante sympathie, nous dit le secret de cette persévérante énergie. Il n'eut qu'un but, auquel il sacrifia tout : la défense de la religion.[2] C'était là sa seule discipline; la raison qu'il en donne dans une phrase des *Mélanges* achève de le peindre et nous le livre, en quelque sorte, tout entier : « L'Église m'a donné la lumière et la paix. Je lui dois ma raison et mon cœur. C'est par elle que je sais, que j'admire, que j'aime, que je vis. Lorsqu'on l'attaque, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère ».[3]

[4] A Léontine Fay, le 23 mai 1873.

[1] Voir l'avant-propos des *Libres Penseurs* : « Je n'ai eu qu'une idée, qu'un amour, qu'une colère. »

[3] G. Garceau : *L'Ami d'un grand catholique*, introduction, 1er vol.

Ce Veuillot, plus humain, plus près de nous, c'est le Veuillot de la *Correspondance.*[1] Jules Lemaître voulait que l'on mit à part les lettres à madame de Pitray; il faudrait y joindre aujourd'hui celles qu'il adressa à Léontine Fay. Il le disait lui-même, avec coquetterie : « Ce sont peut-être mes meilleures ». Il aimait correspondre. Une lettre était pour lui une distraction. Il y retrouvait sa chère littérature. Car il composait ses lettres et ne refusait pas d'y glisser un morceau. La jolie chose qu'une lettre de Louis Veuillot ! Il s'y montre plein de vivacité, de tendresse, de bonhomie. Et combien il est intéressant de le voir se reposer ainsi dans ses plus chères amitiés. Et quelle gaieté communicative ! D'un trait, il trousse une anecdote. Ses lettres en sont émaillées et quelques-unes sont d'un comique irrésistible, avec, ici et là, une petite pointe gauloise. Sarcey en était émerveillé et « secoué sur sa base »[2]; il pardonna à la *Correspondance* les coups que lui avait portés l'*Univers.*

Les lettres à Léontine Fay ont un charme de plus. Elles ont une histoire. Veuillot n'avait

[1] « La correspondance de Louis Veuillot fera disparaître cette absurde fiction d'*insulteur*, d'*éreinteur* et de *tombeur*. Dirait-on d'un général commandant une place assiégée qu'il insulte les assiégeants, parce qu'il refuse de capituler ! ». — A. de Pontmartin : *Souvenirs d'un vieux critique*, 2e série, pp. 178-9.

[2] Jules Lemaître.

jamais connu cette mademoiselle Fay qu'il admirait, alors qu'il était petit clerc d'avoué et qu'elle jouait les pièces de M. Scribe. Il la revit quarante ans plus tard. Elle avait depuis longtemps abandonné le théâtre et, mariée à M. Volnys, elle était venue, en 1872, habiter Nice, atteinte d'une maladie grave. C'est là que Veuillot devait la rencontrer. Il lui en exprima plus tard toute sa joie. « Véritablement, lui dit-il, je me retrouve à *Yelva*; et le comble de l'art et de la chance, c'est que Scribe n'y est plus. » C'est un dernier rayon qui lui vient de sa pauvre jeunesse à travers sa vie de perpétuel combat. Il en est illuminé. Il est d'abord surpris, puis ému, attendri. Oui, ces lettres ont un charme de plus : elles sont faites d'un souvenir qui ne s'était jamais exprimé.

Il y a, dans une de ces lettres, un portrait charmant d'Élise, la plus jeune sœur de Veuillot. Au prix de durs sacrifices, il avait autrefois assuré son instruction. En retour, elle lui donna toute une vie de la plus tendre sollicitude. « *Alleluia*, écrivait Veuillot en 1841, la dot d'Annette est amassée... Si je parviens à finir l'*Algérie* et quelque autre brimborion cette année, Élise, à son tour, sera pourvue. » Élise refusa de se marier. Elle resta près de son frère et vécut pour lui, comme s'il eût été confié à son dévouement. « Élise est très bonne, écrit Veuillot, très femme, très austère,

presque terrible, passionnée de réserve, douée d'un esprit au fourreau, qui en sort soudain comme une épée à couper son homme en deux du premier coup. Une de ses nièces disait : « Chez ma tante, il n'y a pas d'opinions, tout est principe ». Dieu semble l'avoir mise au monde pour prouver qu'il peut aussi créer des anges de fer. Avec cela, aimable et aimée au possible. Elle est née aïeule, et elle reste jeune fille à cinquante ans. Elle a été très belle, et elle a dû n'inspirer que des passions de respect. C'est Minerve, mais chrétienne... C'est par elle que la mère François a terminé ses créations artistiques commencées par le garçon que vous connaissez. Il y avait du fantasque dans les idées de cette digne femme sans usage et sans littérature »[1].

C'est à Élise que Veuillot écrivait, en 1874 : « Le bon Dieu m'a donné l'Église, toi et Eugène, et j'ai été un homme bien outillé »[2]. Si Veuillot connut d'autres affections qui, presque toutes, se sont brisées prématurément, il eut du moins cette consolation : l'amitié constante et dévouée de son frère. Il l'avait retrouvé à Bercy, où ils jouèrent enfants, et où se lia leur vie. Je ne sais rien de plus touchant, de plus émouvant, que ces pages des

[1] Lettre à madame Léontine Fay Volnys : *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1913, pp. 808-9.

[2] *Correspondance*, III, 240.

Libres Penseurs où Veuillot raconte leurs deux jeunesses. Le dimanche, ils se retrouvaient au Jardin des Plantes. C'était le rendez-vous. Ils y apportaient leur tendresse, leurs rêves, leurs projets. « Un jour, écrit Veuillot, nous arrivâmes tous deux au rendez-vous dans le même moment, de bonne heure, par le plus beau temps du monde. J'étais plein de mystère et de joie; une plénitude de contentement débordait dans ses regards, dans ses sourires, dans toute sa personne. Il apportait quinze sous et un saucisson; j'apportais deux pains de seigle et un billet de spectacle. O la merveilleuse journée ! Et que l'on peut être heureux, bonté divine, à raison de sept sous et demi par tête ! ».[1] Ce sentiment ne faiblit jamais. Ils vécurent tous deux les mêmes combats, les mêmes espérances. Louis Veuillot sut conquérir son frère et obtenir sa conversion : et dès lors rien ne pouvait plus les séparer. « Nous avons grandi, continue Veuillot, nous avons vieilli, nous tenant par la main et par le cœur. Présentement, nous sommes en âge d'homme, et, grâce à Dieu, notre enfance n'a pas cessé »[2]. La mort seule pouvait rompre ces liens. Eugène Veuillot fut le fidèle témoin de son frère. Lui qui avait si bien connu son cœur, il

[1] Les *Libres Penseurs*, édition de la Société générale de librairie catholique (1886), p. 505.

[2] Les *Libres Penseurs*, *loc. cit.*

s'employa à le révéler. Il fut le modeste gardien de sa gloire. Il s'effaça devant ce grand nom, qui était pourtant le sien, comme s'il n'eut pas voulu, par la plus pure délicatesse fraternelle, en dérober l'éclat. Son fils, François Veuillot, qui continue aujourd'hui l'œuvre des siens, a gardé ces belles traditions d'honneur et de fidélité.[1]

* * *

Nous voilà revenus à la famille du père François-Brice, et, par elle, au pays natal, à Boynes. Je voulus voir ce coin du Gâtinais, où jamais Veuillot n'était retourné, et chercher là quelque chose de sa vie. « Ce n'est pas un voyage, nous avait dit M. Lasnier, l'aimable directeur de l'*Écho de Pithiviers;* on s'imagine à tort que Boynes est à des kilomètres de Paris. Il y faut mettre deux heures tout au plus. » La route, depuis Étampes, est ravissante. C'est la campagne française, fraîche, reposante et soignée. Elle nous semble, à nous qui avons l'œil fait aux horizons immenses, un jouet d'enfant où circule un petit train mécanique aux cris stridents et joyeux. Au bas des collines, qui se succèdent, courent les plus jolis noms de rivières, sous les arbres qui se penchent. Puis, brusquement, c'est la plaine de la Beauce, abondante et

[1] Voir la préface des *Derniers Mélanges*, écrite par François Veuillot (1908).

grasse, où la moisson, réunie en meules, achève de sécher. Merveilleux pays où l'on compte encore par lieues, où les moissonneurs font lentement des « villottes » de blé, comme chez nous. Pour atteindre Boynes, la voie ferrée décrit un arc de cercle dont le centre est la cathédrale de Pithiviers, aigue et dominant d'une hauteur la vieille ville. En descendant, je demande à un paysan qui passe où se trouve la maison de Louis Veuillot. Il me dit, très calme et avec politesse, qu'il ne le connaît pas. C'est la rançon quotidienne de la gloire. Heureusement le clocher nous guide à travers les rues claires et gaies, et nous sommes sûrs d'y trouver Veuillot. Le curé de Boynes, qui porte un nom canadien, l'abbé Grosbois, et M. Sibot [1], un fervent ami de Veuillot, veulent bien recommencer avec nous un pèlerinage qui leur est familier. L'église a plusieurs siècles et réunit plus d'un style. Pour nous, elle est intéressante : c'est une église de France. On y conserve pieusement les fonds baptismaux de granit rouge et solide, sur lesquels fut porté, « l'an mil huit cent treize, le vingt-quatre octobre, le petit François-Louis-Victor, né le onze de ce mois de François *Veillot* (sic) et de Marguerite Adam ». [2] Plus loin, presque dans la plaine, on

[1] Auteur d'une très intéressante brochure sur Louis et Eugène Veuillot.

[2] Charles Bouvard : *Louis Veuillot et son pays natal*, p. 7.

trouve, au détour d'une route, une large pierre où était enfoncée la croix de bois que défendit naguère l'héroïque grand'mère, Marianne Bourassin. « La croix est morte de vieillesse, chuchote l'abbé Grosbois; je la remplacerai par une croix de fer, c'est plus résistant ». Enfin, près du Mail, voici la maison natale. Hélas, on a dû la restaurer. Elle est trop neuve; et, d'ailleurs, autour de la fenêtre du second étage, il n'y a plus de chèvrefeuille. Mais l'atelier demeure, tel qu'il était jadis, bas de plafond et chargé de poutres : des descendants de la famille y travaillent encore gaiement [1]. Au presbytère, dans le cabinet de travail du curé de Boynes, chacun peut voir un buste de Louis Veuillot et une photographie de monseigneur Dupanloup, ornée d'une signature un peu volontaire. Je dis à l'abbé qui s'étonnait de mon premier mouvement : « Vous les avez confondus, tous deux, dans une même admiration ? » Il eut un bon sourire, un sourire d'indulgence, et il me répéta doucement cette parole d'un grand-vicaire de Monseigneur l'évêque d'Orléans : « Ils n'étaient pas dans le purgatoire depuis dix minutes qu'ils étaient déjà reconciliés dans l'Infini ».

[1] Discours prononcé par M. Lasnier à la réunion des publicistes chrétiens, le 24 juin 1913 : *Écho de Pithiviers* du 5 juillet.

La France Vivante[1]

C'est un beau et bon livre, plein de chaleur, écrit dans une langue abondante, colorée, savoureuse. Un livre qui va droit à l'action, dont les pages débordent de confiance et révèlent une irréductible fierté. C'est un livre réconfortant, sans une ligne qui blesse, sans une phrase qui se dérobe, sans un mot qui recule. Le titre en fut inspiré par notre histoire française : *La France vivante !*... et ce titre est une pensée et un mot d'ordre, une volonté brève comme un commandement de chef, une victoire gagnée.

La France et l'Amérique se rapprochent : elles se retrouvent. Les manifestations de sympathie se multiplient qui unissent ces deux pays dans le culte des gloires communes. « Reconnaissons, écrit M. Hanotaux, que dans cette course au souvenir nous sommes dépassés par l'Amérique. » Rien d'étonnant à cela, et nous pourrions répondre que tout l'honneur est pour nous si nous n'avions pas une raison essentielle de nous raccrocher au passé, source première et constante de notre survivance.

[1] *La France vivante*, par M. Gabriel Hanotaux.—Hachette, 1913.

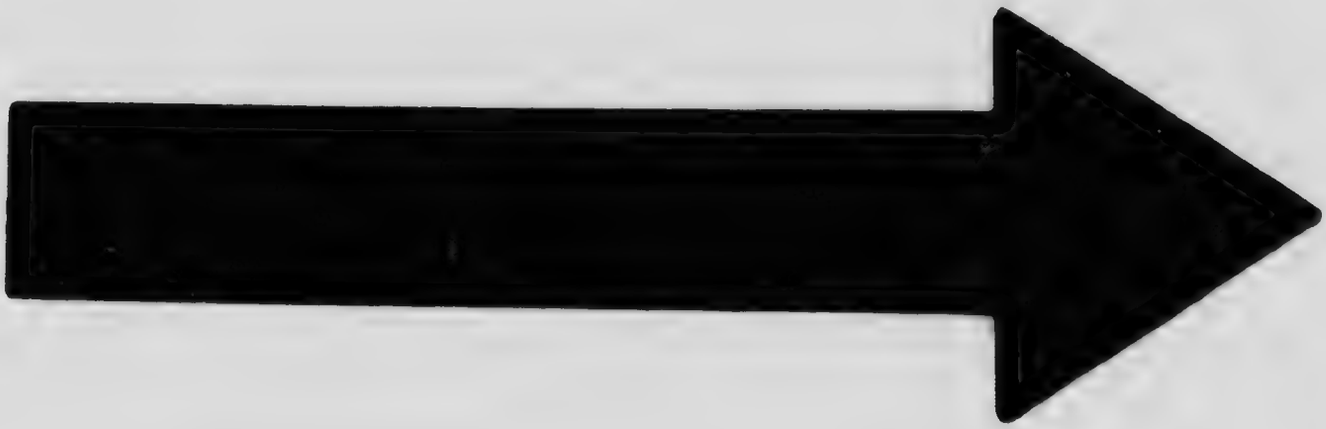
Après 1870, la France ne subit pas longtemps les conséquences d'une défaite que l'ennemi eut voulue plus cruelle encore. Ses finances restaurées, elle raffermit sur de nouvelles bases sa puissance politique. Elle conclut des alliances redoutables et, cédant au courant d'expansion qui entraînait l'Europe occidentale, elle se créa un domaine colonial où elle a su montrer au monde comment, en dépit de l'adversité, elle n'avait rien perdu de ses plus vaillantes qualités. Cela fait, elle revint vers l'Amérique où tout devait l'attirer historiquement : les hommes, les faits, les idées.

Champlain, un de ses enfants, avait rêvé naguère d'un vaste empire français. Il était bon et brave, humain et généreux. Il avait l'habitude des lointains. Il aimait son œuvre et cela seul expliquerait comment il la réalisa pleinement. Il ne reculait pas devant l'épreuve et, si nous savions comprendre sa pensée hardie, nous trouverions en elle l'inspiration de nos activités les plus sûres. Montcalm était de la même lignée. Il fut d'une époque plus avancée : il défendait une civilisation. Il fit la guerre en dentelles, courageux dans tous les malheurs et lié à son sort comme à sa parole donnée. Plus tard, d'autres soldats de France, les La Fayette, les Ségur, vinrent mêler aux origines de

la nation américaine tout le chevaleresque de la bravoure française.

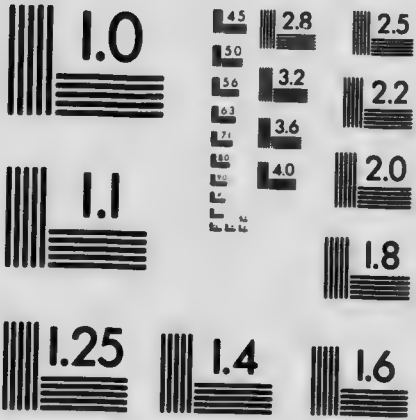
En même temps les idées françaises, élaborées au XVIIIe siècle, pénétraient la nouvelle constitution. A côté de la fraternité militaire, elles contribuaient à nouer le lien d'une « parenté intellectuelle » entre les deux peuples. Cette influence fut décisive si elle a déterminé chez les fondateurs de la jeune république une attitude nettement opposée aux institutions politiques anglo-saxonnes. La France a jeté dans le berceau des États-Unis la liberté et l'égalité.

Sans doute, ces éléments n'ont pas été les seuls qui ont conditionné la formation rapide et trop hâtive du type américain. L'homme a dû faire face à la vie et soutenir une lutte âpre et incessante pour triompher des rudesses d'un monde inexploré. Mais il reste cette chose étonnante que le monde américain, qui est d'hier, a pu déjà donner à la vieille Europe des leçons de vigueur, d'ambition, de réflexion, de maîtrise de soi. Il enseigne encore aux nations plus âgées et plus sceptiques la valeur de la tradition religieuse, de ce principe de cohésion et de repos moral que Maurice Barrès prêcha si éloquemment du haut de la Colline lorraine. M. Gabriel Hanotaux insiste sur ce point : « Pour la société, écrit-il, l'avantage d'une règle établie et vieille comme le monde la consolide et la maintient. »



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

L'Américain, dans sa course à la richesse, évitera finalement de tomber dans un matérialisme stérile, égoïste et sans beauté, parce qu'il aura reconnu cette raison plus haute de vivre, cette discipline sociale.

Qu'est-ce que la France peut, en retour, apprendre à l'Amérique ? Si longtemps elle fut attaquée et calomniée ! Des préjugés nombreux l'ont assaillie. Des voix clamaient sa décadence et prédisaient sa fin. Au surplus, elle se décriait elle-même, elle dirigeait contre ses propres institutions les traits de sa critique, et le théâtre français a protesté contre ce suicide. Cependant, les événements avaient raison de ces craintes et de ces doutes et la France, au moment même qu'elle était ainsi accablée, manifestait par un nouveau coup d'aile son abondante vitalité.

Ce qui caractérise la civilisation française, et ce qui fait rayonner la France sur le monde, c'est « l'expression de l'idée », de l'idée force déterminante des choses, qui se cristallise dans la réalité, qui anime, rénove ou bouleverse, sans se reposer jamais de son travail d'enfantement. La France l'a recueillie, défendue, conservée, répandue; et c'est une idée qu'elle apportait à l'Amérique lorsqu'elle y fit germer le catholicisme. M. Gabriel Hanotaux souligne les conséquences vitales de cette évangélisation : il se rencontre ici avec Fer-

dinand Brunetière que ce même problème avait passionné.

La France vivante en Amérique du Nord, c'est le Canada français.

On nous a reproché d'ignorer les nuances et de négliger les idées. Si le reproche est mérité, il n'est pas absolument justifié. Nous avons eu autre chose à faire, et de plus pressé, s'il nous a fallu vivre, résister, vaincre quotidiennement, faire triompher en notre chair d'abord la perpétuité de la race française. Pendant de longues années, nous n'avons connu que les nuances ternes que reflète, au soleil de mai, la terre déchirée. — Mais nous avons duré, n'est-ce pas déjà une élégance française ?

Des hommes sont venus, apportant sur ce sol vierge et dur toute la beauté de leur énergie. Ils étaient Français. Ils venaient de la province. Normands, Bretons, Bourguignons, Angevins, Picards, Rochelais, Saintongeois, Basques, ils passaient les mers, riches de toutes leurs traditions et de leurs sentiments nationaux. Ils portaient en eux leur patrie. Ils résistèrent longuement au climat, aux barbares, aux armées ennemies, et à la désespérance qui nous paraît si facile quand nous regardons leurs épreuves. Ils se sont courbés sur le sillon, dans cette attitude de résistance et de solidité que nous prêtons au paysan. La tempête

épargna ce qu'il y avait en eux de permanent, d'indestructible : le sang, la sève, la vie. Ils ont survécu. Ils ont été, ils sont encore la France vivante. Dans un chapitre intitulé *La lecon du Canada*, M. Gabriel Hanotaux retrace les étapes de cette lutte. Les découvreurs ont jeté sur la carte de l'Amérique du Nord des noms sonores qui marquent encore des postes définitifs. Les chefs ont respecté leur mission et rien d'inhumain n'a diminué leur conquête. Le colon a été un admirable défricheur; hardi à la tâche, vigoureux, alerte et joyeux, « il n'a pas craint sa peine ». Les efforts réunis de ces hommes, leur foi inébranlable, leur ténacité, eussent triomphé de tous les obstacles et assuré les destinées de la colonie, si le nombre, plus fort que tous les héroïsmes, n'avait pas eu brutalement raison de leur volonté opiniâtre.

La défaite fut le signe de la revanche lente, silencieuse, obstinée. Nous étions à l'affût du danger. Les événements nous apportaient des ressources nouvelles et composaient nos gestes; ainsi lorsque nos pères, au nom de la constitution anglaise, réclamaient éloquemment le respect des libertés nécessaires. La situation s'est aujourd'hui modifiée. Le Canada a pris rang parmi les nations du monde. Il s'est peuplé, développé, le voilà riche. La lutte que nous soutenons devient de ce chef plus intense et plus dangereuse; elle nous

impose d'autres moyens de défense et qui sont la possession des industries et la culture intellectuelle. L'aisance matérielle nous débarrassera de nos derniers soucis et nous permettra d'accomplir notre suprême conquête : celle de l'idée.

Mais l'évolution des peuples est semblable à celle des individus. Un élément, qui est la condition nécessaire de l'adaptation finale, demeure sous les caractères variables. Si nous nous abandonnons à la recherche du bien-être et si nous essayons d'exprimer une pensée qui nous soit propre, nous devons ne pas nous écarter un instant de nos origines. Rien ne doit atteindre en nous cette force vive et logique : la race. « Le Canada, écrit M. Hanotaux, a charge d'âmes en Amérique, charge d'âmes et charge d'avenir. Il est par destination le défenseur des origines françaises et latines. Restez attachés au tronc; là d'où vient votre sève, là où sont vos racines, là où est votre force... Si le Canada cherchait une alliance ailleurs qu'en France, il se délatiniserait inévitablement. »

Ainsi nous retrouvons la France inspiratrice, qui conduit en ce moment les Alliés vers la victoire. De quelle vigueur, de quelle constance elle fait preuve. De l'étranger monte vers elle une même pensée d'admiration confiante, exprimée déjà après la Marne, grandie encore depuis Verdun. L'harmonie des forces françaises est telle que la pensée

et l'action vont d'accord, l'une engendrant l'autre. Les armes et les idées sont mobilisées. La vaillance et l'esprit des tranchées suscitent toutes les volontés de la nation qui forment, réunies, comme une hampe vivante au drapeau.

La France s'illumine. Elle laisse voir son cœur sous le rayon de feu qui lézarde le champ de bataille. Penchons-nous sur ce chapitre de son histoire qu'elle écrit. Nous y trouverons le regard calme des chefs et l'héroïque sourire du soldat, et tous les dévouements, tous les sacrifices, toutes les acceptations; nous y sentirons vivre une grande âme, dont toutes les parties sont semblables, dont le tout émerveille. Et nous nous reconnaîtrons dans nos pensées profondes, dans le lien que le temps ne peut pas briser.

La France aura lutté pour le monde. Encore une fois, elle aura accepté la mission du droit et de l'humanité. Elle aura mené les hommes vers la paix, où l'honneur et la justice fraternisent et durent. Mais, sans qu'elle y puisse songer, elle aura aussi vaincu pour nous, pour tous les peuples qui se réclament d'elle et qui lui sont unis par la chair; pour tous ceux qui ont reçu en lourd partage de répandre et de perpétrer sa foi, sa pensée, sa civilisation. Nous aurons appris par elle à connaître toute la valeur de notre sang. Elle nous aura confirmés dans l'orgueil de nos origines, en

faisant triompher aux yeux de tous ce dont nous avons fait un de nos titres, ce dont nous vivons, ce dont nous demandons le respect, ce que nous défendons en nous et par nous : la race.

Mai 1913 — février 1917.

Le culte de l'incompétence

Émile Faguet pullule. Il est extraordinaire de vitalité. Il converse avec sa plume et pense en manuscrit. Ses volumes se suivent et il est remarquable qu'ils ne se ressemblent pas. « Il fait un livre par mois, disait plaisamment M. Gustave Lanson; j'en sais quelque chose, je suis sans cesse occupé à le remercier de son dernier envoi ».

Il y a dans ses ouvrages une pointe de scandale par où ils sont savoureux. Il est un très vieux libéral, que ses idées amusent tout le premier, et qui prend plaisir à les lancer dans une société dont elles sont l'origine et qui les a reniées. Il se fait volontiers paradoxal pour mieux prouver qu'il a raison. C'est sa coquetterie. Critique-sociologue, il sait bien, en douceur et d'une main légère, piquer le ridicule humain.

* * *

Le *Culte de l'Incompétence* est un petit livre de morale sociale qui se donne les allures et le ton d'un pamphlet. Il faut le lire de très près, pour se le « convertir en sang et nourriture », et le vivre... à rebours. Il dit délicieusement des choses fort

désagréables. Il ne décourage pas trop. L'auteur y morigène ses semblables avec sympathie. On sent qu'il les plaint plus qu'il ne les blâme. C'est la leçon d'un vieux professeur, très spirituel et légèrement sceptique, à des petits enfants qui sont des hommes et qui ne pensent pas.

Il y est naturellement question de la Démocratie. C'est un grand mot, un de ces mots qui sont à eux seuls un argument et sur lesquels la période aime finir avec sonorité. C'est une grande chose, et dont il fut beaucoup parlé depuis Jean-Jacques. Ce fut le mot politique du XIXe siècle. Il s'en est paré. Il en a tiré tout un vocabulaire : avènement du quatrième État, déplacement de l'axe du pouvoir, bulletin de vote, conquête des urnes. Airs connus, et qui font bien dans les comices. La suprême élégance fut de n'en avoir plus. Chacun voulut être superbement peuple. La masse eut toutes les exigences et toutes les satisfactions. Elle fut la maîtresse des nations, et les plus autocrates ont dû lui sacrifier quelque chose de leur fidélité au passé.

C'est fort bien. L'urne est sans doute un progrès; et je le crois d'autant plus qu'il nous coûte très cher. Le progrès est toujours onéreux. Il se paie. Si nous vivons mieux qu'hier, nous souffrons davantage. La civilisation nous affole en même temps qu'elle nous satisfait. La neurasthénie est

une rançon. — Quel est donc le prix de ce nivellement, et qu'avons-nous donné en échange de la suprématie du nombre ? Nous avons consenti un culte nouveau, exigeant, suprême : celui de l'incompétence.

Il est périlleux d'en parler. Il fallait être Faguet pour se payer ce luxe. Il manquait à l'académicien d'être pamphlétaire. Il s'est permis ce geste; il y réussit à souhait, sans pose. Son ironie est fine et douce. Il sourit avec gravité; et j'admire comme il s'appuie nonchalamment sur Aristote pour gourmander nos démocraties modernes.

Si je n'avais pas le désir de pousser timidement mes compatriotes vers la lecture attentive de ce livre, je m'arrêterais là, crainte de mal traduire, dans une analyse brève, le charme de cette dialectique aimable et pondérée. Aussi bien me bornerai-je à parcourir les premières pages de l'ouvrage, qui en précisent l'esprit et le principe.

* * *

L'homme est un animal sociable. Cet adjectif inélégant atténue la brutalité du mot qu'il accompagne. C'est sans doute parce qu'il est sociable que l'homme vit en société, et parce qu'il est un animal qu'il a besoin d'une gouverne. Quoiqu'il

en soit, les nations ont tour à tour confié à d'autres, puis à elles-mêmes, le soin de la chose publique. Il faut faire cette constatation, amère ou plaisante suivant notre philosophie, que partout il y a des gouvernements.

Jadis, chez les Pingouins, et même plus tard, il existait des aristocraties. Le pouvoir était dans les mains du petit nombre ou d'un seul. La volonté du roi, qui savait garder ses bottes et faire claquer son fouet, demeurait la règle de tous. Le peuple pratiquait l'obéissance et souvent la pauvreté. Il en prit de l'humeur et décida de modifier son état. Il brisa les trônes, objets de luxe. Il se donna l'autorité; mais, ne pouvant s'en revêtir en toute occasion, il en délégua l'exercice à des hommes de son choix que l'on appelle, depuis ce moment, députés. On disait autrefois avec grâce : être l'élu de quelqu'un. Ce mot a perdu de sa discrétion. Les députés sont les élus du peuple, en ce sens plus terre à terre qu'ils en sont les bergers. Il y a une nuance.

Avant d'arrêter le mode définitif de sa représentation souveraine, le peuple s'y prit par deux fois. Il eut recours à deux systèmes et procéda par étapes. Il abandonna d'abord à des délégués de nommer les mandataires suprêmes. Une première sélection s'opérant par le suffrage populaire, des hommes que l'on considérait plus aptes que la masse

furent désignés, qui élisaient à leur tour les bergers. C'est ce que M. Faguet appelle joliment « la compétence par collation ». Il ajoute « qu'elle n'a pas le sens commun », encore que, par certains côtés, elle puisse se défendre. C'est un système de double confiance. La foule, encore modeste, redoute l'action directe. Elle fait appel à une élite et croit que cette élite fera de même lorsqu'elle choisira les chefs. Rien ne garantit que cet espoir se réalise. Mais pareille méthode donne l'illusion d'une sécurité plus grande et paraît avoir plus d'efficace. Qui ne voit pourtant que la question demeure entière : la foule élira-t-elle des compétents ? La chose est fort douteuse; elle pourrait se produire une fois sur dix, plus même une fois sur cent, mais elle est fort douteuse. Il y a des chances pour que le peuple se montre plus circonspect, ayant à choisir ceux à qui il délègue d'agir suivant la sagesse qu'il se croit. Problème de psychologie des foules. Mais la compétence ne saurait s'établir par le fait seul de la collation. Décidément, cela paraît bien évident. Le degré ne fait rien à l'affaire.

* * *

Voyons un peu le second système : la masse élisant du premier coup ses maîtres. Pendant un temps, la nation est sans édiles. C'est la période

électorale. Le peuple est roi. Il n'a pas de plus vif contentement. Son amour-propre en est surexcité. La nation s'agite. La fièvre du pouvoir gagne chacun. L'électeur se prise, il se gonfle. Il est une parcelle de gouvernement; il va créer; il est immense.

Voilà la foule devant l'urne. Que va-t-elle faire ? Quel motif déterminera son geste collectif ? A quel principe obéira-t-elle, croyant ne suivre en tout que sa volonté propre ? A qui dispensera-t-elle ses faveurs ? — D'instinct, répond M. Faguet, elle recherchera l'incompétence; et, de toutes les raisons qu'il en donne, détachons les deux que voici :

Le peuple éprouve une irrésistible horreur de l'inégalité. Il souffre déjà mal les inégalités naturelles: il abhorre les inégalités artificielles. Ceci vaudrait d'être approfondi. Toutes les révolutions partent de là. La démocratie a d'abord ce principe. C'est sa raison profonde : pas de privilèges. D'accord; — mais il se trouve des hommes plus intelligents, plus habiles, plus recommandables, plus compétents par leur naturel. Le peuple les rejettera de même. Il se défie : ces privilégiés de la nature lui sont suspects. « Il est amené, forcément pour ainsi dire, écrit M. Faguet, à écarter les compétents précisément comme compétents, ou, si vous voulez et comme il dirait, non

comme compétents, mais comme inégaux, ou, comme il dirait encore, s'il voulait s'excuser, non comme inégaux, mais comme suspects, parce qu'ils sont inégaux, d'être antiégalitaires; et tout cela revient bien précisément au même ».

De plus, le peuple nourrit l'ambition bien arrêtée de gouverner lui-même, de tenir le sceptre et d'être ensemble la volonté qui crée et celle qui dirige. Il est, sur ce point, plutôt ombrageux. Il lui déplairait que ses élus eussent quelque velléité d'indépendance. Ne sont-ils pas sa chose, après tout : qui donc commande, quand c'est lui qui vote ? — Il y aurait bien un moyen de tout arranger, et qui serait le mandat impératif. Mais la discussion parlementaire aurait vite fait de l'anéantir. Il est si facile, dans un moment de chaleur, d'oublier une promesse lointaine que l'on fit pour conquérir le suffage dont elle était le prix. Non, le peuple a mieux que cela, et il en use. Il lui suffit de nommer des hommes qui soient siens par l'esprit et le cœur, qui partagent ses passions, éprouvent ses colères, vivent ses intérêts. Ils ne flancheront pas : leur caractère même en est la garantie. Leur attitude est fatale : ils sont la foule. Elle possède en eux le pouvoir; la voilà à la Chambre; elle gouverne. « L'ennemi de la démocratie, écrit M. Faguet — et c'est le point fort de sa théorie — ou tout au moins l'homme dont elle se défie

parce que c'est lui qui va gouverner *et non elle sous son nom*, c'est l'homme qui, soit par influence de fortune, soit par le prestige de son talent et de sa notoriété, réussit à se faire nommer quelque part. *Celui-ci ne dépend pas d'elle.* Supposez qu'un corps législatif soit tout entier composé ou soit composé en majorité d'hommes riches, d'hommes supérieurs intellectuellement et d'hommes ayant plus d'intérêt à exercer leur métier, où ils réussissent, qu'à faire de la politique; tous ces gens-là votent selon leurs idées, légifèrent selon leurs idées, et alors, quoi ? alors la démocratie est simplement supprimée. Ce n'est pas elle qui légifère et qui gouverne; c'est, très exactement, une aristocratie, une aristocratie un peu flottante peut-être, mais une aristocratie, éliminant l'influence du peuple sur les affaires publiques. »

* * *

Et voilà. Le trait, certes, est grossi, mais il est amusant. Le pamphlet, c'est une caricature : *castigat ridendo.* Le gouvernement du peuple par le peuple est-il condamné sans merci à un sort aussi pénible, aussi lourd de conséquences ? Ne peut-on espérer une régénération, une *palingénésie*, pour parler le langage des pieux utopistes du commencement du siècle dernier ? Oui, sans doute. Émile

Faguet, s'il n'est pas sans crainte, n'est pas sans espoir. Il indique, à côté du mal, les remèdes, et s'attarde, dans un chapître dernier, à décider ce qui serait le rêve.

L'incompétence, principe de la démocratie, principe de la société par contre-coup, il fallait trouver ça ! Montesquieu a dit quelque chose qui s'en rapproche : « Le principe de la démocratie se corrompt non seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore quand on prend l'esprit d'égalité extrême, *et que chacun veut être égal à ceux qu'il choisit pour lui commander*... Il ne peut plus y avoir de vertu dans la république ». — En vérité, c'est une triste chose, et, encore une fois, nous payons bien cher les droits que nous acquîmes. C'est la banqueroute, et je songe en frémissant à ce culte universel. Le directeur de l'*Action*, qui me demanda cet article, et moi-même qui l'écrivis, n'est-ce pas à lui que nous sacrifiâmes ?

Novembre 1911.

Hector Fabre

Il y a quelques mois à peine, j'allais à Versailles où M. Hector Fabre s'était retiré. Telle était mon amitié pour lui que j'accomplissais comme un devoir pieux cette dernière visite. Nous redoutions la fin. Il était atteint d'une de ces maladies dont on dit brutalement qu'elles ne pardonnent pas. J'allais le remercier encore, comme ses bontés sans nombre à mon égard m'en avaient fait contracter une sorte d'habitude. Je ne le vis pas : déjà il ne reconnaissait plus ceux qui l'approchaient et je ne voulais pas emporter de lui, que j'avais connu si vivant, ce dernier souvenir de l'avoir vu vaincu par la souffrance. Je revins de Versailles le cœur remué et, le lendemain, je laissais Paris. Le regret de n'avoir pas pu serrer une dernière fois la main de mon grand ami me restait présent : j'associais son image à toutes celles que j'abandonnais. Malgré moi j'avais cette impression étrange de mal quitter la France. Les départs sont faits de séparations nombreuses : parmi tant d'autres, il me manquait un adieu.

Tous ceux qui l'ont connu voudront rendre témoignage de l'extrême vivacité de son esprit, de la sympathie de son accueil et surtout de l'ex-

quise générosité de son cœur. Il était là-bas l'ami des Canadiens. Pas une fête à laquelle il ne prêtât son appui. Il présidait, avec quel charme et quel éclat, les banquets organisés par nous et s'amusait fort de les voir tous tourner à son honneur. « Encore un qu'on dirait fait pour moi », avait-il coutume de dire, quand le dernier toast avait été porté. Lui seul, à la vérité, pouvait s'en plaindre. Tous les cœurs allaient spontanément vers lui. Nous ressentions quelque orgueil de le savoir des nôtres. Il était pour nous tout le Canada; et l'hommage qu'il recevait se doublait chez nous de l'intensité de tous nos souvenirs lointains.

Il savait à chacun dire le mot qu'il faut. Sans effort, il se prêtait à nos confidences, consentait à écouter nos rêves et, souvent, à défendre contre nous-mêmes nos illusions. C'est qu'il était venu à la diplomatie par le Quartier latin. Durant son premier séjour en France il avait habité rive gauche et, avide de beau langage plutôt que de jurisprudence, il avait été un assidu des séances du Palais. Il s'y soûlait de français. Vers la fin de sa vie, lorsqu'il évoquait ces heures délicieuses, je ne sais pas s'il se calomniait tout à fait quand il se proclamait le plus ancien parmi les étudiants. N'était-ce pas de sa part une façon charmante de se rapprocher de nous ?

«Il vient de naître», disait-il plaisamment pour marquer l'ingénuité d'un de nos plus grands hommes politiques. Certes, il était trop averti des hommes et des choses pour qu'on en pût dire autant de lui-même; mais il n'avait pas vieilli. Suivant une expression un peu passée pour ce qu'elle exprime si joliment : il avait su conserver, sous les années, toute l'éclatante jeunesse du cœur. Il avait gardé la plupart de ses anciennes amitiés. S'il racontait le passé, c'était sans mélancolie apparente. Un mot le mettait joyeusement sur la route d'un souvenir. Il jetait dans la conversation nombre d'anecdotes savoureuses où il laissait percer, sous une ombre de sentiment, une pointe d'ironie fine. Non, la vie ne l'avait pas atteint. Il regardait avec indulgence le monde évoluer, et se modifier les idées. Il était d'une aimable philosophie, jugeait les hommes comme ils croient être et les choses comme elles sont.

Il causait surtout du pays, de son passé, de ses progrès, de son avenir. Rien de ce qui concernait le Canada ne pouvait le trouver indifférent : il s'arrêtait aux moindres détails, attachait quelque prix au plus petit événement et mettait une légitime complaisance à discourir des choses de chez nous. Mais toujours, et malgré le tour de la conversation qui se faisait parfois léger et paradoxal, on reconnaissait chez lui l'attachement profond, inébran-

lable, qu'il vouait à sa patrie éloignée, au pays qu'il s'était donné pour mission de faire mieux connaître et plus justement apprécier.

Dès son arrivée à Paris, en 1884, il se mit à l'œuvre. Les débuts ne furent pas faciles. Il rencontra certaines résistances du côté de l'Ambassade anglaise; et les ministères français ne s'ouvrirent pas d'eux-mêmes devant ce délégué d'un État colonial. Mais il possédait, à défaut de l'emploi, les qualités du diplomate, et sa bonne grâce finit par triompher de ces réserves toutes protocolaires.

En même temps, il se faisait apôtre. Avant que de fonder le *Paris-Canada*, il entreprenait une tournée de conférences de par la France et la Belgique. En redisant avec fierté nos luttes, nos conquêtes, notre vie restée française, il cherchait à nous défendre contre l'oubli et réclamait pour nous mieux que de l'indifférence.

« La patrie française renferme bien des provinces glorieuses, disait-il. Ce sont là les sommets qui frappent tous les regards. Elle renferme aussi des coins de terre plus obscurs, des populations presque ignorées de leurs aînés, qui, par la seule force de leur origine, par la seule vertu de leurs qualités natives, se sont maintenues françaises. Leur isolement même ne fait que mieux ressortir l'intensité du sentiment national qui domine en elles.

« Que la France soit restée la France, qui peut s'en étonner ? Qu'est-ce donc qui aurait pu vous faire consentir à l'effacement, à l'abdication ? Mais une population comme la nôtre, laissée isolée et comme perdue, qu'est-ce qui l'empêchait de faillir à la tâche, qui eut pu la blâmer de se fondre dans la masse victorieuse ? On voit bien, au peu de compte qu'un grand nombre de nos nationaux lui tiennent de sa constance, quelle indulgence ils auraient eu pour ses faiblesses. C'est à peine si sa lente disparition eut laissé trace dans le monde où sa présence attire si peu l'attention. »

Cette attention, il fallait l'éveiller pour rapprocher de la France une province qu'elle avait pu croire perdue à jamais et qui lui était restée ainsi fidèle obscurément. M. Fabre était journaliste, il s'en souvint fort à propos et se mit à raconter son pays. Il lança cette chose nouvelle : la politique canadienne. Les événements récents lui sont l'occasion de fréquents retours en arrière. S'il a résolu d'instruire, il le fait sans paraître y toucher.

Dès son premier article au *Journal des Débats*, il explique nos discussions politiques et se plaît à montrer combien, jusque dans nos querelles de parti, nous sommes restés Français. Au *Paris-Canada*, il se multiplie. En même temps qu'il retrace, d'une plume vive, les mille complications

de la vie parisienne, il aborde la politique européenne, les questions coloniales, et donne naturellement la première place aux intérêts canadiens; et si d'aventure il arrive à quelque écrivain — fut-ce à Edmond de Goncourt — de s'attaquer au Canada, il riposte avec feu, fait en passant le procès du naturalisme qui bat son plein, et reproche à l'auteur de *Chérie*, l'homme à l'écriture artiste, de s'en prendre aux Canadiens de n'être pas lu à Paris.

Et il en fut ainsi pendant vingt-cinq années. Si l'on rencontre encore des personnes qui nous demandent, avec un aimable sérieux, si nous logeons au sud ou au nord des États-Unis, si pour venir chez nous il faut prendre par l'isthme de Suez, ou encore si les douze mois de l'année canadienne se déroulent dans le même ordre et portent les mêmes noms que les douze mois de l'année européenne, du moins cette ignorance un peu désinvolte est-elle moins fréquente. Ces perles se font rares. Le Canada est connu plus sérieusement. Notre monde a triomphé de bien des erreurs et peut-être de quelques préjugés. Notre pays ne tient plus dans un conte de Cooper ni dans un roman de Raoul de Navery. L'Amérique de René a repris sa place dans la légende. C'est beaucoup de poésie de moins, c'est heureusement beaucoup de réalité de plus. Le Peau-Rouge n'est plus un critérium, et le nombre est plus restreint de ceux qui s'accordent

encore l'élégance de traiter systématiquement de barbare toute civilisation nouvelle.

C'est un progrès, plus grand que l'on ne croit, et je m'étonne qu'on ait pu oublier parfois que nous le devons pour beaucoup à l'énergie, à la persévérance, au dévouement de M. Fabre. Sa personnalité imposait le respect, l'admiration, la sympathie. En même temps qu'il servait son pays il lui faisait le plus grand honneur. Et sa renommée reçut une consécration suprême, telle que Paris sait en donner une, quand autour de son cercueil se groupèrent tant de ses amitiés illustres.

* * *

Un aspect de l'évolution du Canada contemporain — son développement industriel et commercial — paraît avoir attiré plus vivement son attention. Déjà, dans deux conférences prononcées en 1884, il avait abordé le problème de notre avenir économique. Il lui paraissait rempli de promesses. Plus tard, il marquera avec sûreté le caractère que cet essor nouveau communique à notre pays :

« Empruntant à l'esprit anglais de sa solidité, écrira-t-il, à l'esprit écossais de sa prudence, à l'esprit français de son éclat, le Canada a conquis par degré l'attention et, ce qui est plus précieux et plus rare, la confiance du monde. A ce concert

d'éloges et d'espérances qui s'élève autour de lui, et qui griserait un peuple formé d'éléments moins harmonieux et puissants, aucune voix discordante ne s'élève. On croit en nous autant que nous croyons en nous-mêmes. Cherchez dans l'histoire et voyez si vous y trouverez l'équivalent ! C'est peut-être la première nation qui se forme sans tiraillement, sans violence, par le seul procédé moderne du progrès. Ne tirez pas de salve en le regardant monter triomphalement à l'horizon : le bruit du canon ne lui est pas familier, les fanfares industrielles suffisent à sa gloire. Ce trait caractéristique nouveau est comme la garantie de sa durable prospérité, de sa grandeur constante : il ouvre la marche de l'avenir. »

Il avait voulu voir dans l'Exposition de 1900 la révélation de ces forces productrices du Canada. La réalité l'éblouit, encore qu'elle le chagrine un peu. Il déplore secrètement ce que l'imagination va perdre au sein de cet insolent triomphe. Le souvenir lui semble trop absent de cette manifestation quasi-brutale d'énergie créatrice et d'unique richesse. Parmi les fécondités du présent il rêve d'un passé moins heureux qui lui paraît plus grand. Mais c'est le fait d'un instant. Il se ressaisit et convient. Il suppute notre fortune et la proclame avec satisfaction. Il écrit ce mot typique : « Le Canada est un coin du globe à retenir » ; et vaillam-

ment il essaiera jusqu'à la fin de le mettre dans la mémoire de tous les Français.

* * *

En écrivant ces articles ou ces conférences, il faisait preuve d'une culture étendue et variée, d'un sens avivé de la beauté, d'une rare sûreté dans l'expression. Son style est pur, souple et dégagé. Il savait la place et le sens des mots et la valeur d'une pensée. Il tâchait de ne rien sacrifier à la forme tant il avait le souci de l'art.

Il fut, d'abord et par-dessus tout, journaliste. Il avait toutes les qualités que le métier exige. Il lui plaisait de se tenir sur la brêche, de lutter, de se battre pour une idée, de triompher par un mot.

Il maniait l'esprit comme une lame fine dont il savait où loger la pointe. Son verbe, sans rien perdre de la réserve qu'il faut, savait se faire railleur. Si plus tard, les années venues, il mit un peu de cendre sur cette flamme, du moins ne voulut-il jamais abdiquer son droit d'être lui-même. Il eut toujours cet avantage de penser tout ce qu'il écrivait; et, si la sagesse diplomatique l'exigeait trop, il faisait taire son ardeur, posait sa plume, donnait son opinion et, avec un sourire, se contentait de penser ce qu'il n'écrivait plus.

Au surplus, avait-il toujours aimé les lettres et fréquenté les auteurs. Il était resté un romantique,

fidèle en cela à ses premières admirations. Vous avez vu comme il taquinait le naturalisme, resté pour lui l'expression voulue de la laideur. Il avait été des vingt-sept qui suivirent le cercueil de Musset et des deux mille qui, quelques années plus tard, accompagnèrent Murger; et quelque chose de la tristesse de l'un et de la gaieté résignée de l'autre demeurait en lui. Il avait connu Lamartine et racontait volontiers sa visite, rue de la Ville-l'Évêque, à l'auteur appauvri du *Cours familier de Littérature*. Surtout, il avait aimé et cultivé Sainte-Beuve. C'était son auteur préféré. Il en conseillait la lecture et le considérait comme son maître; et peut-être lui devait-il le sens critique et la vision très nette de la réalité qui caractérisent sa manière.

Est-il besoin de montrer comment M. Fabre, par ce culte qu'il avait des lettres, continuait de servir son pays et de donner à sa race un exemple que sans doute un jour le bronze perpétuera parmi nous ?

Nous vivons du passé. Notre survivance n'est qu'une longue et fière obéissance à la grande loi de nos origines, et celles-ci ne tiennent pas seulement dans le fait de la venue jusque sur notre sol d'héroïques pionniers, elles remontent à l'idéal qui animaient ces hommes, à l'esprit et au génie latin. Dans le sentiment profond qui illumine la trame

de notre histoire, dans cette longue résistance aux menaces du nombre et de la force, dans cette terreur de l'oubli et cet illassable besoin de victoire, comme il renaît magnifiquement le geste franc.

Aujourd'hui, la lutte n'est plus aussi brillante. Elle s'accomplit sur un autre terrain, avec des armes nouvelles moins familières peut-être à l'énergie française. Mais la condition première de notre existence subsiste toujours, et, si le geste est moins beau, la surveillance est la même.

Pour cette lutte qui dure, l'instinct et le sentiment ne sauraient nous suffire : il nous faut connaître, pour nous en pénétrer, la raison de notre vie nationale, et en apprécier toute la valeur d'action. Il nous incombe de réaliser la logique de notre destinée en complétant notre inneité par une culture qui soit française et en continuant nos pères dans leur pensée autant que dans leurs actes.

A M. Fabre, plus peut-être qu'à aucun des nôtres, il fut donné d'accomplir pleinement une aussi noble tâche; et si nous nous inclinons avec respect devant le politique, l'écrivain, et le diplomate, nous ne laisserons pas d'admirer comment il sut, tout en restant Canadien d'esprit, de cœur et de mœurs, manifester brillamment par l'épanouissement continu de sa personnalité sa filiation française.

Mai 1911.

Poètes français du Canada[1]

« Le Canadien français, au cours de sa brève existence, écrit M. Gabriel Hanotaux, sut trouver en lui-même un principe de vitalité, je veux dire une âme, une âme *locale* et française tout à la fois ». Par cette âme, qu'il réchauffait ainsi en lui-même, le Canadien français a vécu. Il a résisté. Il est resté ce qu'il était. Cela seul lui mériterait le respect et l'admiration, si ceux qui affectent de le mépriser pouvaient se hausser jusqu'à le comprendre. Une même pensée nourrit sa volonté patiente: survivre, rester fidèle à ses origines, transmettre à ses descendants l'héritage qui fait sa fierté. Son esprit routinier et têtu le servit à merveille, dès les premiers jours de la défaite. En déposant les armes, il garda son courage. Son attitude fut noble et simple, et son cœur fut juste, même sous les coups de l'injustice, même au sein du malheur, même après qu'il eût triomphé. Combien pourraient en dire autant ? Si quelqu'un donna une leçon de tolérance et de grandeur, ce fut lui. Encore aujourd'hui il inclinerait à l'indulgence, si les assauts répétées d'un orgueil traditionnel n'a-

[1] Préface des *Influences françaises au Canada*, par M. Jean Charbonneau. — Montréal, 1916.

vaient pas fini par agacer sa placidité paysanne, s'il ne sentait pas qu'une dernière concession serait une irrémissible faiblesse, si, subissant les mêmes affronts, il n'avait pas compris, au même tressaillement de son être, la nécessité de recommencer l'histoire. Laboureur, il y est habitué; le même sillon se creuse où la terre s'est fermée.

Il a vécu. Comment voudrait-on qu'il eût fait mieux et de plus essentiel ? Pouvait-on lui reprocher, comme l'a fait Durham, de n'avoir ni littérature ni histoire ? Et si l'importance que donnait cet Anglais à la littérature peut constituer pour nous une singulière leçon, qui ne voit pourtant combien cette remarque était injustifiée et maladroite à l'époque où elle était formulée ? Pas d'histoire ni littérature ! Vraiment ce grand seigneur avait beau jeu. Que n'en demandait-il davantage encore ? Et pourquoi, par exemple, ne nous gourmandait-il pas de n'être, après tout, que de pauvres et honnêtes gens, de mœurs sévères, d'habitudes modestes, d'esprit pondéré ? Avions-nous eu le temps d'écrire et de chanter, de fonder des arts et d'établir des fortunes, quand notre premier et unique souci devait être de durer et de protéger jalousement, contre les empiètements de prétendus civilisés, des droits qui dépassent les plus beaux poèmes, fussent-ils de Shakespeare; quand notre langue, pieusement parlée, on ourdissait déjà dans l'ombre

de nous l'enlever, et quand il fallait, avant que de l'enrichir, mettre tout notre soin, toute notre force, toute notre constance à la garder seulement ? D'ailleurs, si l'on y tient absolument, quelle littérature vaudra jamais en sincérité et en éclat notre histoire, rattachée à l'histoire de France et riche de son double passé; quelle poésie surpassera en beauté la réalité de notre action, de nos luttes quotidiennes, la miraculeuse survivance de notre souvenir français qui fut le « principe de vitalité », l'âme victorieuse de tout un peuple ? Au moment même où s'exprimait Durham, les Canadiens français faisaient assaut d'éloquence; et quelques années ne s'étaient pas écoulées que François-Xavier Garneau revivait notre histoire et que Louis-Hippolyte Lafontaine, qui paraît avoir synthétisé en lui toutes nos aspirations, portait jusqu'au pied du trône la plus sûre interprétation des libertés britanniques, orgueil de l'Empire.

La poésie, ainsi jaillie de notre passé, fut le souffle qui inspira nos premiers écrivains. C'est parce qu'ils l'ont recueillie qu'ils ont été vraiment des poètes, et non pas parce qu'ils ont inventé une forme personnelle de traduire des sentiments anciens ou des idées nouvelles. Ils ont été une des voix de la résistance commune. Cela grandit leur œuvre et la sauve plus sûrement de l'oubli. Nous les lisons encore, et ils nous intéressent par ce qu'il

y a en eux de conforme à nous-mêmes, par le cœur unanime de la nation qu'ils ont révélé, par ce qui demeure d'humain et d'éternel dans le frémissement de leur pensée. Ils ont chanté notre terre canadienne, dont ils ont fait le grand témoin, le cadre majestueux de la légende d'un peuple :

Il est sous le soleil un sol unique au monde,

notre patriotisme vivace, notre mère-patrie la France; les mots, les attitudes, les rebuffades, les hardiesses, la croyance robuste de nos aïeux, la passion de nos martyrs de la foi chrétienne et de la civilisation française; la naïveté de nos contes populaires dont un seul contient parfois toute la France, l'enchantement de nos vieilles chansons où notre âme trouvait un apaisement et notre esprit une saine gaieté; les deuils et les souffrances qui nous ont formés, pétris, qui nous ont unis et confondus; et, surtout, notre langue, mot d'ordre du peuple, qui fut le lien sacré du berceau à la tombe. Au moment où ils écrivaient, la tradition romantique, ébranlée seulement subsistait encore. Ils avaient lu Lamartine et Victor Hugo sur des manuscrits qui passaient de main en main, comme une chose rare. Cette tradition poétique leur suffit; elle était plus conforme à la tâche qu'ils avaient choisie. Ils en ont subi l'influence parfois jusqu'au sacrifice de leur personnalité, ainsi que l'observe M. Jean Char-

bonneau. Aucune préoccupation d'ordre scientifique ne perce, ne s'infiltre même dans leur vers, qu'ils veulent avant tout sonore et cadencé. S'ils n'ont pas repris tous les thèmes chers aux romantiques, du moins ont-ils, à la manière de 1830, puisé leur inspiration aux sources de l'histoire et nourri leur lyrisme de l'exaltation des conquêtes successives qui forment le drame de notre existence nationale.

Tout autre est la nouvelle génération, celle de 1895, à qui M. Jean Charbonneau consacre ce livre où, sans intention critique, il s'essaie à préciser les traits qui caractérisent l'œuvre de nos jeunes poètes, en dégageant les influences françaises qu'ils ont, non plus seulement subies, mais recherchées, et que leur offraient la poétique parnassienne, le rêve symbolisé, les ambitions de l'école romane et du néo-classicisme. Rien d'étonnant à ce qu'ils aient ainsi, comme d'instinct, cherché leur bien là où ils savaient le trouver. Le culte de la France, que leurs aînés avaient pratiqué, les avait sans doute naturellement dirigés vers la culture française, et ils comprirent vite à quel point elle leur serait précieuse. Français eux-mêmes, où voudrait-on d'ailleurs qu'ils eussent puisé ? La philosophie hindoue et la poésie anglaise, encore qu'elles leur eussent apporté des éléments appréciables, n'eussent pas laissé de les détourner de leur génie propre.

Ces mêmes éléments, n'en retrouvaient-ils pas, aussi bien, quelque chose dans la poésie française, puisque la science moderne, le nivellement économique et, surtout, le rayonnement des transports, ont rapproché les points extrêmes de la terre, suscité et bientôt répandu partout des façons identiques de penser et d'écrire, de sentir et de s'exprimer ? Innombrables sont les points de contact par où les littératures modernes se touchent, se pénètrent, s'apparentent en quelque sorte. La littérature française, pour ne citer que celle-là, a fait très large l'hospitalité qu'elle a accordée aux conteurs russes, aux réalistes anglais, aux poètes italiens, aux mélancolies scandinaves, voire aux métaphysiques nébuleuses de la Germanie prolifique; matière souvent lourde et indigeste, qu'elle s'assimilait pour en tirer de l'humanité, qu'elle exprimait ensuite avec sa lumineuse clarté. Il ne serait pas si difficile de suivre, à travers l'histoire d'une littérature, faite d'actions et de réactions, des filiations parfois les plus bizarres, les plus inattendues. N'est-ce pas Musset, à qui on reprochait d'imiter Byron, qui répliquait :

Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci ?...
Il faut être ignorant comme un maître d'école,
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne, ici-bas, n'ait su dire avant nous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Il n'est qu'une chose : savoir les planter. De Vigny qui s'inspira, comme tous les romantiques, de la sensibilité voulue du XVIIIème siècle, qui lut Bernardin de Saint-Pierre et cultiva Chateaubriand, n'a-t-il pas, par-delà Leconte de Lisle, engendré Baudelaire, et peut-être même Verlaine qu'il eût aimé avec tristesse, en qui il eût su mettre toutes les complaisances de sa souveraine pitié ? A quoi bon insister ? Est-ce qu'une simple lecture nous laisse indifférents; et, toutes les fois que nous avons recours à ce moyen d'apprendre, non pas à écrire, mais à comprendre et à sentir, ne nous en reste-t-il pas, à notre insu parfois, quelque obscure influence, indéniable pourtant, qui se traduit au moment où nous croyons en avoir oublié l'attrait passager ?

On retracerait la plupart de ces « influences françaises » dans l'œuvre de M. Jean Charbonneau, poète des *Blessures*.

Lié, ainsi qu'il l'explique, au groupe de jeunes écrivains qui constituèrent l'École littéraire, en 1895, il a partagé et vécu les mêmes aspirations. Comme eux, avec eux, il lisait dévotement, il analysait avec soin les poètes français dont les noms éclipsaient déjà, dans certains cénacles et même à l'étranger, la gloire officielle de Victor Hugo, endormie au Panthéon. Ils rêvaient d'étoiles nou-

velles, comme les Conquistadores, penchés sur l'horizon inconnu et obscur :

Monte vers l'inconnu, déchires-en les voiles;
Et, plein d'une immuable et sereine clarté,
Contemplateur divin, plane dans les étoiles.

(Les Blessures.)

Ils étaient déjà poètes, en cela qu'ils voulaient s'engager dans des sentiers nouveaux, pour y surprendre la gloire et se l'attacher :

Soyons forts. Oublions les souffrances passées;
Les chemins ne sont pas semés que de chansons;
La gloire et ses splendeurs si longtemps caressées
Nous ouvriront un jour de larges horizons.

(Les Blessures.)

Ils étaient hantés de conquêtes et d'indépendance. Dans le monde matérialiste et enfiévré, livré aux seules affaires, ils voyaient poindre une bourgeoisie nouvelle, plus détestable que l'autre, sur laquelle ils n'eussent même pas voulu régner. De tout leur orgueil, ils dépassent la cohue où s'agitent de misérables intérêts d'un jour :

Méprise dans ton cœur la trompeuse fortune.
Monte, dans ton orgueil, au seuil de l'art t'asseoir . . .
Et là, médite, loin de la plèbe qui passe !

(Les Blessures.)

Ils s'enfermaient, aussi eux, dans une tour d'ivoire, d'où ils jetaient volontiers à la foule

l'anathème dont ce vers de René Chopin est comme un écho :

Ignore cette mer démente qui s'effare
Ruée à ses labeurs...

Sauf quelques-uns qui avaient approché les aînés, Gonzalve Desaulniers et Charles Gill, ils abandonnaient la tradition littéraire que Crémazie et Fréchette avaient rattachée aux arbres de nos forêts, à la chanson de nos aïeux. Ils voulaient être soi, rejeter « les vieux poncifs romantiques », les « mélanges de lieux communs », la banalité, le pédantisme, les « vices de la versification traditionnelle »; libérer le rythme, affirmer leurs droits à la vie intellectuelle, remuer des pensées, exprimer leur cœur déjà vieilli, leur jeune tristesse, leur amour souvent déçu avant que de s'être avoué; se mêler à l'humanité troublée, meurtrie, vaincue, parcourir le monde à la suite des dieux !

Disciple d'Alfred de Vigny, de Leconte de Lisle et de Sully Prudhomme, M. Jean Charbonneau, héritier de leur âme tour à tour inquiète et stoïque, interroge la nature où il cherche la confirmation de son rêve intérieur et la leçon de l'éternelle désillusion des choses. Sa mélancolie se complaît en elle-même et réclame pourtant l'oubli :

Sans l'oubli la douleur resterait éternelle
Et les jours de bonheur seraient sans lendemains.

De ses vers, dont on n'a pas suffisamment apprécié la tenue, émerge une sombre tristesse qui goûte l'heure du crépuscule et les saveurs mortes de l'automne,

Ils sont tous là mes rêves morts
Drapés d'un manteau de tristesse,

un pessimisme ardent, qui voudrait être impassible et silencieux, sur lequel quelques critiques se sont leurrés. Je ne dis pas qu'il ne soit pas sincère puisque les dispositions d'esprit du poète l'eussent, à elles seules, engendré; mais il est aussi, pour reprendre l'expression de Maurice Rollinat,

Le savoureux tourment de son art volontaire.

Écoutez plutôt le poète nous avouer que :

Nos œuvres sont le fruit de tous les souvenirs
Que nous faisons revivre en d'austères études.
Tels sont l'amour brisé, les doutes, les désirs
Dont nous reproduisons les fières attitudes...

Ce pessimisme, d'ailleurs, est bien dans la tradition si, né d'un ennui réel ou d'un dégoût des lèvres, il se résout en une universelle pitié, si l'influence de Sully Prudhomme, comme cela fut dans la suite de l'histoire littéraire, corrige ce qu'il avait emprunté de farouche et de dur aux blasphèmes d'Alfred de Vigny, aux dédains de Leconte de Lisle.

C'est un jeu dont on peut apprécier différemment le mérite; mais qui a certainement eu, s'il a été

repris par plusieurs de nos jeunes poètes, cet heureux résultat de plier le talent à la discipline rigoureuse de la forme, de susciter le noble désir de l'expression pure, rehaussée, attentive, surveillée. Réfléchissons que cela nous manquait. Nos premiers poètes n'avaient eu que le souci d'exprimer la majesté de nos résistances et de montrer notre âme victorieuse. Les derniers venus ont sans doute plus négligé de telles sources d'inspiration; mais ils sont partis à la recherche d'une poésie qui fut plus expressive en elle-même, plus parfaite par ses procédés, la richesse de la rime, le rythme abondant, le nombre de la phrase, par plus de précision et de nervosité, d'exactitude dans la description, de sûreté dans l'exécution. Avec cela, qu'elle soit devenue, chez certains, une préoccupation purement littéraire, une simple virtuosité, une écriture artiste, il se peut; mais nous n'en avons pas moins acquis, grâce aux efforts de toute la génération nouvelle, un instrument nécessaire qui va nous permettre désormais, retournant au passé, de traduire, avec les mots qu'il faut, l'humble et forte poésie du terroir, la volonté créatrice que manifeste la nature, à peine domptée, où Chateaubriand promenait naguère son rêve immortel.

Ainsi donc, si nos jeunes poètes ont donné dans le mouvement poétique français contemporain, il ne sied pas de leur en faire un reproche qui équivaille

à un blâme. Ils en avaient, entre autres, une excellente raison : apprendre le français. Eh oui ! Quelque talent que l'on ait, encore convient-il de savoir s'exprimer. Tel penseur profond, quoiqu'il conçoive à peu près clairement, peut être un piètre écrivain. Il en est. Est-il bien sûr d'ailleurs, que nos poètes se soient tellement éloignés de leurs origines en voulant exprimer dans leurs œuvres une pensée humanisée, des idées générales, des modes universelles ? N'est-ce pas le propre de l'esprit français que de s'être ainsi répandu, et d'avoir tenté, avant tout, d'exprimer des sentiments susceptibles d'intéresser l'homme et de l'éclairer sur son propre cœur ? Et lorsque les littérateurs français croient se régénérer au contact des littératures exotiques, ou lorsque, comme Chénier, puis Leconte de Lisle, puis de Hérédia, ils font retour à l'Antiquité grecque ou au léger scepticisme latin, n'est-ce pas par une curiosité bien humaine et pour exprimer sur l'homme des idées qui touchent au magnifique tourment de ses destinées ? En un mot, en croyant imiter les autres, ne cherchent-ils pas un motif de demeurer Français ?

L'important pour nos poètes était qu'ils réussissent. On pardonne tout au succès; et il est entendu, maintenant qu'il est mort à la pensée, qu'Émile Nelligan est un artiste, et qu'un auteur français, même de quelque renom, eût signé la

Romance du vin. Ainsi des *Silencieux* de M. Jean Charbonneau, des *Mouettes* de M. Gonzalve Desaulniers ou du *Cap Éternité* de M. Charles Gill, pour ne mentionner que ceux-là. M. Paul Morin paraît avoir élégamment tranché le débat par un quatrain, souvent cité :

J'attends d'être mûri par la bonne souffrance
Pour, un jour, marier
Les mots canadiens aux rythmes de la France
Et l'érable au laurier.

Ce dernier vers fait le titre du nouveau recueil d'Albert Lozeau qui unit, en effet le souffle généreux de la France aux espoirs du Canada français.

L'influence française, nécessaire et féconde, doit être avant tout une influence éducatrice, une véritable discipline, tutrice de l'esprit, qui dirige sûrement notre légitime désir d'assurer, par des œuvres qui soient canadiennes, notre personnalité littéraire. M. Jean Charbonneau s'en explique à plusieurs reprises en des termes très nets, dont la rude franchise est loin de nous déplaire. Retenons ces lignes : « A l'avenir, l'influence française ne sera ni un procédé, ni un artifice de composition; mais un moyen pour arriver, par échelons, à une originalité conforme aux aspirations de notre race, à l'indépendance de notre tempérament et de nos idées. » Ainsi le chemin s'achève par un retour à la terre. Tous les régionalistes français, roman-

ciers et poètes, depuis Georges Sand jusqu'à Maurice Barrès, depuis Brizeux jusqu'à Charles de Pomairols, ont été d'abord, comme il était naturel, saturés d'influences françaises, pour ensuite, déjà maîtres d'eux-mêmes, tourner toutes leurs prédilections vers la petite patrie, qui leur a donné la gloire après la vie. C'est la même évolution que l'on pourrait suivre chez M. Charles Gill, tour à tour romantique, parnassien et provincialiste, et qui veut

Faire sur le granit sonner le vers d'airain,

chez Louis Joseph Doucet, chez René Chopin, chez l'auteur du *Canada chanté,* Albert Ferland, qui décrit avec une sainte émotion

la paix des vastes solitudes
Où les bois, nos aïeux, se sont enracinés...
Le pin vêtu de nuit, conquérant des falaises,

et qui, d'un vers, dessine l'immensité :

C'est toujours devant toi le sol de ton pays.

Ce régionalisme, pourtant, auquel nous tendons tous et qui marquera enfin le point d'arrivée de nos efforts, prenons garde qu'il ne soit une pure fantaisie, un vieux meuble, des mots de terroir, une recette culinaire, pour reprendre les expressions de Maurice Barrès. C'est l'âme qu'il doit atteindre et manifester dans toute sa simplicité; c'est, pour

finir par là où nous avons commencé, le « principe de vitalité » qu'il doit mettre en lumière, pour en montrer la force prolongée. Qu'importe que la vie soit petite, rencognée, terre à terre; ce n'est qu'une apparence. Dans un décor merveilleux s'éleva naguère la chanson de France que chaque printemps ranime. Si peu qu'elle soit, cette vie, elle demeure par ce qu'elle a d'éternel et de semblable. Tous ses gestes sont une poésie, pour celui qui sait la regarder, la comprendre et l'aimer.

Alors le poète sera vraiment l'évocateur. Sa voix remuera les foules et fera germer en elles la foi, principe déterminant de l'énergie. En lui se renouera la tradition, qu'un retour vers la France n'aura fait que vivifier. Car, ne l'oublions pas, si nous avons duré, s'il nous reste, au sein de notre existence hâtive, liée à la fortune, une étincelle qui nous préserve; si nous avons échappé jusqu'ici à l'emprise, asséchante pour nous, des deux matérialismes auxquels M. Jean Charbonneau consacre les derniers chapitres de ce livre; si nous pouvons affirmer encore que nous poursuivons ici la mission de la France de tous les temps, mission civilisatrice, faite de clarté, d'ordre et de nuances; nous le devons pour une bonne part à ceux que nous n'avons pas toujours reconnus, qui, oublieux d'eux-mêmes, nous ont pénétrés de la beauté de notre histoire et de l'orgueil de nos origines; aux poètes, qui ont gardé

la lueur sous les cendres du temps : aux rêveurs, aux idéalistes, qui ont consenti à être les parias d'un monde embesogné pour sauver l'âme sans laquelle ce monde même, eût-il amassé toutes les puissances, n'aurait pas vécu.

Octobre 1916.

Un critique littéraire

M. L'abbé Camille Roy

Historien consciencieux de notre littérature et critique averti, M. Roy s'est révélé tout récemment un conteur plein d'émotion. Nous voudrions fixer de quelques traits les aspects divers, également intéressants, de cette personnalité.

Dans la *Préface* des *Essais sur la Littérature canadienne*, M. Roy a exprimé discrètement son opinion sur le caractère et le rôle de la critique sensée. Il la veut indépendante, modérée, disciplinée, inspiratrice. Ce en quoi il a de tous points raison.

La critique remplit un ministère de justice. Elle doit d'abord être libre, demeurer impartiale et digne, et se tenir au-dessus des querelles de personnes, des intérêts et des passions. Elle sert la cause des lettres et des idées, sans plus. Elle devient vite intolérable ou même cruelle et néfaste si des préoccupations de parti, des soucis d'un ordre étroit et bas influencent, contaminent ses jugements. Elle ne s'est pas gardée, chez nous, de ces excès. Elle

a eu la raillerie facile, outrée, mordante et n'a pas toujours su réprimer une certaine violence de ton, épousant les rancunes, sacrifiant aux traits d'une satire satisfaite un effort littéraire qui méritait plus d'attention, sinon plus de respect.

Depuis quelques années un mouvement se dessine et prend corps, qui paraît devoir aboutir à la constitution d'une critique plus méthodique. Il vaudrait d'être étudié dans son ensemble. Les essais de Louvigny de Montigny, d'Ægédius Fauteux, de Fernand Rinfret, de l'abbé Émile Chartier, les articles épars d'Olivar Asselin, de Jules Fournier et de Léon Lorrain, les livres de l'abbé Camille Roy marquent un effort raisonné et suivi de critique renouvelée, sérieuse, élargie, de critique scientifique, se tenant plus près des réalités, curieuse de pénétrer les œuvres, d'en rechercher les raisons profondes jusque dans leurs origines lointaines. Ainsi M. Roy analysant l'œuvre de l'abbé Henri Raymond Casgrain, s'arrête à dégager la formation de sa pensée et les influences qui ont conditionné ce talent d'historien, de poète et de critique littéraire. Conçue de la sorte, la critique raffermit ses propos et gagne en solidité ce qu'elle perd en fantaisie; elle trouve, dans l'application minutieuse de ses méthodes, une règle sûre qui maintient ses appréciations dans les limites d'une dialectique rigoureuse et la

débarrasse définitivement des tâtonnements et des exagérations d'un empirisme facile.

Car nous exagérons volontiers. Nous n'avons pas toujours le sens de la mesure et la modération peut n'être pas notre fait. C'est parfois un aimable défaut, c'est souvent une très mauvaise qualité. Que de fois n'a-t-on pas déploré l'ardeur excessive de nos enthousiasmes ou la naïveté spontanée de nos dédains ! C'est fort bien. Il faut, sur ce clou qui s'enfonce, précipiter les coups d'un marteau généreux.

D'où nous viennent ces emportements dans le bien comme dans le mal que nous disons et, j'imagine, que nous pensons de nos écrivains et d'un peu tout le monde ? Cela tient à plusieurs raisons. La pauvreté de notre vocabulaire gêne l'expression étendue et libre de nos jugements et la réduisent à l'emploi des formules toutes faites et des clichés; nous manquons aussi de pénétration critique et nos observations sont, le plus souvent, de surface; enfin, par une sorte de snobisme à rebours, il arrive que nous condamnions sans forme ni procès des œuvres qui ont, pour nous, ce défaut congénital d'être canadiennes.

Arrêtons-nous sur ce dernier point. Nous lisons trop peu les ouvrages écrits par des Canadiens. Ce sont des livres de tout repos : ils ornent les rayons de nos meubles élégants. J'en sais dont les mar-

ges sont restées pliées, qui sommeillent dans le recueillement des bibliothèques. Il y a, à Paris, dans un endroit où fréquentent assidûment nos compatriote , un de ces dortoirs de la pensée dont personne ne vient troubler le silencieux oubli. Si même nous consentons à ouvrir ces œuvres, il nous faut faire effort pour en parcourir hâtivement quelques pages. Nous les abandonnons à mi-chemin, de lassitude. Nous n'y prenons pas intérêt.

Nous avons tort, évidemment; mais ce qui est plus grave c'est le dénigrement volontaire et comme systématique de tout œuvre canadienne. A entendre certains, on croirait que le talent ne peut trouver place parmi nous. Critique malsaine et déprimante. Il m'est arrivé plusieurs fois de lire devant des indifférents les articles que publiait naguère, dans la *Patrie*, Ægédius Fauteux sous ce pseudonyme : *M. France*. La lecture terminée, les auditeurs prononçaient infailliblement : « Ce doit être d'un Français ». Les critiques dramatiques que Fernand Rinfret donna l'*Avenir du Nord* ont provoqué, de la part d'un de nos avocats les plus portés sur les choses littéraires, une réflexion plus expressive encore. Si nos écrivains n'ont pas laissé de chefs-d'œuvre, je le regrette pour mon pays;mais doit-on leur en faire un tel grief et dédaigner la sincérité de leur effort sous le prétexte trop simpliste qu'ils n'ont pas su en tirer plus d'éclat ?

Si la critique doit être indépendante et être libre d'attaches, elle ne saurait renoncer à toute discipline. C'est un des plus grands mérites de M. Camille Roy que de l'avoir compris et, ayant à juger l'esprit des autres, d'avoir assujetti sa pensée à un certain travail de préparation. Sans cela, l'œuvre critique risque d'être inutile. Car tout s'apprend : le métier, l'art, la science ; et tout se cultive : la pensée, la sensation même et l'expression. L'artiste est un homme de métier et le suprême de l'art est qu'il n'y paraisse rien. Le critique est un juge qui prononce selon des lois, et un psychologue qui sonde les sensibilités.

M. Roy a pratiqué les grands critiques : Sainte-Beuve, Taine, Faguet, Lemaître et, surtout, Ferdinand Brunetière dont il a de préférence adopté la manière. Il a lu Paul Bourget chez qui le psychologue littéraire a déterminé le romancier et, par une évolution logique, le dramaturge. De l'assiduité de ce commerce, M. Roy a retiré le bénéfice d'une méthode : il a acquis une tournure d'esprit plus propre à l'expression critique. Il a de l'école. Ses articles se tiennent. Ses livres, par leur composition, la disposition des matières, leur aspect extérieur et même leurs titres, rappellent la manière de faire des maîtres français. Et cela n'est pas sans intérêt ni sans importance, si cela complète fort heureusement l'initiative littéraire de M. Roy

et contribue à donner plus d'autorité à ses jugements.

* * *

La critique, ainsi libérée et ordonnée, accomplira pleinement sa mission qui est, en définitive, d'inspirer l'œuvre de littérature, en la guidant vers une forme d'art appropriée et vers l'expression de beautés nouvelles. Mission difficile mais singulièrement féconde ! L'absence d'une critique pondérée, juste et suffisamment compétente, a été une des causes de la pauvreté relative de notre production littéraire. Nos auteurs hésitent et tâtonnent. Ils cheminent sans appui, sans conseils et le plus souvent sans espoir, sur une route étroite qui n'a de charme que sa solitude. Rien qui les aiguillonne, si ce n'est le blâme irritant et stérile. Ils ignorent la valeur et la portée de leurs ouvrages. S'ils sont sincères, ils en souffrent. L'écrivain sérieux, épris de sa tâche, ne se fie pas à sa facilité qu'il redoute. Le souci de la forme correcte et simple torture son esprit. Il finit par douter cruellement de ses propres forces. Il est condamné à ne jamais savoir la limite exacte où son effort triomphe. La critique peut le secourir. Sans doute elle est impuissante à faire naître le talent, qui n'a rien d'artificiel; mais elle peut le réconforter, le développer, le multiplier là où il existe déjà; lui indiquer

les écueils; lui ouvrir des voies inconnues où s'avancer d'un pas plus assuré; lui déceler les richesses nombreuses, les puissances ignorées que renferment notre passé valeureux et les fières leçons de notre histoire française; lui révéler la gravité large et sereine de nos paysages, l'orgueilleuse sauvagerie de nos forêts, la tranquille et chaude mélancolie de nos montagnes, — tout ce monde nouveau dont le caractère sobre et dur exprime l'infatigable énergie de notre race à le conquérir.

Aussi bien M. Roy s'est-il essayé à exercer ce rôle bienfaisant. Dans une conférence, faite en 1904 et reproduite dans ses *Essais sur la littérature canadienne*, il a exprimé quelques idées à propos de la nationalisation de notre littérature. Le mot n'est pas nouveau, s'il fut employé naguère par Ferdinand Brunetière, dans son *Manuel de la Littérature française*, pour caractériser une des étapes de l'évolution littéraire en France. — Qu'est-ce au juste que cette nationalisation des lettres? Est-ce une formule étroite et nécessaire? Nos auteurs devront-ils s'interdire de traduire des sentiments humains, d'énoncer des idées générales, ou de traiter des sujets qui nous sont étrangers par presque tous leurs aspects? Ce serait leur imposer une lourde rançon et une gêne extrême. Chacun est libre de suivre la pente de ses goûts et de prendre son bien là où il croit le trouver. Comme nous

le montrait, il y a quelques jours, avec beaucoup d'autorité, M. Paul Morin, l'exotisme est fort répandu dans la littérature française; et il n'y a rien là que de très plausible. Cependant on peut souhaiter la formation d'une littérature qui soit nationale par le choix des sujets et par le tour de l'expression. On peut demander à nos écrivains d'observer de préférence les choses qui les entourent, qui les touchent, dont ils subissent l'influnce et qu'ils exprimeront d'autant mieux qu'ils les auront davantage aimées, comprises et méditées; de peindre le détail de nos mœurs; de pénétrer jusqu'au silence de l'âme canadienne, pour en manifester les sensibilités profondes et atteindre les sources de notre vie nationale.

C'est poser l'importante question du provincialisme littéraire sur laquelle nous reviendrons plus tard. M. Roy nous paraît la résoudre plutôt mollement. Sa pensée chevauche un peu. Il fait trop bon marché de la littérature française inspiratrice de nos œuvres littéraires; il ne distingue pas suffisamment ce qu'on a appelé la littérature d'exportation et ce qui est la littérature française. Il cite l'opinion de M. Hector Fabre qui nous met en garde contre les raffinements du dilettantisme. Je veux bien; mais, outre que le dilettantisme ne se porte plus guère, il reste que pour nationaliser notre littérature il nous faudra apprendre des régionalistes

français cet *art de regarder* dont a parlé Henry Bordeaux. Nous connaîtrons par eux comment écrire des livres canadiens; et nous nous porterons dès lors avec plus d'amour et d'intérêt vers notre histoire, et nous trouverons l'expression artistique qui dira, dans toute son intensité, la robuste beauté de nos traditions populaires. Ce qui ne nous empêchera pas, ainsi que le suggère fort à propos M. Roy, d'organiser enfin chez nous l'enseignement méthodique des humanités, d'envoyer nos jeunes gens étudier à l'étranger, de créer des écoles normales et supérieures, de tendre notre enseignement secondaire vers la nationalisation de la littérature, — en faisant disparaître, par exemple, le déplorable usage d'imposer à des rhétoriciens des sujets fossiles comme la défense de Thomas Morus au lieu de « les faire décrire la chaumière qu'ils ont habitée ».

M. Roy prêche d'exemple, et fort honnêtement. Il a précisément décrit la chaumière qu'il a habitée avec un accent de vérité qui communique à son œuvre un rare mérite. La jolie chose que ce *Vieux Hangar* sur lequel s'ouvrent les *Propos canadiens !* Voilà bien du provincialisme littéraire et du plus pur. M. Roy y a mis le meilleur de son cœur et de son souvenir. Ce tableau est d'un réalisme doux et mélancolique, pénétré de sincérité paysanne, de tendresse familiale, de simplicité émue et nuancée.

Il est d'un style coloré, sans trop d'éclat, concis et nombré, et plus étudié, moins hâtif que n'est d'ordinaire le style du critique. Ce crayon mérite une place de choix dans l'ensemble de notre littérature.

Est-il besoin de dire que M. Roy s'est révélé l'apôtre convaincu de cette littérature ? Il croit à son existence. Il y croit plus fermement encore que ne fait M. l'abbé Chartier dont la foi me paraît plus chancelante et moins absolue. Elle se développe, donc elle est, écrit par deux fois M. Roy. Je reconnais volontiers qu'elle se développe en nombre, par des unités qui s'additionnent ; je doute fort qu'elle forme un tout harmonieux et raciné. Et puis, c'est affaire d'opinion : ne querellons pas.

Quelle que soit cette littérature, M. Roy a eu pleinement raison de s'en faire l'historien. Dans *Nos Origines littéraires*, il raconte les débuts de nos lettres françaises, depuis 1760 jusqu'à 1860 : un siècle de pensée, souvent naïve et gauche, mais toujours intéressante en ce qu'elle fait partie de nos armes de combat. C'est une tâche difficile et que M. Roy a heureusement remplie. Nous écrivons volontiers l'histoire politique, mais peu de nos historiens s'arrêtent à retracer notre passé littéraire, économique et social ; — et la philosophie de l'histoire du Canada est encore à peine ébauchée. L'ouvrage de M. Roy comble un vide et répare une

injustice. Il tire de l'oubli quelques-uns de ceux qui ont lutté pour l'idée française en Amérique : c'est un geste trop noble pour qu'il soit ignoré. Nous avons besoin de connaître toutes les attitudes de nos pères. Elles sont notre raison de vivre. Dans ce patrimoine glorieux que nous ont légué nos ancêtres, il n'est pas une parcelle, si modeste soit-elle, qui ne mérite d'être consacrée par le culte d'une piété reconnaissante.

Janvier, 1913.

Joseph Baril

En octobre 1910, l'École des Hautes Études commerciales, à peine achevée, ouvrait ses portes aux quelques jeunes gens que l'aventure d'une carrière nouvelle, trop peu recherchée jusque-là, avait attirés, et qui désiraient s'instruire des choses de la finance.

Joseph Baril était de ceux-là.

Alors qu'il faisait ses humanités au Collège des Jésuites, il avait pris part à un débat académique ardemment mené autour de cette brûlante interrogation : La Domination anglaise a-t-elle été favorable aux Canadiens français ? On lui avait confié de soutenir l'affirmative; et il s'y appliquait consciencieusement quoique, de ci de là, il se permit de laisser soupçonner quelques réticences. Le régime anglais, affirmait-il, aurait suscité chez les nôtres l'esprit d'entreprise. Il y a du vrai. L'exemple a stimulé nos énergies. Le persistant désir d'assurer notre survivance dirigea notre volonté vers de nouvelles réalisations. « Les Anglais nous ont longtemps reproché notre apathie pour les affaires, s'écriait Joseph Baril, l'époque n'est pas éloignée peut-être où, à notre tour, nous leur man-

gerons l'huître dans l'écaille ». C'est un peu dire, malheureusement. L'estomac est bon; mais il y a l'huître. Quoique nous ayons accompli, et de très méritoire assurément, nous avons encore à faire pour justifier un pareil espoir, exprimé avec une jeune véhémence et le plaisir secret de placer une allusion littéraire. Ainsi tourné cependant, et projeté dans un programme de politique constructive, comme il élargit l'horizon vers les supériorités auxquelles nous pouvons légitimement prétendre !

De fait, ces idées conduisirent Joseph Baril au seuil de l'École des Hautes Études commerciales où, sur un bloc de pierre, le ciseau finissait à peine de graver ces trois mots impératifs : commerce, industrie, finance. Sa foi dans le passé consolidait ses ambitions d'avenir. Il serait de la génération neuve, résolument adonnée aux affaires, prête à prouver — ce dont personne ne devrait douter — que, sur ce terrain, nous ne sommes pas plus dépourvus que d'autres, alors que nous avons autant d'intelligence et, souvent, de l'esprit en plus. Heureuse prétention, que chacun partage au fond de son cœur, mais dont trop peu ont voulu faire un principe déterminant d'action persévérante et décisive. Joseph Baril s'engagea résolument dans cette large voie; mais les lettres, pour lesquelles il avait gardé ses plus intimes préférences, le guettaient au détour.

Il y revint par le premier chemin buissonnier. Il était pincé. La chimie même lui suggérait une scène à faire ! C'est le signe de l'impénitence. Et alors qu'il savait parfaitement que le désespoir le plus sombre menace celui qui a des velléités de se faire écrivain dans un monde où personne ne lit que ce qui vient d'ailleurs, il fit bagage de ses illusions et partit vers l'inutile conquête, emportant de l'École une formation scientifique dont il sut, par la suite, tirer spirituellement parti.

Le Barreau mène à tout, à condition qu'on y entre. Il s'inscrivit à la Faculté de droit. Il s'y sentit plus à l'aise, mieux adapté. Il se pencha sur la solennité brève des articles du Code, avec une curiosité narquoise et intéressée; et les leçons vivantes, égayées de mots, du juge Mathieu lui fournirent le thème d'un article gouailleur à passer aux journaux : *Un Cour de Droit*. Second signe de son impérieuse vocation. Dans son esprit, les formules mathématiques, les sévérités de la physique, les sentences de la loi revêtaient le moule de l'expression littéraire. Il s'abandonnait à son penchant. Il ferait du droit juste ce qu'il en faut pour écrire des livres. Il se vouait à la pensée dont il acceptait d'avance l'austère discipline et le généreux tourment. Peut-être même irait-il plus tard en Europe recueillir la leçon d'une civilisation ancienne et nuancée, et demander aux maîtres les

secrets et les fécondités de la langue française qu'il aimait d'un profond respect et qu'il brûlait de défendre comme elle le mérite : en lui obéissant. C'était une lueur dont il vivait intensément; mais il ne lui fut pas accordé de connaître l'au-delà de l'espérance, et la mort vint ajouter à son rêve la dramatique beauté de l'inachevé. Frappé en plein bonheur, il se résigna aux suprêmes séparations que sa jeunesse heureuse aurait pu redouter. Il revit dans l'amitié fidèle de tous ceux qui, l'ayant approché, expriment aujourd'hui leur souvenir comme un hommage ému et fraternel.

Il était peu connu du grand public dont il n'avait pas, d'ailleurs, recherché la faveur. Son œuvre n'est pas considérable : quelques articles publiés pour la plupart dans l'*Action*, où il tenait bénévolement les fonctions de chroniqueur. Il signait d'un pseudonyme — Hugo de Saint-Victor, Paul Loti ou Pierre Bourget de l'Académie du docteur Choquette, Corinne Sarcey des Annales politiques et littéraires de Bécancour — des billets portant des titres variés où se reflétait l'actualité comique ramassée en quelques lignes autour d'une perle : *Ah ! la Musique ! Un bien beau Nom, Nos Débutantes, Dans toute leur Beauté, Séances du Parlement-modèle, la Légende du Pont du Diable, le Duc reçoit*, etc. Les pages qu'il a laissées portent la marque d'un talent très personnel et révèlent de

bonnes et saines qualités françaises : la clarté, l'esprit, le sens critique. Il était bien nôtre, par la recherche de ses sujets, par ses coquetteries de couleur locale, par la tournure de ses railleries fines et drues. Il prisait la pointe et le mot, le mot pour vrai, ramassé dans la rue, monté d'une cour ou germé dans la serre chaude des salons. Il avait le sourire, comme on dit au Quartier. Et ce n'est pas une humeur tellement répandue parmi nous qu'il ne vaille pas la peine de s'y arrêter. Il s'amusait de nos habitudes nouvelles où il avait cru distinguer une teinte de snobisme, et il accentuait volontiers le contraste entre notre laisser-aller yankee et nos prétentions au génie latin.

Il remonte, chaque soir, des rues troublées par les affaires vers l'intimité reposante du foyer, évitant ainsi l'encombrement des tramways, l'heure du *win-the-car*, et il note le long de sa flânerie :

« Je montais à petits pas la rue Saint-Hubert, goûtant avec un plaisir extrême la pureté de l'air et la poésie de la nuit tombante. Cette promenade quotidienne, après le bureau, à l'heure où, dans les salons, les lampadaires s'allument projetant jusque dans la rue, à travers les persiennes mi-closes, leur lumière chatoyante, a pour moi un attrait toujours nouveau. Je marchais en songeant... Mon Dieu je ne sais plus à quoi, à toutes sortes de choses,... lorsque bientôt une musique douce, presque suave,

parvint à mes oreilles. On jouait le grand air bien connu dans tous nos cercles fashionables :

Come, Joséphine,
In my flying machine,
And up we go
Up we go ! »

Ce contraste, où s'exprime légèrement et en surface une philosophie de notre civilisation hésitante et instable, fait le charme et l'irrésistible drôlerie des tableaux qu'il a brossés, d'un trait bref et sans doute encore mal assuré, où s'affirme néanmoins, dans un style d'une belle fluidité, une remarquable sûreté d'observation. Cette série d'après nature est intitulée : *Sur le Vif*. On y trouve quelques-uns de nos travers, piqués comme sur des fiches, depuis l'américanisme étalé dans des boudoirs à la turque jusqu'au cosmopolitisme inconscient des blancbecs nouveau jeu :

« Leur occupation la plus grave, dans la journée, c'est la leçon de danse; l'événement le plus sensationnel, la réception d'un bristol sur lequel le nom ne serait pas gravé. Pensez-donc, a-t-on jamais vu, en plein vingtième siècle, pareil sans-gène : de l'imprimé sur une carte de visite !

« Leurs lectures : du Guy de Maupassant traduit en anglais, ou du Dickens traduit en français. Dans les milieux français, ils parlent le *parisian*

french — Oh ! how chic ! — et dans les cercles anglais, le *slang*...

« Ni grand, ni petit; ni gros, ni mince; ni joli, ni laid, ce jeune homme, qui passe inaperçu dans la rue, c'est le blanc-bec. Il n'a pas l'air bébête du dadais; il n'a pas, non plus, l'air effronté du commis de bar. Sa toilette correcte, de bon goût, n'a rien de l'exagération du pédant ou du libertin, rien de l'insouciance, si légère soit-elle, de l'intellectuel.

« Pas de cachet, pas de caractère; mais de l'effacement, voilà le blanc-bec.

« Autant nos débutantes sont intéressantes par leur caractère, leurs manières, leurs attitudes, autant ces messieurs sont incolores, inodores et sans saveur, comme on dit de certains corps, en chimie.

« Ils sont extravagants d'insignifiance. Chez eux, pas de qualités à louer, pas de défauts à critiquer, pas de saillies à niveler, pas de vides à combler. Ils constituent, dans notre société, les points-morts entre les quantités positives et les quantités négatives — les zéros. »

Cela rappelle les jolis vers d'un poète de notre Quartier latin, l'Halluciné, membre de la Tribu des Casoars, qui s'attendrit sur les « adonis » :

On le connaît par pas grand chose.
Il a sur lui tous ses tiroirs,
Et il parfume à l'eau de rose
Ses gants couleur d'œufs au miroir...

Il fréquente les grands théâtres,
Il est toqué de l'Orphéum
Où son plastron blanc comme plâtre
Brille plus que son decorum...

Et ces pauvres petits bonshommes
Aux lèvres peintes de carmin,
Nourris de scopes et de gomme,
Ce sont les hommes de demain

Le jeune étudiant de l'École des Hautes Études commerciales se souvient fort à propos des barres et des ronds et du vocabulaire expressif de la chimie. Joseph Baril n'était pas passé par l'Université sans observer la vie de ses compagnons. Les étudiants comme chacun sait, ont, dans leurs manifestations, plusieurs chansons à leur gaieté, et il leur arrive de faire entendre le « cri universitaire. » Coutume américaine, très inoffensive, et qui ne manque pas de saveur; amusement d'étudiant que les grincheux seulement voudront leur reprocher, car il n'est pas une institution sur ce continent, fût-elle du Nord ou du Midi, qui n'a pas, en des notes sonores et gutturales, un moyen de signaler son approche aux badauds. C'est rigolo, et ça ne gêne guère, si ce n'est peut-être le repos de ceux qui ne veulent plus comprendre qu'on puisse être jeune à n'en savoir que faire. Aussi Joseph Baril se joignait-il de bon gré au chœur des camarades. Mais, peu de temps après son inscription à la Faculté, il avait lu cette phrase dans un journal · « Claironner

formidablement, partout, le grand cri de Laval, telle est la mission de l'étudiant... A nos chères amies, il modulera doulcement l'insaisissable sérénade de nos vingt ans. » Il n'en fallait pas plus pour piquer son ironie. Du choc de ces mots : « l'insaisissable sérénade de nos vingt ans » et du cri formidable et unanime jaillit aussitôt cette fantaisie cocasse :

« Ce grand cri de Laval, cette insaisissable sérénade de leurs vingt ans, nous les avons maintes fois entendus, dans les manifestations universitaires : les voici, — admirons-en l'ardeur juvénile :

Boum !
Boum, à la Ka Boum
A la Ka Wô Wô Wô !
Ching, à la Ka Ching
A la Ka Châ Châ Châ !
Boum à la Ka Boum
A la Kazis Boum Ba !
Laval ! Laval ! Laval !
Rah ! Rah ! Rah !
Laval !

« *Gee whiz*, dirait Jules Lemaître, ça c'est de la poésie !

« Quel souffle lyrique, quelle joliesse d'expression, et quel charme se dégage de cette strophe ! Comme on y sent bien vibrer notre âme française... Je ne puis me rassasier de répéter ces mots sonores qui évoquent tout un passé de luttes glorieuses contre la barbarie et l'oppression; il me semble entendre

nos aïeux, au milieu des bois francs, frapper de la crosse de leurs fusils les têtes incultes des Peaux Rouges !

Boum !
Boum, à la Ka Boum
A la Ka Wô Wô Wô !
Ching, à la Ka Ching
A la Ka Châ Châ Châ !

...« En vacances, dans les Laurentides.

« Minuit. Tout dort, et les hommes, et le lac, et les monts. Sur la terrasse de l'*hôtel*, accotées à la balustrade, deux ombres immobiles regardent avec ravissement les flots bleus où se réfléchit la lune ! Au firmament, les étoiles scintillent... Les ombres sont silencieuses : elles s'aiment. Émues, elles écoutent chanter, en leur âme, le poème divin de leur amour.

« Dans l'air pur, aromatisé par les hauts sapins, on entend parfois des bruissements d'ailes... Les ombres tressaillent d'ardeur, et dans une étreinte folle, d'une voix passionnée, l'une d'elles — tel Roméo dans les bras de Juliette — module doulcement :

Boum, à la Ka Boum
A la Kazis Boum Ba !
Laval ! Laval ! Laval !
Rah ! Rah ! Rah !
Laval ! »

Que de choses on pourrait citer où la verve de Joseph Baril se donnait ainsi joyeux cours, depuis

ses courriers sur les séances homériques du Parlement-modèle traversées par la voix traînarde du petit vendeur de chocolats, *peanuts*, caramels, et terminées sur la version grecque péniblement élaborée dans un coin par un tout jeune député-modèle qui préparait l'avenir de son pays en même temps que son baccalauréat; jusqu'à ces impayables *Histoires de Chasse et de Pêche* dont il savait tirer de véritables morceaux, où l'intérêt était ménagé, et qui étaient remplies de traits, un peu gras parfois, mais d'une humeur gaillarde, sans méchanceté : liberté d'un jeune auteur qui s'attarde à faire un à-propos politique d'une galéjade recueillie n'importe où !

Mais il s'intéressait également aux choses de la littérature, et sa curiosité intellectuelle se nourrissait des œuvres modernes. Il aimait particulièrement le théâtre. De fait, il s'y sentait porté. Il en possédait le style, tournant le dialogue avec facilité. Il a laissé, dans ses manuscrits, une pièce à peine ébauchée : *Le Gaz hilarant*, sorte de comédie bouffe bâtie sur les mille singularités d'un savant maniaque. Il donnait à l'*Action*, chaque semaine, des chroniques dramatiques où il s'essayait à la critique des idées et des mœurs. Il analysait la pièce avec aisance et non sans mérite, s'égayant des mots de l'auditoire; car il savait regarder la salle en écoutant l'autre drame, ce qui conduit

parfois aux plus curieuses constatations, aux réflexes les plus inattendus. Il affirmait ses préférences pour le théâtre bien fait. Alexandre Dumas, André Picard, Romain Coolus, Marcel Prévost, en y ajoutant les Deux Orphelines, la Grande Marnière et le Chevalier Satan, ne lui plaisaient guère. Il réclamait du théâtre « moins bon enfant que celui de Dennery et moins idiot que celui de Georges Ohnet, » trouvant, dans la réflexion d'une brave femme, l'indice d'une révolution nécessaire et déjà assurée : « Moi, tant qu'à aller au théâtre pour pleurer, j'aime autant rester chez nous ! » Ce n'était pas « pour pleurer » qu'on allait entendre le théâtre de De Flers et Caillavet, « d'une bonhomie délicieuse, franchement optimiste, et pourtant légèrement sceptique et irrévérencieux... s'offrant au spectateur comme le pétillement, non pas d'un vin de champagne parce qu'il n'en a pas la griserie perfide, mais d'une eau pure, gazeuse, qui jaillit en étincelles, pique agréablement et rafraîchit. Loin de subir, comme celui de Marcel Prévost et de tant d'autres auteurs du jour, la fatigue et le raffinement d'une civilisation décadente, il donne surtout l'impression très réconfortante d'une œuvre jeune, pleine de sève féconde et saine. »

En restant ainsi fidèle au goût français, Joseph Baril prêchait d'exemple. Il n'était pas pour cela un déraciné. Il avait su garder toutes ses attaches

au sol natal qu'il aimait pour sa rude simplicité, pour sa beauté sans artifices. Dans la critique remarquée qu'il fit des *Fleurs de Givre* du poète Chapman, il évoquait en passant « la blancheur diaphane de notre neige, puis, dans la translucidité de ses cristaux, par-delà les saisons, les fleurs écloses au printemps, notre bonne eau d'érable coulant à flots d'or, les blés mûris couchés dans la plaine, les grands vergers qui laissent tomber leurs fruits et leurs pauvres feuilles desséchées »... Dans ses cartons, j'ai retrouvé cette rêverie écrite peu de temps avant sa mort : « Il est minuit. De la véranda où je suis seul, dans une presque obscurité, le regard porte vers Montréal qui repose... Le ciel d'un bleu tout à fait pur laisse les étoiles se détacher en un scintillement très doux. Tout au fond, là-bas, le Mont Royal, perceptible un peu sous les rayons lunaires, semble un ruban de velours grisâtre. En deça, et jusqu'à mes pieds, le fleuve, que des îles divisent en deux nappes, est une glace d'argent coupée de nervures de bronze vert. J'aime jusqu'à la griserie contempler ce spectacle qui ranime en moi le souvenir de tant de jours heureux ici même écoulés, jours de mélancolie, jours de souffrance, — de souffrance et de bonheur infinis. »

Sa vie est dans ces deux mots, repris volontairement, unis comme pour en peser toute l'humaine compensation. Le mal qu'il endurait ne terrassa

jamais sa volonté, ni son intelligence active, ni sa foi. Il vécut heureux, épris de l'affection familiale où se calmait sa douleur. D'un cœur très noble, il appréciait les douceurs de l'amitié où il voulait mettre la plus charmante discrétion. « Une amitié qui s'affiche, a-t-il écrit à quelqu'un qu'il aimait, est-ce une amitié sincère ? Croyez-vous réelles les affections imprimées et mises en volumes à cinquante sous l'exemplaire ? » Il causait volontiers, livrant aux autres ses rêves, ses hésitations, ses œuvres. Il était très au courant de l'actualité. Il suivait les manifestations de la vie canadienne avec tout l'éveil de sa pensée. Sa seule peine fut de ne plus pouvoir lire, et, pour obéir au médecin, de se reposer encore vivant.

Mais ce contraste, que nous avons déjà signalé, entre nos mœurs américanisées et notre innéité française, qui fait le fond de sa philosophie et qu'il voulut sans cesse mettre en lumière pour le montrer comme un écueil dangereux, ne lui laissait-il pas de doutes sur notre avenir ? Nous avions écrit, à propos d'une conférence de M. Anatole LeBraz : « Nous sommes une province de France, la plus éloignée, la moins connue, la plus oubliée, mais une province de France quand même. » — Pensez-vous vraiment ? demandait-il dans un article qu'il signait de son nom et où il paraît avoir formulé toute sa théorie, sous ce titre : *Une Ame qui se meurt.*

Pensez-vous vraiment que nos qualités de race se soient à ce point conservées ? N'avons-nous pas subi toutes les conséquences de la rupture et, dans l'éloignement forcé où nous jeta une défaite, ne sommes-nous pas des exilés ? Physiquement, nous survivons; mais notre âme qui fait notre vie ne s'est-elle pas épuisée dans la lutte où les circonstances l'ont jetée ? S'est-elle affinée au contact de l'individualisme nouveau ? A-t-elle su créer autre chose qu'une longue résistance, miraculeuse évidemment, mais incomplète tant qu'elle ne se transforme pas en une affirmation durable, organisée, constructive ?

Seul le désir ardent de voir notre race conquérir la supériorité poussait Joseph Baril à prononcer ce doute. Il pensait secouer nos énergies et nous porter vers l'action raisonnée, dans la sphère même où nos origines ont placé nos activités. Il savait reconnaître tout le merveilleux de notre histoire et retrouver, ça et là, — ses lettres en témoignent — chez les nôtres, les signes certains d'une tradition ininterrompue. Sur ce fonds solide il voyait un édifice auquel la discipline française eût donné toute sa grâce. Il y travaillait. Prédicant convaincu, il se formait d'abord suivant sa doctrine. Il fut de ceux qui, dans cette civilisation fiévreusement intéressée, ont négligé l'appel d'une fortune rapide pour rechercher, dans l'isolement de la pensée, le lien

qui renoue la chaîne du véritable progrès. A cause de cela, il a réalisé ces vers du poète qu'il avait transcrits de sa main, comme pour s'en pénétrer davantage et défendre sa mémoire contre toute défaillar , et qu'il avait glissés parmi ses notes d'étude :

Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.
Ceux-là vivent, Seigneur ! Les autres, je les plains...

Octobre 1917.

Pour la langue française[1]

Nous avons choisi de demeurer français; et notre histoire n'est qu'une longue obstination à nos origines. Nous avons tenu malgré l'adversité qui a revêtu toutes les formes. Nous voilà plus de deux millions sur notre sol, unis devant la persécution. Pour vaincre ce nombre sans cesse grossissant, on a répandu qu'il voulait mâter la majorité, plier à sa fantaisie la volonté commune. Cette intention que l'on nous prête est tout de même un singulier hommage; il y a cent ans qui eût dit cela ? Nous avons grandi. Il y a quelque chose en nous de fort et d'invincible.

* * *

Nous avons grandi; mais tout seuls, dans l'abandon général, guidés et protégés par notre unique pensée. La fortune nous eût sans doute souri davantage si nous avions consenti à lui sacrifier notre passé. En trahissant ainsi nous eussions fait d'assez beaux Anglais, ayant quelque psychologie et un tour d'esprit qui ne s'achète pas. Nous ne l'avons pas voulu. Bien peu, aujourd'hui, nous

[1] Préface des *Morceaux à dire*, par mademoiselle Idola Saint-Jean — Montréal 1918.

en savent gré. C'est pourtant quelque chose. Tant de sacrifices méritaient mieux que le dédain falot de quelques pimbêches et l'incompréhension des ignorants dont l'outrecuidance seule n'est pas superficielle.

* * *

Notre langue a été l'expression de notre résistance, et comme notre vivante patrie. Elle a été pour nous un refuge, loin de l'assimilation. Nous sommes français par mille traits de notre caractère; mais nous sommes restés français surtout grâce à notre langue. « Tu auras beau parler anglais, disait un ouvrier à son compagnon, tu *jongleras* toujours en français ». Voilà notre miraculeuse réalité. C'est un de nos titres de noblesse. Ce sentiment s'accentue depuis peu et il est du meilleur aloi. Par ce verbe qu'une longue tradition a formé, nous sommes d'une ancienne et grande famille; nous participons à une civilisation faite de raison, de clarté, de bon sens. Nous sommes ainsi apparentés.

* * *

N'est-ce pas là plus qu'il ne faut pour nous faire aimer notre langue ? Nous en convenons, d'ailleurs, puisque nous sommes toujours prêts à souf-

frir pour elle. Cependant, pour que notre défense, qui est admirable, soit plus complète et plus sûre, ne devons-nous pas ajouter à l'amour le respect ? Nous comprenons fort bien que, vivant loin de France et au contact de nos voisins, nous ayons façonné des mots douteux, sinon même horribles, et réduit notre vocabulaire à une inquiétante pauvreté. Encore cette défaite n'était-elle, souvent, qu'une victoire déguisée : nous avons forgé « marchandises sèches » pour ne pas dire *dry goods*, et de la rue Saint-Germain devenue *German Street* nous avons fait rue des Allemands, puis, bien avant la guerre, rue de l'Hôtel de Ville. C'est ce que ne voient pas ceux qui nous font une visite hâtive et distraite, et qui s'empressent d'écrire à notre sujet les plus cocasses inexactitudes. L'abbé Klein raconte quelque part qu'ayant fait, aux États-Unis, la connaissance de deux fils de Français, il s'étonna vivement de les entendre parler uniquement anglais. Ils savaient à peine d'où ils venaient et ne connaissaient guère, de toute la France, que Paris. Une telle aventure est peu commune, au Canada. N'y a-t-il pas, d'un autre côté, quantité de mots dans notre langue canadienne qui sont seulement vieux ou d'une origine provinciale : gadelle, par exemple, ou arcanson, pour ne citer que ces deux-là qui nous ont servi maintes fois à une amicale démonstration. Tout cela est vrai; mais

il reste que nous ne nous surveillons pas suffisamment, que nous ne cultivons pas assez notre langue, que nous n'en recherchons pas les beautés, que nous la laissons s'étioler, s'anémier en nous, par pure insouciance. Prenons garde de mériter, ne fût-ce qu'au dixième, le reproche que l'on nous fait de ne parler qu'un vague patois. Ceux qui le disent n'ont sans doute jamais assisté à un sermon de Notre-Dame ou à une conférence de l'Alliance française où les âmes s'unissent, où les intelligences se complaisent et s'accordent; mais combien plus pourrons-nous détruire cette légende, accréditée par nos chers compatriotes d'outre-Québec, si nous perfectionnons incessamment notre parler ? Négligerons-nous cette supériorité ? Notre langue est une arme, ne la laissons pas se rouiller. Notre langue est un signe, un témoignage, une force : n'allons pas l'affaiblir. Mettons-nous à son service, si c'est elle qui commande. Faisons-la triompher en nous. C'est encore être patriote que de bien parler sa langue. Dans la tâche si lourde qui nous est réservée, rien ne doit être négligé; dans la lutte que nous entreprenons, rien ne doit donner prise sur nous.

* * *

L'étude de la grammaire est sans doute nécessaire à quiconque veut acquérir la connaissance ration-

nelle d'une langue. Ceux qui affirment le contraire ont tort assurément. Beaucoup écrivent ou parlent d'instinct, comme ils disent, et se fient à leur oreille, qui n'éviteront pas, la difficulté venue, telle faute de syntaxe, écrivant, par exemple, « tout bon qu'il soit » pour « tout bon qu'il est ». Convenons aussitôt que la grammaire ne conduit pas à tout, même si l'on n'en sort pas. Il faut lire, souligner et relire : lire la plume à la main, lire à haute voix; lire en méditant, en analysant; lire avec les yeux de l'esprit; percer le mot jusqu'à l'idée et, plus profondément encore, jusqu'à la nuance. Cela ne se fait pas sans quelque gymnastique préparatoire; et je n'en connais guère qui vaille mieux que celle qui consiste à apprendre et à réciter des pages choisies, à la condition d'en avoir préalablement pénétré le sens pour vraiment se les « convertir en sang et en nourriture ». La récitation, n'est-ce pas la vie expressive et sensible des mots ? La prononciation bien articulée, n'est-ce pas la langue elle-même dans sa perfection, dans sa totalité; n'est-ce pas donner au mot toute sa portée et en faire une pensée vibrante, sonore, harmonieuse ?

* * *

Ainsi se précise, en définitive, notre double devoir à l'égard de notre langue : la posséder pleinement

et la servir en la parlant joliment, comme il sied si bien. Ce devoir n'est pas uniquement celui de l'école, qu'il dépasse; mais bien celui de la famille, celui de la nation tout entière. Parlons mieux, disons mieux. Que ce soit là comme un commandement entendu, retenu, obéi. Il n'est plus de mode, nous dit-on, de blaguer ceux qui s'expriment sans pose, sans emprunt, mais avec une certaine recherche, virile et juste. Autrefois, on pouvait difficilement citer un vers dans une conversation de salon sans provoquer un sourire, comme si c'eût été une infiimité que d'avoir des lettres et de le faire voir en société. C'est fini. Allons, tant mieux : le monde y gagnera. Ayons souci de l'élégance jusque dans le langage. Et pénétrons-nous bien de cette vérité qu'il est tout aussi important pour notre race de parler bien que de réclamer partout le respect du français. Cela fera vivre ceci.

* * *

Il se trouve que, sans y toucher, nous avons défini l'œuvre poursuivie, ici-même, par mademoiselle Idola Saint-Jean qui s'est consacrée à l'enseignement du français et de la diction. Ce recueil qu'elle publie répandra, dans le public autant que chez ses élèves, le goût littéraire et le culte de

l'expression. Les morceaux qui le composent, et dont plusieurs furent écrits par des Canadiens français, ont été choisis avec un soin intelligent et sûr, avec un véritable parti pris de délicatesse et, sans doute, la secréte intention de verser un peu de poésie dans notre vie matérialisée. La poésie est un art; et l'art est la forme de l'idée, le reflet de la beauté, le chant de la consolation. On ne peut qu'admirer respectueusement un pareil dévouement à une aussi noble cause; et que donner toute sa sympathie à celle qui accomplit le grand devoir dont nous venons de parler comme une véritable mission.

Janvier 1918.

PAROLES ET DISCOURS

La femme et l'enseignement supérieur [1]

Mesdemoiselles,

Mesdames,

Messieurs,

Je commencerais volontiers ces quelques mots par ceux-là mêmes que prononçait, il y a peu d'années, du haut de la chaire de Notre-Dame, un prédicateur de renom : « Je regarde — et je m'épouvante ». Je pourrais plutôt dire : « Je regarde j'admire et je m'épouvante ».

Je regarde cette École d'Enseignement supérieur dont je reçus le premier annuaire il y a trois ans, à l'étranger. Je me rappelle l'avoir lu et relu, avec une pointe de curiosité, beaucoup d'intérêt et encore plus de sympathie : peut-être parce qu'il m'apportait, au début d'une absence que je savais devoir être longue, quelque chose de chez nous; sûrement parce qu'une institution d'un caractère aussi élevé me paraissait répondre pleinement à des

[1] Discours prononcé à l'ouverture des cours de l'École d'Enseignement supérieur pour les jeunes filles, le 5 octobre 1910.

besoins nouveaux et promettre les plus sérieux résultats.

J'admire — comment cette œuvre a vite grandi, grâce au travail averti, intelligent, trop modeste, presque silencieux mais persévérant toujours de celles qui ont pour très haute mission de conserver au milieu de nous les traditions, faites de sacrifices mais aussi de consolations divines et parfois humaines, de Marguerite Bourgeoys. Et pour emprunter à un autre l'autorité qui me manque, je vous répèterai, au risque de froisser leur sentiment, la parole que leur adressait en nous quittant un prélat qui a laissé au Canada un souvenir profond et délicieux, Mgr Touchet: « Je le dis sans compliment, les Dames de la Congrégation doivent être des éducatrices de tout premier ordre ».

Enfin je m'épouvante d'une tâche que peut-être j'ai acceptée trop précipitamment. Je me console en pensant qu'il reste à celui que la parole peut trahir le souci de s'exprimer avec toute sa sincérité.

Vous vous rappelez ce mot qui est bien d'Émile Faguet : « Les femmes ont déjà obtenu la moitié de ce qu'elles demandent et le monde continue à se demander si on doit leur accorder quelque chose ».

Certes, la chose ne s'est pas faite d'elle-même et la querelle est ancienne.

L'Antiquité s'est montrée plutôt dure pour la femme. Vous eussiez, mesdemoiselles, facilement

pardonné à Socrate quelque parole acerbe, à cause de sa légendaire épouse — il est peut-être des femmes qui sont des arguments — mais pourquoi Aristote, Platon, Pythagore, Eschyle ? Et pourquoi Épictète, dont c'était pourtant la fière devise que de s'abstenir, a-t-il manqué une aussi jolie occasion de se taire ?

C'est que la pensée antique consacrait un état de choses malheureusement accepté par tous, et qui subsiste encore chez les peuples restés fermés, jusqu'ici, au christianisme : l'infériorité sociale de la femme. Et cela est si vrai que, là où la loi de justice et d'amour a faibli, l'inégalité ancienne a reparu. C'est au XVIIe siècle que Fénélon a pu écrire son immortel *Traité de l'Éducation des Filles*, si vivement remis en lumière par Jules Lemaître, il y a quelques mois, en plein Paris. En retour, si les philosophes rationalistes d'une autre époque ont pu un instant se complaire à écouter des femmes inégalement célèbres et qui avaient beaucoup de cœur, infiniment d'esprit et parfois moins de tête, encore est-il qu'ils n'ont pas su porter sur la femme un jugement qui fut juste et qu'ils l'ont traitée, dans leurs œuvres, en inférieure.

Au surplus, la querelle demeure même de notre temps. Sauf Stuart Mill, les deux Legouvé et quelques autres noms illustres, le XIXe siècle n'a pas toujours été courtois. Les philosophes — et

je ne parle pas que des Allemands — ont manifesté de l'humeur. Le théâtre fut souvent sévère et même méchant avant que d'être trop libre, la critique et le roman eurent leurs mots. Je ne suivrai pas cette éternelle discussion jusque-là où elle s'est parfois fourvoyée : je n'en aurais pas le loisir d'abord, et puis certains arguments sont tellement bizarres, tellement enfantins que, si on les citait, j'imagine que ce serait pour prouver tout autre chose que ce pour quoi ils ont été formulés.

Mais il est une revendication féminine qui semble avoir rallié les opinions et qui revient à la charge, depuis quelque temps, avec la persistance que met un droit à s'affirmer : le droit au savoir.

On admet généralement que la femme doit apprendre et connaître; non pas pour qu'elle devienne, suivant une expression plaisante échappée au grave Ruskin, un dictionnaire ou une encyclopédie — deux choses du reste qui ne se lisent plus guère — mais pour qu'elle puisse se cultiver, nourrir le besoin de se dévouer qui la possède, garder intactes ses convictions et, vous m'en voudriez de ne pas le dire, servir mieux son pays.

Tous, nous sommes revenus sur l'instruction première que nous avons reçue de maîtres pourtant si dévoués et tous, en une heure de franchise, nous avons pu nous rendre compte de l'inutilité d'une partie des efforts passés. Le grec nous fait sourire

à vingt ans, et nous lui avons donné nos meilleures années, nos premières pâleurs. Je le conçois et je ne blâme pas. On ne parle plus le grec : c'est peut-être une raison pour qu'on l'oublie sans trop l'avoir jamais su. Nous citons volontiers les bribes qui nous en restent et il m'est arrivé souvent d'entendre des camarades se faire une joie de redire des mots de l'Anthologie qui demeurent, au fond de la mémoire, un peu comme des fossiles de l'âge primaire. Du grec, du latin, de l'histoire, de la littérature, de la philosophie que nous reste-t-il une fois que les années ont passé ? Et pourtant que d'ouvrages nous avons ouverts et crayonnés. Quelle émotion vaut celle que l'on éprouve à découvrir, sous la poussière, en cherchant autre chose, un livre de jeunesse dont les marges disent nos insouciances d'alors, irrespectueuses des choses graves du texte. Quel sourire un peu attristé à découvrir, auprès du verbe des anciens, nos premiers et naïfs essais de dessin linéaire. Cela comporte une suprême leçon : une part de notre vie nous échappe qu'à vingt ans nous avons déjà perdue.

Vous n'avez pas voulu qu'il en fût ainsi. Vous avez eu la dure curiosité de la science. Sans doute vous n'étiez pas faites pour rêver d'autre chose et de plus frivole, mais vous avez su volontairement renoncer à d'autres attraits. Vous avez voulu affermir les premiers principes, le « savoir en ger-

me » que vous apportiez du couvent. Tous ceux qui sont venus, nombreux et remplis de sympathie, assister à cette première séance de vos cours, sont venus, n'en doutez pas, vous en féliciter.

Ces études vous prépareront mieux à la vie. Elle vous seront une arme et un guide. Plus vous apprendrez, plus vous vous rendrez compte que la science n'est pas tout et que, suivant l'expression de M. Poincaré, « elle est la première à connaître et à confesser l'immensité de ses ignorances ». Vous n'aurez pourtant pas peur des mots, les scrutant jusqu'au fond, jusqu'à l'idée. Vous croirez que la vérité est quelque part ; et si vous ne l'acceptez pas quand elle vous vient des autres, si vous la voulez chercher par vous-mêmes, que cela soit sans préjugés, sans parti pris, je dirai presque — à la condition de bien entendre ce mot — sans volonté, Ne soyez jamais des convaincus qui croient chercher à se convaincre. Appliquez toujours à la vérité cette règle élémentaire de droit : avant de la juger laissez-la se faire entendre, et si vous pouvez « arracher à l'erreur une part de vérité », ce sera autant de pris sur elle !

Pour y arriver, mesdemoiselles, vous étudierez beaucoup de choses ; laissez-moi pourtant, l'espace d'un moment, jeter un coup d'œil intéressé du côté d'une toute petite section de votre beau programme : les sciences sociales.

Vous toutes qui devrez demain disputer de nos problèmes nationaux ou politiques, qui étudierez les lettres et les arts pour en discourir quelque jour, connaissez les sciences sociales : elles vous apporteront des idées et vous permettront de soutenir vos opinions avec plus d'ampleur et de sûreté. — J'ai dit les lettres et les arts. Avez-vous pris garde que, pour bien juger la littérature contemporaine, l'apprécier pleinement et parfois se prémunir contre elle, il est nécessaire de connaître un tout petit peu d'économie politique ? La littérature devient de plus en plus sociale. Certes, elle le fut il y a longtemps, et Pierre Loti s'amusait autrefois à relever dans le « Temple de la pensée abstraite » cette affirmation de Confucius : « La littérature de l'avenir sera la littérature de la pitié » ; elle le fut au temps des classiques, et un critique célèbre a merveilleusement établi comment et pourquoi; mais elle l'est plus particulièrement à notre époque, s'exerçant à scruter les questions qui nous troublent, à dévoiler les maux dont nous sommes atteints, et, trop rarement, à nous faire espérer des retours possibles. Partout, à la scène et dans le roman, la question sociale est agitée. C'est une mode; aussi avez-vous pu remarquer que la plupart des grands critiques littéraires contemporains sont devenus, par métier, des sociologues !

On pourrait en dire autant de l'art. Il existe, en Allemagne et en France, une peinture et une sculpture « sociales », et, — quoique je ne veuille pas m'aventurer sur ce terrain — n'a-t-on pas cherché à démontrer que Wagner avait voulu mettre dans sa musique toute la pitié romantique d'un Tolstoï ?

Et que dire de l'action sociale ? Depuis longtemps la femme a voulu prêter son précieux concours au relèvement de la misère humaine. Vous avez tous présent à la mémoire le livre que Max Turmann a consacré à ce qu'il appelle « les Initiatives féminines ». En des pages qu'il sait trop brèves, l'auteur nous fait connaître tout ce qu'a pu réaliser de bien et de grand l'énergie étonnamment tenace de quelques femmes si noblement courageuses. Encore qu'il consacre quelques lignes à ses cousines du Canada, Max Turmann n'a pas pu raconter toutes les initiatives de chez nous. Je sais qu'il en est beaucoup et de fécondes, comme celle qui fut si longtemps tenue cachée et que des circonstances, plus fortes que la volonté de son fondateur, ont révélée soudain au public étonné et ravi, œuvre sociale par excellence à laquelle plusieurs d'entre vous participent et que je nommerais avec vous, si la reconnaissance seule me guidait plutôt que le respect dû à la modestie.

C'est ici, mesdemoiselles, que les sciences sociales vous seront d'un puissant secours. Vous saurez, si vous choisissez d'accomplir quelque mission de charité, que l'ordre économique ne repose pas que sur le sentiment, si élevé soit-il, et que des lois existent qu'il faut respecter. Non pas qu'elles soient d'airain ni qu'il faille désespérer de mettre de la justice dans nos préoccupations matérielles, mais parce que, si certains principes économiques étaient oubliés à dessein, l'utopie règnerait, maîtresse, que d'autres ont voulu réaliser sans y parvenir jamais.

Il est enfin une dernière œuvre sociale qui est vôtre : l'éducation. C'est à vos soins que sera confié l'enfant. Tous les sociologues ne cessent pas de vous redire la grandeur de ce rôle. Lier entre elles les générations d'un peuple, transmettre à ceux qui naissent l'héritage moral recueilli de ceux qui meurent, garder intacte la famille en la personnifiant, élever, dans tous les sens de ce mot, l'enfant, et lui mettre assez de bien dans l'âme pour qu'il puisse, à travers la vie, conserver un reste de recueillement, de sensibilité et d'espérance.

Vous trouverez sans doute en vous-mêmes les ressources insoupçonnées qui vous permettront d'accomplir une partie de cette tâche; mais vous devrez savoir, et savoir beaucoup, quand il vous faudra non plus protéger seulement, mais diriger et soutenir ceux qui seront vôtres. Avant qu'ils

soient bien vieux, peut-être connaîtront-ils la désillusion mauvaise. Ils comprendront comme à leur insu, sous l'aiguillon d'une douleur plus pénétrante que les autres, que la vie est un recommencement d'enthousiasmes et d'échecs. Vous ferez en sorte que l'expérience ne leur soit pas une raison de se décourager, mais qu'elle trempe au contraire leur personnalité en lui donnant ce que Barbey d'Aurévilly appelle si joliment « la vertu de l'acier ». Ils verront qu'il est parfois des joies qui consolent et toujours une conscience qui soutient.

— Et vous leur direz aussi, n'est-ce pas, vous qui aurez appris, qu'ils doivent apprendre à leur tour, qu'ils doivent travailler pour eux-mêmes sans doute, pour les autres aussi et, — j'y reviens d'un mot seulement, — pour leur pays.

Dans le très beau discours que prononçait ici même, il y a trois ans, M. le chanoine Gauthier, un passage entre autres m'a plus particulièrement frappé : « Nous avons peut-être, disait-il, dans la nouvelle École supérieure des jeunes filles, le moyen de créer dans ce pays, à côté de l'élite financière dont il a le droit d'être fier, l'élite intellectuelle dont il a maintenant besoin. »

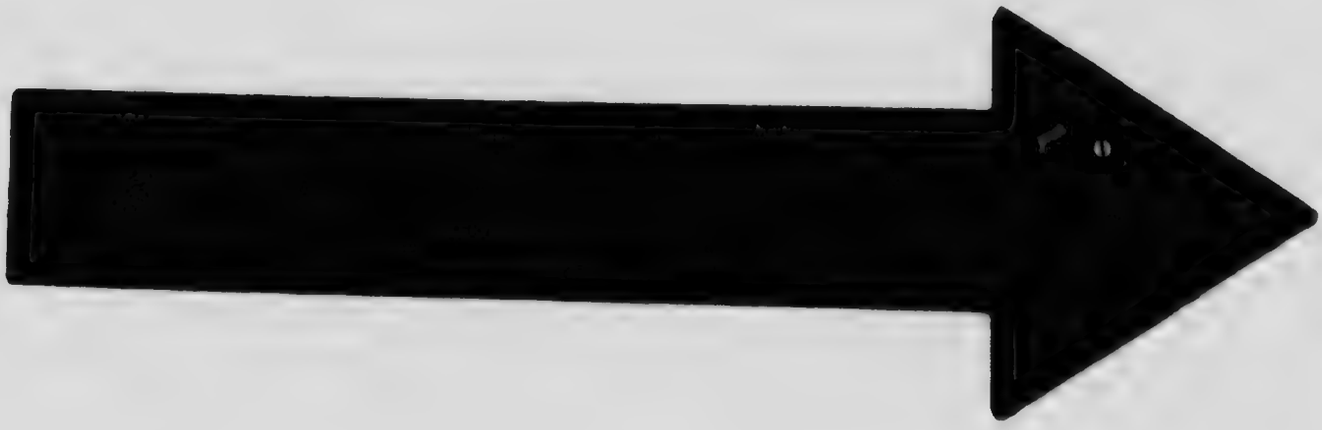
Le sens pratique a pu créer des peuples comme l'idéal jadis en a formé; mais les nations qui ont connu d'abord la vie économique éprouvent, une fois grandies, le secret désir, le besoin de chercher

dans la culture intellectuelle un élément nouveau qui les complète, fussent-elles nées dans une époque d'égoïsme et eussent-elles fondé sur les affaires un empire dont la grandeur bientôt ne leur suffit plus; et ce sera le mérite de l'industrialisme contemporain que d'avoir permis à l'homme de vivre chaque jour un peu plus la vie de l'esprit et du cœur en s'assurant un peu mieux chaque jour la vie du corps.

Je n'ai pas à vous retracer notre évolution économique. A côté du sillon, nos usines ont grandi. Nous avons fait de merveilleux progrès. Nous sommes devenus une nation productrice qui compte et qui prend place au sein des préoccupations politiques et économiques du monde contemporain. L'heure de l'idée est donc venue pour nous. De notre existence matérielle assurée doit naître une vie intellectuelle plus intense. On disait autrefois : « Emparons-nous du sol »; on a écrit hier : « Emparons-nous de l'industrie »; disons à notre tour : « Emparons-nous de la science et de l'art ». Illuminons de ce rayon dernier notre histoire, où, suivant la très belle expression du regretté M. Hector Fabre : « pas un recul ne se trouve. »

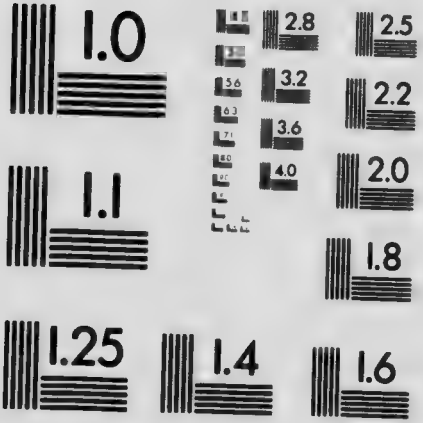
Qui ne voudrait voir, mesdemoiselles, dans cette École le gage certain d'un avenir meilleur ?

Reconnaissantes du dévouement que vous inspirez, vous aurez l'orgueil de réussir. Continuant le travail sérieux dont toujours vous avez fait



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

preuve, vous contribuerez à détruire la légende ou l'erreur qui parfois s'attaquent à nous; vous détruirez la vérité même, si vraiment nous avons manqué jusqu'ici, — ayant eu autre chose et de plus précieux peut-être à faire — du savoir dont s'énorgueillissent à juste titre les nations plus âgées qui n'ont eu qu'à puiser dans le patrimoine accumulé par les générations mortes.

Aux étudiants[1]

Monsieur le président,

Mesdames, Messieurs

et chers amis,

Il se mêle, au plaisir très vif que nous éprouvons en venant au milieu de vous, un peu d'amertume : le regret d'une chose passée, sans retour. Vous êtes ce que nous avons été et ce que nous resterons tous par le cœur et par le souvenir, des étudiants. Nous sommes, à des degrés divers, vos aînés, mais nous appartenons à la même famille; vous êtes encore « à la maison », voilà tout. J'hésite vraiment à vous parler comme un ancien — je le suis si peu ! — et je serais tenté de m'adresser d'abord à moi-même ces propos que me dicta la sympathie bien plus que l'expérience.

Vous ne formez plus qu'une grande camaraderie. Vous nous donnez un exemple, et vous réalisez un de nos rêves d'autrefois. Votre union nouvelle trouvera sa force en elle-même. Ceux qui s'intéressent à vous sont venus vous en féliciter. Votre

[1] Allocution prononcée au banquet annuel de l'Association des étudiants de l'Université Laval de Montréal, le 20 janvier 1912.

initiative est heureuse pour le renom et le rayonnement de cette Université Laval dont vous êtes aujourd'hui la préoccupation première, dont vous serez demain la récompense et l'orgueil.

Vous êtes l'avenir : tous les philosophes vous le disent, tous les poètes vous le chantent. Vous regardez s'approcher la vie et vous savez déjà les soucis, j'allais dire les angoisses, de la responsabilité. Ayez d'abord *conscience* et de votre rôle et de vos actes. Que rien ne soit accompli par vous qui n'ait en vous sa raison profonde. Ne vous contentez pas d'exister, mais tracez-vous un programme d'action qui soit le guide de votre ambition. Restez les maîtres de votre énergie; jugez froidement, durement, vos œuvres propres; soyez exigeants envers vous-mêmes et gardez votre indulgence pour les faiblesses d'autrui. Surtout travaillez, — travaillons. Ne pensons pas avoir tout fait. Nous ne nous sommes que préparés, il nous reste à apprendre. Travaillons avec méthode, procédons avec réflexion, avec logique et netteté d'esprit.

Consacrons notre travail, nos études, nos forces, à une idée, à une cause. Ne nous hâtons pas trop. A chaque pas, à chaque minute, nous sentirons combien il est difficile d'affirmer les choses et combien longtemps il faut, pour en être sûr, retourner sa pensée. Consentons à n'avoir pas encore d'opinion arrêtée plutôt que d'en adopter une que

nous savons erronée ; mais ne nous refusons jamais l'effort nécessaire et singulièrement consolant qui nous créera un jugement ferme, droit, sain et juste. Relisez la première page d'un livre de Taine et voyez comment, avant que de voter et pour éclairer sa religion politique, le grand philosophe voulut écrire les *Origines de la France contemporaine*.

Nul ne finit à lui-même; ne vivons pas seulement notre vie, mais aussi celle de la nation, celle du peuple dont nous sommes une part, quoi que nous fassions. Nous avons à remplir une mission; connaissons-la pour y croire et l'accepter. Approfondissons les problèmes de notre histoire : nous y trouverons la solution des heures, peut-être difficiles, de demain. Nos pères ont posé les prémices de l'œuvre que nous accomplissons, que d'autres accompliront après nous, sans la terminer. Si l'héritage doit nous passer par les mains, nous nous devons aussi de l'enrichir, car il nous impose un effort nouveau.

« Les adolescents ne connaissent pas l'illusion de créer », écrivait récemment un chroniqueur français. Cela n'est pas vrai absolument, au moins dans le domaine matériel. L'énergie s'éveille vite, surtout chez les peuples jeunes où les générations n'ont pas accumulé de patrimoine : la nécessité commande, l'ambition obéit. Mais une fois la vie

assurée et la richesse acquise, il reste à la nation le devoir de s'instruire... Vous le reconnaissez, puisque vous êtes là, et vous voudrez être les artisans de la pensée et de l'art. C'est par vous que ce progrès pénètrera notre société; vous vous empresserez à le réaliser, vous y consacrerez votre esprit. Lisez, apprenez, pensez. Mais lire est inutile, si, le livre fermé, rien ne reste : des pages parcourues, des notes rencontrées, des volumes dépouillés doit jaillir la science par la réflexion. Cette science, faites-en l'application à votre pays immédiatement, et vous l'aurez servi si, votre vie durant, vous ne lui aviez fait que le don inappréciable d'une idée bonne.

Je sais bien que le siècle est ailleurs et que notre civilisation est faite d'arrivisme pratique; mais vous donnerez tort à notre temps en demeurant des intellectuels, malgré le sens que l'on semble vouloir donner aujourd'hui à ce mot quand il n'implique que curiosité de l'esprit, spéculation, pensée. Et vous aurez ainsi contribué à fonder en vérité et en raison cet orgueil national que l'on nous reproche si fort, comme s'il ne nous venait pas de notre race et du sang qui bat dans nos veines.

Enfin, vous aurez une fierté de plus : celle du cœur.

Soyez satisfaits d'être des hommes qui souffrent, que la vie émeut, que la douleur atteint. Ayez

le rire large et franc, n'ayez pas peur d'une larme, ne vous refusez pas un beau geste, sachez ne pas réprimer les sentiments élevés vers lesquels les battements du cœur, en se faisant plus rapides, semblent vouloir se hâter. La plus belle part de la jeunesse, et son plus grand tort aux yeux de certains, ce sont ses illusions; et si parfois on lui conseille de ne pas consentir à les perdre, il arrive qu'on lui reproche de les avoir conservées.

Qu'importe ! gardez-les. Si c'est venir trop pauvre en un siècle trop riche que d'y vivre avec ses illusions, s'il peut paraître ridicule, exalté, peu pratique, de croire à l'idéal, croyez toujours et quand même, portez à votre boutonnière cette « petite fleur au cœur d'or », dût-on vous appliquer ce vers étrange et profond dont je garderai toujours l'écho pour l'avoir entendu tomber des lèvres de Jean Richepin sur la tombe à peine fermée d'un de ses illustres amis :

Tu portes fièrement la honte d'être beau !

Mais voilà, messieurs, des pensées bien graves pour une fin de banquet. Retournons au bord des coupes : à nous, votre gaieté. L'heure est à la joie et ne nous occupons du lendemain que pour le souhaiter radieux.

Je bois aux Étudiants de Laval, d'aujourd'hui, d'autrefois, de toujours !

A l'Alliance française[1]

Monsieur le président,

Mesdames et messieurs,

Une récente caricature américaine représente la famille républicaine assemblée. Le père, le vieux Sam; la maman, la République suisse; la grande fille de la maison, la France; un bambin maussade, dans un coin, le Portugal; et, sur le seuil de la porte, la démarche hésitante, un tout petit Chinois, à l'œil amusé, clignotant, qui semble dire : « Tout de même »... La France et le vieux Sam lui tendent les bras et lui souhaitent la bienvenue.

Je vous remercie, Monsieur le président, d'accueillir ainsi le comité France-Amérique, dernier venu parmi les enfants canadiens de la République française, et de lui permettre de vous balbutier, du seuil de la porte où il paraît seulement, son hommage et son admiration.

Vous nous avez conviés à une fête française qui fut ouverte par un discours anglais. Je voudrais dire d'abord à M. Peterson, au nom de ceux qui viennent, combien sincèrement nous espérons nous

[1] Allocution prononcée à l'occasion du dixième anniversaire de l'Alliance française de Montréal, le 11 mars 1912, au Ritz-Carlton.

rencontrer un jour, par delà les querelles, dans les grandes et larges idées qu'il vient d'exprimer. C'est une fête française, et qui nous rappelle d'où nous venons, qui nous indique où nous devons aller.

Nous venons de France. Cette terre d'Amérique était jadis couverte d'orgueilleuses forêts. Chateaubriand y retrouvait, comme agrandie, sa mélancolie de Combourg, pour la projeter ensuite sur le siècle où elle devait germer en d'innombrables beautés. Un souffle intense a passé sur cette terre, et la voilà soumise aux forces humaines. Elle s'anime chaque jour davantage. De la vieille Europe, des hommes viennent vers elle nombreux. On se demande s'il y aura place pour eux et si tant d'énergies ne vont pas s'épuiser vainement.

Au sein de ces peuples dont le premier souci est de mettre un peu d'unité dans les éléments souvent opposés qui les composent, au milieu des hommes nouveaux qui se succèdent, nous sommes demeurés fidèles au souvenir. Qu'importe, si nous n'avons pas conservé toutes les qualités du génie français? Qu'importe, si nous avons dû, pour mieux servir la France, consentir à en ignorer les beautés? Qu'importe, si nous avons dû nous pencher sur le sol pour y creuser, profond, le sillon où d'autres viendront jeter une semence tardive? Qu'importe tout cela, puisque nous sommes restés. Le

père d'Edmond Rostand demandait naguère à l'un des nôtres le secret de cette longue résistance. Il lui fut répondu par l'unique et suprême orgueil de Cyrano : « Tout cela, monsieur, c'est du panache ! » Il n'y a rien là qui doive nous étonner. Bon sang de France ne sait pas mentir. Nous devions notre vie à la France, nous la lui avons donnée; c'est donc bien que nous sommes Français.

Où devons-nous aller ? — Vers la France, toujours. Nous irons à Paris, comme dans l'opéra. Non pas le Paris de Manon et de Louise, mais celui de *Mon ami Teddy ;* celui de l'Institut et de l'Université, celui du Panthéon où dorment les poètes à côté des guerriers; celui-là enfin, qui, devant constituer un ministère national, n'hésita pas à le confier à un académicien; Paris, qui sait mettre tout son cœur dans une chanson, toute son âme dans un geste, tout son esprit dans un mot, toute son énergie dans un rêve et qui trouve souvent, au sein de la gaieté qui paraît l'absorber, l'expression la plus haute jusqu'où la pensée humaine ait gravi. Nous irons à Paris afin de mieux voir en nous-mêmes; afin de nous connaître, de nous analyser, de nous définir. Puis, nous demanderons à la France de nous regarder d'un peu plus près.

Elle est à la fois la cigale et la fourmi du monde. Elle chante, elle danse aussi; mais elle est économe et elle est prêteuse : elle n'a pas le moindre défaut.

En ces temps d'impérialisme, où l'on invente, — sans vouloir faire un mauvais calembour — tous ces mots en « pan » dont celui-ci, particulièrement horrible, « panaméricanisme », en ces temps de colonisation intense, de rayonnement et de pénétration, il faut que la France se souvienne qu'elle possède ici une colonie qui ne lui coûte rien; qu'elle nous prête des moyens nouveaux de lutter pour elle en aidant à notre organisation économique. Ceux que ces problèmes préoccupent me comprendront. Assez longtemps nous avons gémi sur les arpents de neige, pensons un peu aux arpents de blé qui lèveront en idées et en vertus françaises.

Alors, peut-être que le doute, rançon de toutes les nobles causes, disparaîtra de notre pensée. Je garde du moins cette espérance. C'était en juillet 1909. Je revenais de France, le cœur rempli de souvenir. Nous entrions chez nous par le golfe Saint-Laurent, une route royale. Le navire était en fête : c'était le concert accoutumé. J'étais seul sur le pont et j'écoutais les premiers accords de la Marseillaise monter dans le silence. Au même moment, le soleil disparaissant à l'horizon projeta sur l'immensité bleue deux larges banderolles superposées, dont l'une blanche, et l'autre rouge. Et je garderai toujours dans les yeux cette impression magnifique d'avoir vu, le soir d'un beau jour, mon pays se reposer dans la majesté des trois couleurs.

A la mission Champlain[1]

Un jour des *Amitiés françaises* que Maurice Barrès conduisait le jeune Philippe visiter une basilique, près de Domrémy, l'enfant émerveillé d'entendre le prêtre expliquer les détails de l'architecture réfléchit : « Faut-il qu'il soit effronté pour oser parler ainsi tout seul et tout haut. Toi, est-ce que tu oserais ? »

Vous comprendrez que cette repartie me soit venue spontanément à la mémoire au moment de parler devant ce que la France compte de plus illustre; mais, si modestement que ce soit, il faut quelqu'un qui vous dise adieu, puisque vous partez.

Nous avons assisté à une fête française, à la glorification de la France d'aujourd'hui : la France des ailes, des ailes qui poussent, et qui est un peu la France de toujours.

Un ministre, M. Barthou, qui définissait hier, avec quelle maîtrise, quelle émotion, notre problème national en l'élargissant jusques à ses confins extrêmes qui sont l'Angleterre et la France, a voulu nous révéler ce soir un autre aspect de sa personnalité. Nous l'avons trouvé conférencier aussi

[1] Allocution prononcée au Monument national, le 5 mai 1912, devant la mission Champlain.

exquis qu'il nous était apparu orateur superbe. Il peut sans crainte se comparer à lui-même : les angles opposés par le sommet sont égaux.

Avant lui, nous avons entendu Blériot — qu'il me permette de l'appeler ainsi — Blériot, que les jeunes gens de cette galerie ont acclamé chaleureusement pour l'avoir rencontré déjà, là-haut, un peu plus près des étoiles; Blériot, qui a décrit naguère sur le ciel la courbe hardie, inattendue, fantastique, de l'entente cordiale, apportant ainsi à notre patriotisme complexe un élément nouveau de confiance, d'enthousiasme et de fierté, Blériot, qui est à l'origine de ce mouvement magnifique qui plane aujourd'hui sur la France : car il semble que les ailes des vieux moulins de Bretagne et d'Anjou se soient détachées soudain pour voler à la défense des frontières menacées.

Enfin, celui que nous vénérons comme un maître, M. Gabriel Hanotaux; l'auteur de *Richelieu*, on le lui rappelait hier fort à propos; l'auteur de l'*Histoire de la France contemporaine*, nous le savons tous, mais aussi l'auteur plus ému, plus vibrant, j'allais dire plus paternel, de ce livre admirable, *La Fleur des Histoires françaises*, dont je voudrais vous lire un chapitre (si on pouvait, en quelques minutes, lire de pareils chapitres), celui des *Batailles françaises*, où il est dit que la France et l'Angleterre ont

fait lever des champs de guerre la civilisation moderne.

Nous avons vécu un peu de ce chapitre; nous avons été des batailles françaises et nous avons combattu, messieurs, pour votre pays.

Combien nous admirons ce paysan-soldat qui nous venait de France. Le cœur rempli de sa défaite, il pose son arme inutile et rêve de son malheur. Il est vaincu. Tout ce qu'il avait mis d'espérance dans sa patrie nouvelle s'évanouit brutalement. Modeste artisan de civilisation, il avait fondé cet espoir magnifique d'assurer par son effort la conquête française. Il ne lui reste que son champ, son foyer, sa chapelle; encore redoute-t-il que la main du vainqueur ne lui ravisse ces derniers biens. Ce sont là les seuls retranchements où se blottir, lui et les siens, pour commencer le long travail de résistance qu'il prévoit. Quelle énergie, quelle fidélité à ses origines il lui faut pour ne pas se laisser ensevelir sous autant de ruines ! Celui-là fut le plus grand parmi nous et nous lui devons notre histoire, car, la première douleur subie, il comprit la force du souvenir. Il lui restait la vie : et, dans la terre où dormait ses morts, il jeta à pleines mains, d'un geste décidé, la moisson d'une France nouvelle.

Plus tard, le vainqueur nous donna des armes. Nous nous en sommes servis pour conquérir d'abord

quelques libertés, puis pour défendre l'Angleterre elle-même, parce qu'il était très beau et très français de faire ainsi.

Aujourd'hui que toutes ces luttes sont apaisées, laissez-nous ce dernier orgueil de croire que nous sommes encore de l'armée française, d'une armée de paix qui marque le pas dans le souvenir lointain. Mon général, permettez-moi de vous citer cette parole et de vous la confier, pour que, passant sur vos lèvres, elle garde quelque chose du commandement : « Sur la terre d'Amérique, le peuple canadien semble une sentinelle française que l'on aurait oublié de relever ! »

Et voilà pourquoi, pendant une crise récente, à laquelle M. Barthou a déjà fait allusion, lorsqu'on vint nous dire que peut-être le Gouvernement français nous demanderait un peu de notre blé, arme cette fois de combat, nous nous sommes réjouis à la pensée que de ce sol, fécondé jadis par du sang français, une force nouvelle allait germer qui irait combattre encore pour la France !

Dans l'avenir, nous saurons profiter de la leçon que vous nous avez donnée. Nous nous souviendrons qu'un Étienne Lamy s'est incliné respectueusement devant la terre canadienne; qu'un Gabriel Hanotaux a su retrouver sur les cîmes de nos montagnes la pensée de Champlain; que le regard créateur d'un des plus grands parmi les romanciers

contemporains s'est longuement reposé sur nous; et nous continuerons de servir la France jusque dans l'expression des beautés qu'elle laisse toujours là où elle a passé.

Vous partez. Vous avez été reçu chez nos voisins avec un incomparable éclat; nous n'avons eu guère à vous offrir que le modeste accueil de notre sincérité. Mais vous voudrez conserver quand même l'image de notre pays; vous le répandrez, vous lui prêterez l'appui de votre gloire, lui qui vous a toujours gardé l'hommage de sa foi. Deux de vos auteurs dramatiques ont écrit cette phrase charmante qui résume les deux visions que vous emporterez d'Amérique : « Un bouquet, c'est un cadeau; une fleur, c'est un souvenir ».

Pour la Belgique[1]

Messieurs,

C'est vraiment tout un peuple qui vous acclame. La ville de Montréal, centre de cette vieille province, a voulu vous exprimer son admiration, vous manifester sa sympathie et vous dire les titres que vous avez à sa reconnaissance émue.

Nous avons toujours été vos alliés pacifiques. Vous nous avez donné le meilleur de vous-mêmes : votre pensée, votre énergie. Vous nous avez envoyé vos professeurs, vos ingénieurs, vos industriels, vos artistes; nous avons su apprécier vos paysans et vos ouvriers. A l'œuvre de conquête que nous devons accomplir, vous avez aussi apporté l'appui de capitaux patiemment accumulés. Vous avez été pour nous des collaborateurs amis. Si le Canada vous doit quelque chose de sa splendeur, souffrez qu'il vous en remercie d'abord.

Aussi bien, vos premières victoires ne nous ont pas étonnés. Nous vous connaissions. Vos couleurs aussitôt nous sont devenues familières. Regardez ! Elles se sont multipliées chez nous,

[1] Allocution prononcée lors de la réception faite par les citoyens de Montréal à MM. Carton de Wiart, Paul Hymans et Émile Vandervelde, délégués de la Belgique, le 24 septembre 1914.

comme sous les murs de Liège les soldats de la Belgique. Nous les portons avec orgueil. Il semble qu'il y ait sur toutes nos poitrines des parcelles de votre gloire.

Elles nous rappellent votre belle patrie. Vous y avez donné l'exemple d'une activité merveilleuse. Mais en même temps que vous faisiez rayonner sur le monde vos initiatives et vos idées, vous conserviez précieusement le culte de votre histoire et vous restiez jaloux de votre indépendance. Ceux qui ont cherché dans les livres le secret de l'âme belge en connaissent maintenant la sublime beauté.

Dès que l'Allemagne, au mépris de sa signature, eût foulé votre sol, vous avez tressailli. Du pays de Maeterlinck, qui chanta les abeilles, et révéla dans une œuvre immortelle les qualités profondes de votre race; du pays de Bruges, où, sous l'apparente et douce torpeur des toits crénelés vit et travaille l'active dentellière du Nord; du pays des clochers et des beffrois, où se transmettent de génération en génération l'audace et le courage des grands bourgeois communiers; de Gand, ville des fleurs et reine de la terre flamande; de Liége au cœur français; des noires régions de Mons et de Charleroi; de toute la Belgique (de la petite Belgique, comme nous disons, pour mieux marquer la grandeur de ses destinées et mieux traduire notre

attendrissement) une armée se leva, vaillante, généreuse, intrépide, qui répondit à l'envahissement par ce mot, le plus beau que je sache quand il se heurte à la force cruelle et injuste : *Non serviam*, je ne servirai pas !

Promesses et menaces ont été vaines : rien n'a pu réduire cette admirable fierté. Sous la conduite d'un roi soldat, la Nation résolut de lutter jusqu'au bout, avec l'appui des deux grands pays auxquels nous sommes attachés par tous les liens de notre histoire : l'Angleterre à qui nous avons gardé une foi sans réplique, la France qui vit toujours dans notre souvenir.

Faut-il dire l'éclat de ces batailles ? L'héroïsme du sergent Rousseau; le geste du major Namèche, dont le corps garde encore les ruines du fort de Chaudfontaine; la médaille militaire sur la poitrine du roi Albert; Liége, résistant à 120,000 Allemands, décorée de la Légion d'honneur; le général Leman à qui un vainqueur étonné n'a pu enlever son épée; la vaillance obscure, mais si touchante, des petits, des sans grades, de tous ceux dont le faisceau gagne les victoires ?

Faut-il dire aussi les deuils qui ont assombri cette terre valeureuse ?

Il y a des êtres devant qui le cœur s'émeut d'amour ou de pitié : un vieillard qui souffre, un enfant qui sourit, une femme qui pleure. Ce sont

les faibles, ceux qui ne peuvent pas faire mal et qui ne savent qu'aimer. Il y a des choses devant lesquelles l'homme se découvre, respectueux : les cathédrales, auguste prière des siècles, les bibliothèques silencieuses qui devraient être immortelles. Il y a des choses qui sont la vie d'un peuple et sur lesquelles l'histoire s'accumule chaque jour jusqu'à former une civilisation. Il y a des êtres et des choses auxquels on ne touche pas sans les profaner. Sur tout cela une main criminelle s'est pourtant crispée. Nous avons tout à coup eu l'horrible vision de la barbarie. Certes, vous avez souffert plus qu'aucun autre peuple ! Nous ne pouvons pas vous rendre vos mères, vos épouses et vos enfants; mais nous ferons tout pour que ces cruautés soient vengées et que votre peine immense soit un peu apaisée par nous.

Enfin, Messieurs, voici notre dernier vœu. Il fut formulé par une femme belge, madame Vandervelde. Nous l'avons recueilli pour en faire notre plus cher espoir.

Plus tard, lorsque le sort des armes en aura décidé; lorsque les alliés auront signé ce qu'on appellera le traité de Berlin, pour mieux le clouer dans l'histoire; lorsque tout sera terminé et que la justice aura vaincu; lorsque les troupes reviendront vers Paris, qui, demain comme hier, apportera à tout acte d'héroïsme la consécration de sa gloire,

souhaitons voir, précédant les soldats russes, lourds de leurs victoires, précédant les chers fantassins français, alertes et gais, précédant les soldats anglais, impassibles et tenaces; s'avancer au chant de la Brabançonne, où perce un appel de clairon, les glorieux soldats de la Belgique, restés debout dans la lumière d'une Europe nouvelle; de la Belgique, pays du droit vengé, des libertés conquises, de la parole gardée fût-ce dans le suprême silence de la mort !

Un franco-américain

ARAM-J. POTHIER [1]

Monsieur,

Le peuple canadien-français est réuni autour de vous dans une même pensée de sympathie, de gratitude et d'admiration. Nous vous accueillons avec un sentiment d'orgueil que votre remarquable carrière justifie pleinement. Vous êtes des nôtres, et vous mettez à le reconnaître une coquetterie bien française. Vous êtes aussi de ceux qui grandissent une race. Vos œuvres vous ont précédé parmi nous. Nous connaissions l'opiniâtreté de votre énergie, votre talent, votre initiative; et aussi la délicatesse de votre cœur et son inépuisable bonté. Vous êtes, pour nous, un argument. Votre qualité de Français, dont vous faites état, ne vous a pas empêché de réussir. Le rang que vous occupez, les honneurs qui vous sont échus et que vous avez su porter avec modestie sont des titres dont l'éclat rejaillit sur la nation qui vous acclame. Sans doute, vous avez déjà reçu votre récompense et

[1] Discours prononcé au Monument national, le 17 décembre 1914, lors de la réception faite au gouverneur Aram-J. Pothier par la Société Saint-Jean-Baptiste.

vous la puisez dans la satisfaction d'une tâche vaillamment accomplie; mais il était bon et juste que cette manifestation eût lieu et que la reconnaissance d'un peuple vous fût offerte en suprême et fraternel hommage.

« Au Canada, disait M. Marcel Dubois, on garde le souvenir de ses origines françaises avec la jalousie que l'on sait mettre à garder ses lettres de noblesse». On peut en dire autant de vous, monsieur, et de nos compatriotes qui vivent aux États-Unis. Nous acceptons ces origines avec fierté, sans croire qu'elles puissent nous diminuer en quoi que ce soit. Elles sont pour nous un gage d'avenir. De quoi vivons-nous, en effet, et quelle est la raison fondamentale qui conditionne nos attitudes ? Notre histoire française : voilà la source de notre émotion, la détermination de nos volontés, notre orgueil agissant. Nous sommes des témoins. Dans le grand tout canadien, nous apportons un élément de diversité, une force, une élégance latine. Et qui donc nous en ferait un reproche ? Le droit de se souvenir n'est inscrit nulle part si ce n'est dans le cœur, et il est éternel comme lui. Les Anglais, les Écossais, les Irlandais ont, comme nous, la religion d'une patrie lointaine. Le patriotisme ne se déracine pas, ne se divise pas : il s'impose et demeure au fond des êtres comme un principe de vie.

Des hommes venus de France ont traversé des mers inconnues, en route vers des terres inexplorées, incertaines. Ils allaient conquérir un monde à la France. Pour la plupart, ils étaient de petites gens. Ils ont patiemment bâti cette chose commune : l'histoire. Prêtres, ils ont évangélisé les peuples et jeté parmi nous le grain de sénevé. Paysans, ils se sont penchés sur le sol et se sont lentement identifiés avec lui. Ils y versaient leur peine; ils y enfouissaient leur travail. Là où ils n'avaient trouvé qu'orgueilleuses et libres forêts, ils semaient la vie; et les arbres géants tombaient sous leurs cognées. Soldats, ils ont défendu la terre durement conquise. Leur héroïsme est ignoré, obscur, passé; en est-il moins beau ? Soldats de Fontenoy, soldats en dentelles, soldats de Carillon, paysans-soldats, tous sont de la même glorieuse lignée des soldats de France, également grands, altiers, vaillants. Ils sont tous de la même armée; ils nous appartiennent comme nous leur appartenons; leur héroïsme nous guide. Cette pensée nous soutient que nous continuons leurs œuvres. L'éclair de leur épée illumine encore notre route. Notre âme est remplie de leurs espoirs. Morts sublimes, ils engendrent la vie; leur défaite se prolonge en victoire. En répandant leur sang, ils ne l'ont pas épuisé.

Tous ces hommes nous apportaient leurs croyances, leurs mœurs, leurs idées, leur caractère; et tous

portaient en eux les mots de chaque jour : le beau parler de France.

Ces mots ont passé l'Océan, ils sont en nous et ils gardent encore en eux toute la France. Ils sont notre langue, notre première et toujours vivante patrie. Ils sont nos conquêtes journalières; ils augmentent notre patrimoine intellectuel, jalousement conservé, d'une nuance, d'une clarté nouvelle. Ils sont un des liens puissants qui nous apparentent. Si nous avons pour devise le souvenir, ce souvenir se transmet par des mots, lourds de tradition et de gloire françaises. Nous les retrouvons aussi avec fierté et confiance dans la devise de l'Angleterre : et ils semblent gravés sur ce blason pour défendre notre cause et justifier notre double attitude d'amour et de loyauté. Ils ont commandé nos armées, conduit nos luttes, défendu nos droits, chanté nos espérances, pleuré nos deuils, gardé nos foyers, affirmé notre honneur et notre foi jurée. Nous nous reconnaissons en eux et nous survivrons par eux dans le cœur et le geste de ceux qui viendront après nous. — Combien nous devons les aimer, ces mots, qui contiennent sans la morceler toute notre âme; globules du sang généreux qui nous réchauffe et nous garde !

Héritiers d'un idéal, nous en avons imposé le respect par la ténacité de nos conquêtes passées; il nous incombe d'en assurer définitivement la sur-

vivance et le rayonnement dans un monde renouvelé par les progrès modernes.

C'est le devoir de l'heure.

Ce n'est pas à vous, monsieur, citoyen de la République américaine, homme d'État et financier, qu'il convient de rappeler l'évolution économique que le XIXème siècle a subie. Les forces dont l'homme dispose se sont tout à coup multipliées. Elles ont remué les choses et les êtres et métamorphosé la vieille société. Une puissance s'est constituée, à laquelle tout a paru possible : la richesse. Elle a réalisé les projets les plus gigantesques, dominé les mers, supprimé les distances, asservi les continents. Et ses ambitions ne sont pas encore satisfaites. Dans ce magnifique effort qui emportait l'humanité et la subjuguait, votre pays, monsieur, s'est particulièrement révélé. Il est né dans cette tourmente; et si l'intensité de sa vie nous a parfois effrayés, nous devons reconnaître qu'il en a su profiter et que son idéal ne s'est pas contenté des bornes étroites d'une prospérité uniquement matérielle.

Le Canada est trop vaste et trop généreux pour que sur lui ne se fonde pas un rêve de fortune. Débarrassés des premières luttes politiques, nous avons voulu participer au mouvement qui déjà sollicitait vos énergies. Cela même a posé pour nous la question économique et nous avons reconnu

tout de suite qu'elle est une question nationale. Notre sort est de combattre pour survivre. Dans cette arène, plus peut-être que dans toute autre, nous ne pouvons pas être inférieurs. Nous devons accepter les armes que la lutte elle-même a forgées; connaître la science qui maîtrise les mondes; conquérir l'indépendance que la richesse assure, et montrer que rien de notre génie ne s'oppose à ce que nous tenions sur ce terrain pratique des affaires une place qui soit digne de nous. Et ce que nous admirons en vous, monsieur, c'est d'avoir triomphé de cette sorte. Votre succès démontre magnifiquement ce que nous croyons être une vérité nécessaire.

Enfin, nous portons le poids d'une civilisation que nous avons promis de perpétuer. C'est un lourd fardeau: c'est porter un grand nom. Nous sommes Français, non seulement par la langue, mais par nos façons de sentir et de nous exprimer, par nos manières, par nos hésitations, par notre réserve, et, si vous voulez, par nos aimables défauts. A tout cela nous restons fidèlement attachés. C'est l'héritage que nous avons recueilli, en entier. Mais si nous voulons garder notre innéité et faire triompher notre filiation française, si nous voulons qu'on nous respecte et que les droits que nous avons acquis au prix de tant de peines ne soient pas violés; si nous voulons manifester dans toute sa

valeur notre civilisation aujourd'hui comme hier créatrice de miracles et d'héroïsme; il nous faut nous rappeler que, suivant la belle expression de Gabriel Hanotaux, nous avons été « élevés sur les genoux de la France ». Nous lui devons la vie et toutes les générosités dont elle est faite ; nous lui devons ce qu'il y a de meilleur en nous : la loyauté. Nous lui devrons demain l'épanouissement de toutes nos facultés si nous nous tournons vers elle pour profiter de ses arts, de ses puissances intellectuelles, de l'exquise variété de ses sentiments, du bouillonnement de ses idées, de l'éclat de sa culture.

Votre exemple, monsieur, confirmerait au besoin nos espoirs.

Vous nous apportez une fière leçon d'énergie et nous en reconnaissons tout le prix. Le travail persévérant et ordonné de votre vie et les sentiments si nobles qui l'accompagnent sont la marque de votre origine française. A vous regarder nous nous sentons plus confiants; l'avenir s'offre largement à nos ambitions. Sans rien trahir de notre passé qui est notre richesse et notre piété, sans rompre les traditions qui nous lient et qui sont notre profonde raison d'être; avec l'aide des belles qualités de notre race, faites de bon sens, d'harmonie et de modération, nous pourrons nous livrer à la poursuite du progrès et réaliser pleinement les destinées que nous portons en nous-mêmes.

Nous acceptons le mot de votre poète américain, du poète de l'action, le grand Emerson : *Hitch your wagon to a Star*, accrochez votre char à l'étoile; et nous lui savons gré de l'avoir écrit dans un siècle où le matérialisme pratique risquait de tarir les généreux ferments de toute civilisation.

Il est, monsieur, dans notre province sans limites, une région plus tourmentée, plus âpre, qui ne se livre pas volontiers et dont la résistance active davantage notre volonté de vaincre. C'est la terre du nord. Là s'accomplit encore de nos jours le long travail de colonisation, et la vie s'ouvre des horizons nouveaux. Ces paysages obstinés, que le labeur humain modifie lentement, mesurent notre tâche et révèlent en un symbole saisissant toute la beauté, toute la grandeur de notre conquête. Nous y suivons l'effort robuste du pionnier, que décuple un climat vif et sain. Nous le voyons s'avancer pas à pas et se créer un foyer au sein de la nature sauvage et rebelle : première minute d'une civilisation.

Bien souvent, du seuil de l'humble maison où l'homme de la forêt pose son outil, j'ai regardé descendre la nuit sur ce décor sans chaleur, aux lignes énergiques, où rien de la mort ne se reflète et qui possède toute la majesté de la force. Devant ce spectacle, si plein de promesses, le cœur se reprend à espérer, et la parole de l'idéaliste Emerson ne

paraît plus aussi vaine. Le jour, de partout disparu, ne donnait plus qu'un rayon qui venait doucement s'éteindre sur le vitrail, un instant ranimé. d'une église lointaine, et il me semblait que cette dernière clarté allait allumer là-bas la première étoile.

Pour le Fonds patriotique[1]

Excellence,[2]

Puis-je vraiment, en le modifiant un peu, rappeler ce vers, tiré de Cyrano de Bergerac qui fut, c'est son excuse, un pêcheur de lune malheureux et une âme généreuse :

Puisque la compagnie est, je crois, au complet,
Veuillez donc la présenter au duc, s'il-vous-plaît...

Pour la seconde fois, vos éminentes fonctions vous ont conduit parmi nous. Hier, vous visitiez l'Université Laval et nos maisons d'éducation; aujourd'hui, c'est au cœur de la race que vous touchez. Notre Société nationale vous a accueilli avec des paroles où vous avez reconnu une pensée de cordiale bienvenue.

Ce peuple qui vous entoure et dont on vient d'exprimer le sentiment, qui vous accompagne d'esprit, qui vous sait au milieu de lui, on vous a sans doute dit qu'il est fier de ses origines et qu'il y voit un de ses titres de noblesse. Qui donc le lui reprocherait ? Les individus comme les nations ne gagnent rien à renier leur naissance.

[1] Discours prononcé au Monument national, le 9 février 1917.

[2] Duc de Devonshire, gouverneur général du Canada.

Nos pères sont venus d'Europe. La nature leur ouvrait ses solitudes. Dans le silence que scrutait le regard émerveillé des découvreurs, s'éleva, au bruit cadencé de la pagaie, la chanson de France dont l'écho s'enrichit. Là commence la prise de possession, notre long effort laborieux et tenace. Champlain et ses compagnons, penchés sur les premières semailles, écoutent, le cœur battant, remuer cette chose qu'ils ont créée : la vie. Bientôt, le hameau s'organise autour de cette pacifique conquête. Bientôt, les blés sont assez lourds pour permettre l'espoir; la maison est assez nombreuse pour qu'y balbutie l'avenir : près du clocher qui se dresse, qui pose ses assises sur le sol, les morts vont dormir par qui le peuple prend naissance dans l'immortalité.

L'œuvre gigantesque prenait forme, lorsque sur elle passèrent des jours mauvais que nous avons pourtant exaltés, y puisant le désir et la raison de vivre. La terre resta la bonne conseillère : qui donc pourrait déplacer le poids de cette tradition ? Les rides du sillon sont le signe d'une longue existence. Le paysan, lent fondateur de peuples, s'appuya sur sa bêche. A la force des armées, à l'assurance des conquêtes, aux conséquences de la défaite, il opposa la paisible durée de son geste. Une heure vint où la force de cette résistance triompha par sa vérité même L'âme populaire eut

raison des sarcasmes, des haines et des violences. Elle s'exprima à la tribune où la loi nouvelle, accordée par l'Angleterre, la convia. Qu'entendit-on alors ? Tout ce passé, si modeste pourtant et fait de si peu de chose, ce passé de bure et d'étoffe sombre, se réveilla. Il passa dans la voix des orateurs. Il devint une clameur vers la justice, au nom du droit que le vainqueur lui-même venait d'imposer. Sir Louis Hippolyte Lafontaine, synthèse de ce mouvement, formula une interprétation si juste de la constitution anglaise qu'elle devint un principe de la politique coloniale britannique.

Dès lors, le peuple revint au travail. Au sein de la Confédération, il donna le spectacle de la tolérance et de l'honnêteté d'opinion. Il conserva ses traditions et sa langue, qui est restée assez pure pour que ceux qui viennent aujourd'hui de France la comprennent et s'y reconnaissent délicieusement. Réclamant des droits acquis, il comprit qu'il devait d'abord, comme il a toujours fait, les appliquer chez lui. Il pensait généreusement. Si l'on veut comprendre l'idée très haute qu'il se faisait de sa patrie, demandons à un artiste de nous expliquer la vision apaisante et pleine de promesses qu'il a arrêtée dans le bronze. Sur une de nos places s'élève un monument qui est un symbole. Quatre femmes représentent les quatre grandes races — anglaise, écos-

saise, irlandaise, française, — qui dirigent ce pays. La race française est assise : la première elle s'est emparée du sol ; elle est chez elle. La race anglaise tient un emblème où furent harmonieusement rapprochés la rose, le chardon, la harpe et le lys. L'industrie et le commerce, agents de notre prospérité, unissent leurs efforts, confiants dans l'avenir qui est inscrit dans le livre ouvert sur lequel, près d'eux, se penche un enfant. Un homme, jeune et fort, proclame la liberté civile dans l'union et libère la conscience en brisant la chaîne rivée au préjugé. Face à la rue, une femme, — la Paix —, tenant une branche d'olivier qu'elle élève au-dessus de la foule, laisse sur ses genoux une épée sans attache, prête au combat. Plus haut, le roi pacifique Édouard VII, revêtu des attributs royaux, étend sur la couronne une main protectrice que les nations avaient appris à respecter. Cette pensée, si juste et si vraie, ce témoignage si complet, est d'un sculpteur que Sir Arthur Conan Doyle eut voulu voir siéger en bonne place à l'Académie royale de Londres ; qui, coïncidence touchante, porte, lui le pionnier de l'art, le même nom que portait le pionnier du sol, d'un sculpteur canadien-français, Philippe Hébert.

La guerre surprit ce peuple dans son rêve de paix. Depuis plus de deux ans, il ne peut pas détourner son angoisse des terres lointaines où des

armées se précipitent et se heurtent. On a dit qu'il n'a pas fait son devoir. N'est-ce pas parler trop tôt, et risquer, en répandant de pareilles idées, de blesser et de tarir, aux dépens de la vérité, des initiatives d'autant plus admirables que, souvent, elles sont plus dépourvues ? Le paysan, qui représente le nombre, est resté à sa charrue où il poursuit l'œuvre nécessaire, et combien précieuse au double point de vue économique et militaire, de nourrir les forces et de maintenir la vie. Les ouvriers, soir et matin, se dirigent vers l'usine y forger des armes, eux, les mobilisés de l'industrie. Des femmes au dévouement infatigable travaillent, chaque minute, les larmes aux yeux, pour les hôpitaux anglais et français. Un vaste mouvement fut organisé, trop peu connu, l'Aide à la France, qui porta au Secours national français et aux pioupious le souvenir ravivé et filial de la nation. Nos gouvernants ont versé des millions aux fonds anglais, canadien, français et belge. Nos soldats sont partis, plus nombreux que l'on ne croit et qui — malgré une statistique mesquine qui n'a rien d'officiel et qui n'enregistre pas la poussée de ceux qu'on a refusés— meurent un peu chaque jour et trouvent encore le moyen de gagner des batailles. Sans cesse, des œuvres multiples sollicitent avec succès l'appui de l'opinion : ce soir même les organisateurs de la souscription nationale au Fonds patriotique nous

font, pour la troisième fois depuis le début de la guerre, un chaleureux appel.

Comme par le passé, nous y répondrons. L'heure presse. La misère n'attend pas, et il ne faut pas qu'il y ait de la misère qui s'ajoute à la séparation. Jusqu'à ce que l'État, par un impôt, répartisse équitablement les charges, nous devons assumer la noble tâche d'adoucir la souffrance et de rassurer l'héroïsme. De chez nous sont partis des Français, appelés par la loi de leur pays. Ils sont allés grossir les rangs de leurs armées qui donnent au monde entier un unanime exemple de résolution, d'endurance et de courage. A leurs femmes et à leurs enfants nous devons assurer un repos que tant de vaillance a plus que mérité. D'autres sont partis pour la Belgique dépouillée, qui n'a plus de patrie que dans le cœur de ses fils où elle renait en une invincible espérance. D'autres sont allés vers l'Italie alliée. D'autres servent l'Angleterre sur le sol de France : ce sont les nôtres, Tommies et Canadiens français. A eux toute notre agissante sympathie. Ils comptent sur nous. Ici, l'honneur et la fraternité commandent et, devant ces mots-là, nous n'avons jamais reculé.

Nous donnerons enfin, et largement, parce que, au-dessus de cette mêlée atroce, plane un principe dans toute sa pureté et sa force irréductible, celui-ci : partout où bat un cœur s'anime le droit

d'aimer, partout où vibre une parole s'affirme le droit de penser, partout où un peuple, si petit soit-il, travaille et peine, espère et lutte, persiste le droit à la vie, le droit au respect, le droit à l'immortelle justice.

Pour la Civilisation française[1]

Monsieur le Conseiller d'ambassade,[2]

Monsieur le président,

Vous connaissez la belle parole de Lacordaire : « L'amour n'a qu'un mot et, en le redisant sans cesse, il ne se répète jamais ». Il en est ainsi de tous les sentiments qui naissent de l'amour, qui sont la richesse du cœur et qui expriment l'infini de l'espérance humaine. Bien souvent, dans cette salle — et tout à l'heure encore — le nom de la France a été acclamé par un auditoire ému et fidèle; et notre patriotisme, fait de souvenir et de loyauté, a redit comme un refrain, toujours joyeux et nouveau, ce vers d'une vieille chanson française qui traduit naïvement notre devise nationale :

Il y a longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai...

Porter un toast à l'Alliance française, c'est lever le vin de France en l'honneur de sa patrie d'origine, des clairs coteaux dont il nous apporte le reflet;

[1] Discours prononcé au Ritz-Carlton, le 12 mars 1917, à l'occasion du quinzième anniversaire de l'Alliance française de Montréal.

[2] M. Charles-Eudes Bonin, consul général de France.

c'est boire à la civilisation française, au rayonnement de l'esprit français.

En 1883, le 21 juillet, neuf Français, parmi lesquels le Père Charmetant, répondant à l'appel de M. Paul Cambon, organisaient l'Alliance française pour répandre en Tunisie la connaissance et le goût de la langue et des lettres françaises.

Le 1er juin 1909, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, l'Alliance, ayant groupé autour d'elle, dans toutes les parties du monde, — Afrique, Orient, Amérique, Europe, — plus de cinquante mille membres, célébrait, sous la présidence de M. Émile Loubet, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. M. Paul Deschanel prononçait, à cette occasion, un discours que j'eusse voulu vous apporter et vous lire bien plutôt que ces pages péniblement arrachées au travail de chaque jour, où il retraçait l'œuvre accomplie sous la direction de M. Pierre Foncin, œuvre de paix et de culture, éloignée des querelles et des discussions vaines, planant au-dessus des intérêts, « placée trop haut pour distinguer les détails. »

Cette œuvre, l'univers entier l'accueille et l'apprécie. Elle symbolise le rôle séculaire de la France, dont elle est comme l'essence. La médaille de Dupuy la représente sous les traits d'une jeune femme, belle et douce, entourée d'enfants qui viennent, à l'ombre du grand arbre où elle est assise,

apprendre les mots du livre qu'elle leur tend et l'espoir de l'horizon où son geste se lève.

Civilisation faite surtout de clarté, d'ordre et de raison. Elle germa d'un sol généreux, où s'affermit l'image de la patrie, dans la rude poésie des chansons de gestes, sur les lèvres saintes de Jeanne d'Arc, au sein de la Renaissance où l'Antiquité fut renouvelée, dans l'esprit de Descartes et la pensée de Pascal, dans l'éloquence de Bossuet prolongée jusqu'au XIXe siècle où elle reparaît dans les vers romantiques des *Méditations* et des *Odes*, dans l'ironie des philosophes ou la voix grave des orateurs politiques, dans l'éclosion des temps modernes où le bouillonnement des idées devait s'apaiser pour une harmonieuse résistance.

La France eut toujours le culte des idées, des idées exprimées en fonction de l'humanité. C'est en 1908 que j'entendis ces mots, tombés de la bouche de Paul Deroulède : « Et c'est parce qu'il y aura toujours des Français pour aller se faire tuer sous les drapeaux que je crois à l'immortalité de la patrie, comme je crois en Dieu, quand même ! » Que Raymond Poincaré ou Ferdinand Brunetière définissent l'idée de patrie, que le grand philosophe Boutroux dégage les éléments de sociabilité, de finesse et de sensibilité où se forma la pensée française, que Paul Deschanel en pleine guerre et sous la Coupole formule les commandements de la patrie,

qu'Étienne Lamy dise les titres de noblesse de la langue française ou que Gabriel Hanotaux raconte la France toujours vivante et présente, c'est l'idéal que tous ils prêchent aux peuples, la force de l'idée, la victoire suprême de la foi, l'enthousiasme créateur du dévouement. Seul un Français a pu écrire cette phrase : « Quand le laboureur a labouré, quand le chasseur a chassé, quand le tisserand a tissé, il s'asseoit devant sa maison et il rêve : c'est l'heure féconde où il vit sa vie ».

Que nous sommes loin du matérialisme asséchant où s'épuisent vainement des forces aveugles; et loin encore de cette discipline que récompense une croix de fer et qui coucha la volonté sous le pas de parade. Civilisation très haute que cette civilisation française, reconnue par Goethe et par Nietszche, qui bien souvent à travers l'histoire hanta l'âme obscure des Germains. Ils s'y dérobèrent au profit d'une philosophie implacable, orgueilleuse et hautaine. « L'Allemand haït le Français, disait l'un d'eux; mais il aime le vin de France ». Ils ont gardé la haine, et le vin de France ne les a pas exaltés.

C'est à la civilisation française que, plusieurs fois, le roi Georges V rendit un officiel hommage; que le *Times* adressa l'admiration repentante de tout un peuple; que le poète Rudyard Kipling consacra des lignes vibrantes où la France apparaît, debout,

l'épée à la main. Si nous sommes de cette civilisation; si nous touchons à la France par nos origines; si c'est dans un souffle de bataille et de victoire que la France nous donna son dernier baiser; ne pouvons-nous pas demander qu'on la reconnaisse en nous qui essayons de la perpétuer ici même ? Notre histoire remonte plus haut encore que Cartier et Champlain qui se rattachaient à tout le passé de la France. Depuis 1763, les liens qui nous unissent, pour n'être plus politiques, n'en sont pas moins touchants et sacrés. Ces liens se précisent même en des souvenirs historiques : Chateaubriand chanta nos solitudes, Lacordaire rêva de nos horizons immenses, Montalembert connut notre constitution, Veuillot écrivit sur nous une page robuste. Ce que Victor Hugo demandait à la France, un tombeau, nos morts le possèdent : à Rouen, Cavelier de la Salle; au Hâvre, Octave Crémazie endormi devant la mer qui lui redit le vers de Fernand Gregh :

Chaque brin d'herbe est frère, ici, d'un de tes mots...

Sur l'Arc de Triomphe, au-dessus du Départ, on peut lire, gravé, un nom canadien-français. Enfin, sur les champs de bataille la soudure s'est faite, une soudure autogène, dans le même sang répandu pénétrant la terre de France. Ces souvenirs, et bien d'autres, nous les conservons jalousement. Ils passent de père en fils dans la langue que nous

parlons, que nous avons apprise de Corneille et de Racine, de Molière et de La Fontaine, ou que nous avons gardée du passé, pure et vieillotte comme un bijou de famille. Ce sont là des titres à la justice; ce sont là des droits. Et si nous servons l'esprit français, si nous demandons à la France de nous verser sa culture, c'est pour que s'affirme mieux encore et plus complètement en nous notre filiation et sa survivance, et que l'on nous respecte à l'égal d'elle-même.

De cette civilisation, enfin, plusieurs avaient médit qui la connaissaient mal. Hier, au sein de la paix, qu'eussions-nous rêvé pour la France; que demandions-nous pour elle, lorsque sur l'Europe sourdement agitée planaît la menace d'une pluie de sang? La voir, fidèle à elle-même, continuer son histoire, prouver sa vitalité, être la France. Cet espoir, elle l'a réalisé : noblesse oblige, commande et obéit. Ceux qui s'étonnent de la voir aussi grande en éprouvent une satisfaction qui confirme leur secrète espérance; ceux qui ont douté d'elle la remercient de leur avoir rendu la foi; ceux que rien n'avait ébranlés l'acclament de toute la sûreté de leur cœur; — mais il n'en est pas un qui ne la retrouve. La France, actuellement, c'est le triomphe d'un grand fait; l'affirmation éclatante de la vérité, un enchaînement logique d'idées, l'épanouis-

sement d'une force totale, impérieuse, innée, désormais indéniable, comme une sève.

C'est toute la France qui combat, redoutable et décidée, la France immortelle, grandie du passé, et tournée vers l'avenir où déjà elle enfante dans sa douleur résolue. Lorsque des mains pieuses placent sur l'uniforme du général Pétain récemment promu les étoiles du général de Sonis, ces étoiles font pénétrer jusqu'au cœur qu'elles reconnaissent un même rayon d'histoire. La nation est unanime : les vivants dans leur volonté de sacrifice; les morts, dans le repos glorieux d'une même pensée. Au geste héroïque des soldats de France répondit la piété de la consolation féminine. La guerre prenait les hommes et ramenait des blessés, et ce fut en pleurant silencieusement les disparus que les femmes sourirent aux blessés. Harmonie de la souffrance : la France, vivant de toutes ses fibres, luttait ainsi, dans un sublime renoncement, par la force et par l'amour, l'amour récréant la force, la force défendant l'amour.

Ce n'est pas la seule beauté du spectacle français. La vie, la petite vie, si pacifique en ses continuels recommencements de persévérant labeur, s'élargit soudain, devint la grande vie nationale mue par ce seul principe : l'âme du peuple. Si pauvre que soit l'existence quotidienne, elle rattache à la vie. Aucun cœur n'est si dépourvu qu'il ne trouve quelque

attrait au sourire des choses, qu'il ne s'attarde tout au moins à un souvenir, sa secrète raison : lueur, qui le guide, le soutient, le garde à l'espérance, le fait battre. Quitter cela, c'est quitter tout, quand on n'a rien de plus que son rêve. Et pourtant, quelle unanimité d'abnégation germa de ces vertus ! Ouvriers goguenards, aux larges épaules, à la voix traînarde et gouailleuse, aux muscles solides; paysans patients, remparts de la terre, remueurs de sols et semeurs de vie; bourgeois, gardiens de la tradition, bâtisseurs de fortunes, les plus sûrs témoins de l'histoire; artistes au geste détaché, amoureux des mots et de la beauté, formés librement au soleil de l'art, enfants de génie; philosophes attardés aux douceurs des bibliothèques et attendris par l'espoir de quelque lointaine découverte; boutiquiers à l'âme close sur leur petite patrie : la rue; gavroches du faubourg, poussés la pointe aux lèvres et, dans les yeux, le rire français plus fort que la misère et plus victorieux que la mort; tous, en se serrant, cessaient d'être la foule pour devenir la nation, prendre corps, s'armer, faire le coup de feu pour les vieux, pour la femme et les gosses, pour le village, pour le quartier, pour la patrie, pour la France. Voilà comment s'est personnifiée la France, une et indivisible, la France seule, forte, majestueuse, marchant sur la route de l'histoire et ralliée au panache blond de sa jeu-

nesse. Le grand peuple devint une seule pensée : servir; il devint une même force : croire; il devint un même désir; vaincre. Servir, croire et vaincre, ainsi se traduit la devise française : servir par égalité, croire par fraternité, vaincre pour l'humanité.

Pour la Croix-Rouge[1]

Monseigneur[2],

Monsieur le président,

Mesdames, Messieurs,

Je m'excuse de parler si tard; mais on m'a prié de représenter les dames de la Croix-Rouge et vous seriez étonnés, j'imagine, si je me taisais.

Chaque peuple a son miracle : la France, le miracle de la Marne sinon même celui de la guerre, et nous-mêmes, suivant l'expression que le révérend Père M.-A. Lamarche a trouvée bien avant Maurice Barrès, le miracle canadien. En est-il ainsi des hommes ? Est-ce pour rester fidèle à la tradition que vous avez voulu, Sir Wilfrid, qu'il y eut, si j'ose dire, un miracle de l'homme d'État ? A reconnaître combien peu les années ont pesé sur vous, combien en ne vous prenant rien elles vous ont enrichi; à vous retrouver, toujours au nom des Dames de la Croix-Rouge, si étonnamment jeune, je suis tenté de prendre à mon acquit l'erreur que faisait M. R.-L. Borden lors de la première session

[1] Discours prononcé au Monument National, le 26 novembre 1918.

[2] Monseigneur Paul Bruchési, archevêque de Montréal

de 1911, et de vous appeler : Monsieur le Premier Ministre. Vous avez dit souvent que, dans la défaite comme dans la victoire, vous étiez prêt à servir du même cœur votre pays. Il n'est pas question de défaite. La victoire a mis sa coquetterie à vous précéder : elle vous attend.

Il y a un Canadien partout. N'est-ce pas le mot de ce compatriote, qui fit un jour l'ascension d'une montagne de Sicile et entendit la voix du guide jeter dans l'air léger cette chanson inattendue : Vive le Canadienne ? Et, pour un autre qui cachait sa naissance sous le burnous d'un chef arabe, combien n'en eûmes-nous pas qui suivirent les armes de la France ? Le nom de l'un d'entre eux est gravé dans l'Arc de Triomphe : le général Baron de Léry. Et d'autres encore en Crimée, au Mexique, à Pathay, au Tonkin; et, en 1870, un porte-drapeau, Chartrand, ancien capitaine au 65ème régiment de Montréal. Hier encore, dans cette guerre, le lieutenant Paul Caron tué sous le drapeau français; et, dans la Légion, un étudiant de Laval, gai luron et Croix de guerre, le camarade Jean Chauvin ? Et si, dans les prisons de Berlin, il y eut des prisonniers élevés au rang d'otage, honorés et grandis par la dure souffrance de chaque jour et l'exil de chaque heure, comment n'y chercherions-nous pas un des nôtres ? Il y a un Canadien partout. Le sort, docteur Béland, vous

a désigné. Souffrez que nous inscrivions votre nom au tableau de nos combattants.

Vous nous avez raconté ce que vous avez vu; avec chaleur, dans la sobre clarté de vos souvenirs. Nous vous devons une vive émotion; et si nous étions du XVIIème siècle, de l'ombre de Rambouillet, nous risquerions d'affirmer que vous nous avez captivés de votre captivité. Mais voilà : patoisants des neiges du Nord capables de lire Bossuet, sommes-nous du XVIIème siècle ?

Interrogeons cette salle où s'agitent encore des échos de la guerre. Ce fut, un soir d'automne, la Belgique acclamée, saluée d'une sympathie ardente, assurée d'un indéfectible espoir. Plusieurs fois, ce fut le nom de la France longuement répété, recevant l'hommage filial d'une confiance que l'événement n'a jamais démentie. Puis l'Amérique, alliée de demain, d'où l'un des nôtres encore, sacré par la renommée, venait jusqu'à nous chercher notre main. Plus tard, debout devant le représentant de la Couronne anglaise, ce fut le peuple prenant l'engagement d'écarter la misère des foyers laissés sans soutien par l'appel des armes. Ce soir, la guerre terminée, c'est le signe de la Croix-Rouge qui rallie les âmes, qui confond les volontés dans une élan d'humanité vers les douleurs qui achèvent de payer la victoire.

A tous ces accueils, ce fut le même Canada, apitoyé et résolu, ouvert aux plus hautes idées, soucieux des plus nobles devoirs; universel et français; archaïque juste ce qu'il en faut pour qu'on s'en aperçoive; assez du dix-septième siècle pour être encore de son temps. C'est un mérite. Ceux qui savent son histoire, qu'il lui a fallu faire et non pas seulement vivre; ceux qui négligent les légendes et qui le regardent, non plus dans cette seule tourmente dont le terme a lui, mais dans le tissu de ses résistances, né de la France et lié par toutes ses fibres à ses origines, reconnaissent qu'il fut grand d'apporter à la cause commune des forces pourtant blessées.

Dans la mêlée, il a jeté des soldats. Volontairement d'abord, en pleine et indiscutable liberté; et suffisamment pour qu'un auteur français ait pu écrire son étonnement de les voir si nombreux. Sous le régime de l'obligation ensuite, et tellement que la statistique enfin dévoilée a arraché à ses détracteurs un aveu qui vaut une excuse. Mais pourquoi ces querelles ? Et quand on aura tout compté, qu'aura-t-on enlevé à ces unités : le 14ème le 24ème et d'autres, et à celle-là que nous mentionnons toujours parce que, à un moment de la lutte, elle fut notre armée, toutes nos armées, mur de vies humaines sans cesse reconstruit sous la mitraille, toujours à l'attaque, ignorée du repos, qui

rougit de son sang la crête de Vimy, pénétra dans Cambrai, toucha Denain, envahit la Belgique, et constella le nord de la France de son chiffre glorieux, l'indestructible et toujours renaissant 22ème; formé et dirigé par des braves qui sont trop pour qu'on les nomme et que notre orgueil distinguera à jamais; depuis le major A. V.- Roy, un de ses premiers chefs, qui plaça au début de son histoire la décoration de sa mort, jusqu'au dernier venu, entré aussi lui dans la carrière, apparenté aux immortels soldats par le mot qu'il prononça avant de fermer les yeux, où il associe son enfance heureuse au sacrifice suprême: Dites à maman que je me suis battu comme un homme « *tell mother that I have played a man's part;* et qui demain, sur son tombeau, portera la devise des siens, *spes mea supra stellas*, mon espérance franchit les étoiles jusqu'à Dieu, — le lieutenant Roddy Lemieux,

Il a pris part à la lutte économique, qui fut formidable. Lui, la masse et le nombre, il a porté l'impôt; sinon celui qui frappe le revenu, du moins celui qui atteint plus sûrement le moins riche en alourdissant le prix de vivre. Il a donné son travail et, ce qui est plus encore, le fruit de son travail; et si, par habitude, on a de nouveau recours à des chiffres, qu'on y cherche ce qui en fait la moelle: le labeur de la collectivité. La distinction établie entre Montréal et le reste de la province par la

statistique officielle du dernier emprunt national nous a rendu un témoignage de plus. « Chez nous la terre est dûre à l'homme, écrivait Faucher de Saint-Maurice après la guerre franco-prussienne. Pour souscrire ainsi il faut faire faire dans les champs bien des tours à sa charrue; il faut donner bien des coups de hache dans la forêt ». Oui, certes. Avec nos villes manufacturières si peu nombreuses, dont la plus considérable n'atteint pas toujours la moindre de l'Ontario, c'est un effort au moins égal aux autres que marquent ces trente-deux millions inscrits au livre du Trésor.

Enfin, dans les limites de ses ressources, sollicité par les appels des siens, il a organisé et répandu le secours aux combattants. On ne dira jamais assez quelle ingéniosité il a déployée, quelle tendresse silencieuse et rare il a révélée dans des œuvres nouvelles, nées des terribles anxiétés de l'heure, comme l'Aide au Soldat, l'Aide au Drapeau, l'Aide au Conscrit, le Fonds patriotique. Les rapports ne publient que des faits où l'on sent vivre pourtant l'infatigable dévouement. L'Aide à la France, de tous les foyers de la province, retira six cent mille dons qui furent envoyés en France portant, épinglé, un mot d'encouragement exprimé dans cette langue française que nous parlons, qui commanda les armées alliées et qui nous fait ainsi communier plus intimement à l'âme de la Victoire. Est-ce

une chose si nouvelle que cette consolation ? En 1870, alors que la France était seule, le même mouvement du cœur portait vers elle notre population. Pendant toute cette guerre, et encore aujourd'hui qu'elle a passé, la Croix-Rouge réquisitionna les volontés; la Croix-Rouge qui fait ce soir sa dernière demande; qui vous remercie, monsieur, de lui avoir apporté votre reconnaissant appui, qui se réjouit de trouver dans cet auditoire, comme aux jours de plus grande détresse, une sympathie unanime.

Dans le conflit qui s'achève, deux civilisations enfantées par une longue tradition se sont heurtées; l'une basée sur l'idée de puissance, d'abord créatrice d'union, puis, contre le reste du monde, inspiratrice de domination et de conquête; l'autre préoccupée depuis toujours d'humanité. Le Canada français, comme il était naturel, a choisi ce dernier parti qui fut le sien depuis son origine. Il a combattu pour la liberté des petits peuples. S'il a accompli quelque chose par ses soldats, ses ressources et ses œuvres; s'il n'a espéré de cette guerre que la gloire; s'il a rêvé aussi lui de poursuivre ses destinées qui sont canadiennes et françaises et de conserver à son pays le génie de sa race; qu'on lui accorde au moins ce que Albert le Grand, généralissime et Roi des Belges, vient de donner à ses sujets, l'égalité du droit et, fut-elle seule, la satisfaction de la justice.

Au général Pau[1]

Général,

Il nous incombe d'accomplir une mission plus périlleuse que la vôtre : vous n'avez qu'à paraître, il nous faut parler.

Venu de France par l'Empire britannique, vous avez voulu donner quelques jours à notre province canadienne, point d'arrêt sur la route du souvenir français. L'élan que vous avez trouvé ailleurs se fait ici plus vif. Vous êtes chez vous dans les mots qui vous accueillent.

Votre visite nous est chère à tous vos titres. Votre modestie ne saurait espérer que nous n'évoquions pas, à vous regarder, le tableau dont vous êtes, pour nous, soudain détaché. Vous avez commandé. Il vous appartenait de jeter dans l'angoisse des premiers communiqués ces trois mots que l'avenir a tenus : « Les Français en Alsace ».

Ceux qui connaissent la France parce qu'ils l'aiment n'ont pas eu de peine à la retrouver dans l'union sacrée qui s'est faite en vous, par vous. Insoucieuse aux yeux de certains, elle s'est restée fidèle. Sa jeunesse était ardente et prête. Pour

[1] Discours prononcé le 3 mars 1919, au dîner offert au Général Pau et à la mission française.

elle, le petit-fils de Renan avait écrit la Veillée des Armes où la pensée individualiste, germée de Hégel et un instant propagée depuis les traductions de Nietzsche, se renonçait dans la rude acceptation de la discipline militaire. La jeune France entrait dans la carrière où les aînés vivaient encore.

Au moment où la guerre éclata, que l'on croyait impossible, chacun de nous s'interrogea sur votre pays. Nous cherchions, — vous verrez peut-être là une sympathie naïve — à distinguer ceux d'entre vos guerriers qui avaient connu la mêlée. Nos pensées s'arrêtaient plus longuement sur les officiers de vos conquêtes coloniales et sur les anciens lieutenants de 1870. Leurs noms étaient notre confiance. Le vôtre en est toujours. Vous aviez, peu avant, refusé le commandement suprême; et fait passer en Joffre l'âme de votre choix. Délégué de l'armée, vous aviez appuyé, auprès des représentants de la Nation, la loi de trois ans. Au seuil de la retraite, ne vous réclamant que de votre conscience et de l'affection de vos soldats, vous aviez refusé l'épée d'honneur que l'on vous offrait : vous aviez la vôtre. Vous gardiez la foi qui est la vie. « Le triomphe est certain, disiez-vous, mais il faut que l'on sache que la lutte sera rude et difficile. Refusons-nous donc à des joies trop promptes et sachons que la sérénité, l'endurance, le sang-froid dans l'épreuve sont nos plus hautes vertus. Le

reste va de soi, c'est-à-dire la fureur au combat, le mépris de la mort ». Vos paroles ont une parenté de source avec celles qui ont immortalisé l'ordre du jour de la Marne. Comment la France ne se serait-elle pas abandonnée à ces directions ? Aussi bien, le Credo, que récitait Henri Lavedan dès le 25 août 1914, porte-t-il le souffle de ce premier article : « Je crois au courage de nos soldats, à la science et au dévouement de nos chefs ».

Le reste alla de soi, comme vous aviez pensé. Pour combattre, la France généreuse et hardie s'enveloppa d'un morceau d'horizon. Ce n'est pas à vous qu'il sied de rappeler la valeur du soldat français, que vous avez formé, que vous avez tenu libre sous vos ordres, que, depuis les débuts, dans les moindres actes, vous admiriez avant nous. Vous comprendrez tout notre sentiment, sachant que notre joie profonde fut de croire, au dire de ceux qui ont conduit les nôtres au feu, que quelque chose en eux les rapprochait des Poilus de France, vos enfants.

Mais ce qui nous retient dans vos paroles c'est que, négligeant le jugement hâtif du monde sur la savoureuse légèreté du Français, vous ayez renoué la tradition guerrière au moment décisif d'agir et posé votre regard de chef sur les qualités fondamentales de votre race : la sérénité, l'endurance et le sang-froid. Quelle vérité ! Ceux qui ont suivi

la courbe de vos résistances se sont comme accolés à elle. Chaque minute, elle a vaincu le doute. Elle triomphe aujourd'hui, comme toutes les vérités doivent éclater : dans la réalité d'un fait. La France, au lendemain de la guerre franco-prussienne, avait songé à préparer, dès l'école, les forces nécessaires de l'avenir. Puis, les idées mêmes qu'elle répandait de très haut sur le monde avaient comme effrayé sa résolution. Par humanité, elle faisait le sacrifice de la revanche. Mais lorsque ceux de 1870, dont vous êtes, et leurs fils, eurent reconnu, à la lueur d'une agression qu'ils n'auraient pas voulu provoquer, que, cette fois encore, la France était d'accord avec l'humanité, ils les ont vengées toutes deux.

Endurance et sérénité, cela s'appelle en France : le sourire. C'est le sourire que le dessin de Forain fit courir sur la France et qu'une légende accentuait : « Pourvu qu'ils tiennent. — Qui ça ? — Les civils ! » Les civils ont tenu. Ce fut une des leçons de la guerre que cette harmonie de toutes les forces, rivées au combat. Au-delà du mur flexible des armées, la Nation s'organisa à leur exemple. Chacun comprit son devoir et s'y adapta. La victoire pouvait dépendre du plus humble, car la tâche était commune. Il fallait des armes, des munitions et des vivres ; des hôpitaux, des usines et des transports. Il fallait la pensée, la science et

l'action; et jusqu'aux sollicitations de l'art. Ce fut un faisceau. Ce travail plus obscur n'en fut pas moins admirable. Soldats, savants, penseurs, industriels, financiers, travailleurs et paysans, tous se firent le peuple; et celle-là qu'il n'est pas permis de toucher d'un qualificatif de peur, comme on a déjà dit chez vous, « de peur de l'abîmer », qui assuma la tâche, dont la dualité paraît surhumaine, de souffrir et de consoler : la femme française. La France fut splendide. Elle a tenu pendant que les petits peuples avaient conscience de l'aider dans sa force en lui donnant leurs suprêmes résistances. Elle a tenu sitôt que la Belgique eut allumé sur les hauteurs de Liège les feux de son héroïque vigilance. Elle a tenu quand l'Angleterre, gagnée par les ressacs de cette formidable mêlée, forgeait par à-coups ses armées et gardait, presque seule, la liberté des mers. Elle a tenu jusqu'à ce que les Dominions habitués aux distances les franchissent et jusqu'à ce que l'un d'eux lui ramène ceux de son sang. Elle a tenu pour que l'Italie joignît à la justice de rester neutre le geste de ne pas demeurer impassible. Elle a tenu jusqu'au retour de Lafayette, jusqu'au jour où les États-Unis, cessant d'être un pays jeune, lui ouvrirent les ressources de leur impatiente énergie. Elle a barré la Marne, dressé Verdun, pavé les plaines du Nord. Elle a tenu : elle tiendrait encore. Et,

Général, si l'on cherche une formule qui ramasse toutes les fibres de cette lutte, que votre expérience militaire me permette celle-ci : les alliés ont gagné vaillamment une victoire que la France a permise.

C'est fini. Vous avez posé les armes, ayant conquis la paix. Vous écriviez à votre mère, en 1870 : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis inquiet ...et puis notre pauvre Lorraine et notre pauvre France ». Nous sentons toute la consolation que la victoire apporte à votre vie : soyez sûr que le peuple qui vous acclame aujourd'hui la partage et l'honore.

L'œuvre de la France se poursuit. Vous ne pouviez pas vous en désintéresser. Aussi bien vous retrouve-t-on, représentant militaire, en Russie, en Roumanie, en Serbie, en Italie. Vous étiez hier photographié en Suisse. Vous arrivez d'Australie et vous êtes au cœur du Canada français. Général, votre fortune est singulièrement celle de la France. Blessé et victorieux comme elle, voilà que vous faites, après elle, la conquête du monde. Ce journal de Rome, dont on nous a conservé le texte, l'avait déjà pressenti : « Les foules, disait-il, avec la rapidité de l'éclair et la violence d'un instinct vraiment sain, ont deviné la France à travers le geste, le sourire et l'émotion du général Pau. » Nous pensons tous ainsi, quoique gens du Nord; et peut-

être d'un peu plus près encore, car nous fûmes de Bretagne et de Normandie, sinon même de l'Anjou et de la Saintonge.

On faisait allusion récemment, en France, à ces postes de télégraphie sans fil qui enregistrent la pensée lorsqu'ils sont accordés. Vous joignez Général, un poste dès longtemps accordé à la civilisation française. Votre œil habitué eût pu s'en convaincre, si même vous n'aviez eu pour compagnon de route celui qui a le mieux compris le Canada, M. André Siegfried. Pays français, et plus profondément encore qu'il ne paraît; et par des manifestations dont nous-mêmes nous restons parfois étonnés; par ses attitudes, son esprit, sa langue, ses lois, ses mœurs, et, plus intimement, ses coutumes et son cœur; et même par ses défauts qui sont, sans doute comme chez vous, ceux de ses qualités, en sorte qu'il est bien humain qu'il les chérisse également. Bien des fois, cette âme s'est exprimée. Pourquoi faut-il que vous n'ayez pas pu entendre celui qui symbolise notre race, que la mort a vainement touché, qui demeure dans tout le rayonnement de sa vie parce qu'il fut, aussi lui, de la lignée des chefs, Sir Wilfrid Laurier.

On prétend que la science songe à rapprocher du sol les longues antennes de ces postes et que bientôt nos appareils nous sembleront aussi bizarres que celui de l'ancêtre Claude Chappe. C'est le pro-

grès. Pour une fois, sachons nous y refuser. Gardons très hautes les antennes, tournées vers l'infini, dans l'attente et la quiétude de la vérité. Au-dessus des personnalités, des circonstances immédiates, des nécessités passagères, des querelles faciles, nous nous rencontrerons plus sûrement, nous serons mieux accordés dans le pur domaine de l'idée, réalité affinée; de l'idée issue des choses et principe des choses, en qui se perpétue le monde que votre épée a défendu.

Ainsi nous vous retrouverons. Permettez-nous Général, de lever nos verres à votre carrière.

Mesdames et messieurs, au lieutenant Gérald Pau qui, blessé à Woerth, le 6 août 1870, et glorieux mutilé, retourna par deux fois au drapeau; soldat depuis lors et général en 1897; membre du Conseil supérieur de la guerre; sentinelle de frontière au 20e corps; artisan silencieux de la Revanche; premier vainqueur d'Alsace; à l'un des Tigres de l'armée française.

Table des matières

PAGES

Mort au Champ d'Honneur — *Le sergent Henry Desroys du Roure* 7
Louis Veuillot — *L'homme* 52
La France vivante 85
Le culte de l'incompétence 95
Hector Fabre 105
Poètes français du Canada 117
Un critique littéraire : *M. l'abbé Camille Roy* .. 133
Joseph Baril 145
Pour la langue française 161

PAROLES ET DISCOURS :

La femme et l'enseignement supérieur 171
Aux étudiants 183
A l'Alliance française 189
A la mission Champlain 193
Pour la Belgique 199
Un franco-américain : *Aram-J. Pothier* 205
Pour le Fonds patriotique 215
Pour la Civilisation française 223
Pour la Croix-Rouge 233
Au général Pau 241